



Margaret Laurence

UNE DIVINE PLAISANTERIE

Le cycle de Manawaka



UNE DIVINE PLAISANTERIE

Margaret Laurence

Une divine plaisanterie

Le cycle de Manawaka

Traduit de l'anglais (Canada)
par Édith Soonckindt

Alto | Nota bene

Les éditeurs remercient le Conseil des arts du Canada et la SODEC
pour leur soutien financier.

Les Éditions Nota bene reconnaissent l'aide financière
du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide
au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ)
pour ses activités d'édition.

Titre original : *A Jest of God*

Ouvrage traduit avec le concours du Centre national du livre

© by New End, Inc., 1966.

© Éditions Gallimard pour la traduction française, 2006.

ISBN : 2-07-078976-4

Pour la présente édition :

ISBN : 978-2-923550-14-5 (Alto)

ISBN : 978-2-89518-318-1 (Nota bene)

© Éditions Alto/Éditions Nota bene, 2008

Une plaisanterie de Dieu

Élise Turcotte

À l'heure de la lecture, je remue d'impatience dans l'eau chaude du bain. C'est qu'un bruit affolant a envahi mon abri domestique et m'empêche d'écouter la voix de Rachel Cameron. C'est une voix discrète, pourtant farouche et impertinente, qui donne à découvrir, si l'on tend bien l'oreille, tout un monde bordé de frontières où rien, ni les choses ni les êtres, ne se rejoignent jamais. Une voix que l'on doit capturer comme on attrape un lièvre après des heures d'attente dans un fourré. Elle était en train de devenir mienne, et c'est alors que le bourdonnement a commencé. La bête qui grince est invisible, mais le son va en s'accroissant, crescendo de cornemuse désaccordée, comme si l'esprit de la monstruosité s'était engouffré entre la vitre et la moustiquaire, décidé à me torturer. Je ferme le livre à contrecœur, puis me lève pour chasser l'intrus. Une poursuite s'engage alors entre moi, un personnage de roman aux nerfs hérissés, et ce qui s'avère n'être qu'une grosse mouche que je tente en vain d'exécuter et qui finit par s'enfuir au moment où j'ouvre la fenêtre, trahie par la faiblesse de ma nature assassine. Épisode absurde, bien sûr, mais qui éclaire pendant quelques secondes la scène d'un théâtre où les événements ne sont pas ce qu'ils semblent être, où des mutations s'opèrent entre le rêve et la réalité, dans les vapeurs d'un esprit trop

enclin à l'imagination. Exactement comme dans un roman de Margaret Laurence.

De retour au silence, je me demande ce qu'elle ferait d'une telle scène, Margaret Laurence, elle qui sait comme nulle autre mettre ses personnages au centre de tableaux à la fois vivants et figés, cruels et ironiques comme cette fois où Rachel a jeté par la fenêtre de *précieux et décisifs cachets* sur le gazon bien tondu d'Hector Jonas, l'entrepreneur de pompes funèbres. Un moment dicté par l'instinct, juste après une décision claire et tranchante. Je vois d'ici les pilules bleues et violettes sur le carré vert éclairé par l'enseigne au néon qui clignote : Japonica Funeral Chapel. C'est la nuit et bien que rien ne sera plus jamais comme avant, quelque chose n'a toujours pas changé dans le corps et l'esprit de Rachel Cameron, célibataire, enseignante, occupée depuis trop longtemps à maintenir sa mère en vie dans leur appartement au-dessus du salon funéraire. *Aidez-moi*, parvient-elle à articuler cette nuit-là. Elle est à genoux et ne sait pas pourquoi elle ferait une chose pareille. Et pourtant, elle le fait. *Mon Dieu, je sais combien Vous êtes suspect. Et je sais combien je le suis aussi.*

Quelle surprise : Rachel prie ! Mais, dans ce roman, c'est la sonorité des mondes intérieurs et extérieurs que l'on cherche à traduire et à faire résonner ensemble, depuis *les sons les plus solitaires* entendus dans l'enfance, le sifflet du train dans les plaines, les plongeurs d'oiseaux dans l'eau noire du lac, depuis la comptine de l'ouverture jusqu'aux mots froids de l'amant. Ce qu'il faut donc

entendre dans cette fausse prière, ce n'est pas la foi de Rachel qui s'élève, c'est le craquement de sa vie secrète, sa vie brûlante, habitée par des désirs rugueux, et protégée depuis l'enfance par les grandes épinettes qui entourent la maison.

Rachel Cameron a deux voix : une voix *normale*, civilisée, qui converse avec sa mère, avec le directeur de l'école ou l'amie, et puis cette autre voix *uniquement, sans mots, terrible, la voix d'une femme qui pleure ses enfants*. Celle qui demande timidement une autre chance.

On pourrait croire que cette voix reste cachée et muette, que le monde secret de Rachel n'existe que sous l'autre, celui où rien n'est jamais nommé, *celui d'un drame qui n'a jamais été joué*. Au contraire : c'est précisément le pouvoir des mots qui lui permet de résister aux codes qui lui sont imposés. Entre ce qui est dit et entendu, entre ce qui est exprimé et tu, il y a bien sûr un abîme qu'aucun des personnages ne parvient à combler. *Toujours ce jeu futile des devinettes*. Mais s'il est difficile pour Rachel de comprendre les autres, s'il lui est parfois impossible à son tour de communiquer ce qu'elle est, sa pensée ironique, libre et clairvoyante n'existe pas moins. Elle brille à travers le long monologue que l'auteure du roman a si habilement déployé pour faire vivre son personnage.

Peut-être que chasser une mouche dans une salle de bain qui est un refuge résulterait d'une telle tension, si Margaret Laurence s'emparait de cette scène ; et si Rachel était

moi, on pourrait l'entendre gémir, nue et rendue presque folle par ce qui ressemble à une attaque d'acouphène, comme lorsqu'elle dérape dans le Tabernacle où l'a conviée son amie Calla, qui espère comme d'autres recevoir le don des langues :

Bavardage, hurlement, ululement, l'interdit transformé en absurdité de manière codifiée, extirpé, de la crypte, dérobé et hurlé, cette vibration, la peur, la rupture, le relâchement, la peine...

Rachel a parlé. Mais elle ignore ce qui a été dit. Ce n'était pas prier dans une langue étrangère, ça non. C'était soulever une roche et voir les mots grouiller comme des milliers d'insectes humides et affolés. C'était libérer une énergie morbide, souterraine, inattendue. Retrouver la voix qui la relie de nouveau à l'enfance : celle de la peur et de l'angoisse devant la mort. Et c'est ainsi que les cantiques deviennent un autre bruit impossible à supporter, *aussi macabre que les squelettes encapuchonnés* dont elle rêvait petite. C'est ainsi qu'elle glisse vers son autre moi.

Cela se produit à nouveau lorsqu'elle descend en pleine nuit dans la chapelle funéraire. Chapitre extraordinaire de ce roman dans lequel Rachel se retrouve du côté paternel du silence. Une sorte de mystère sera dévoilé à elle qui, petite, n'a jamais osé poser de questions. Le tabou de la mort n'est-il pas plus fort que tout ? En tout cas, comme dit Rachel, personne ne meurt à Manawaka : *Nous sommes une assemblée d'immortels. Nous quittons peut-être ce monde sous les*

divins portails topaze et azur de Calla, mais nous ne mourons pas. La mort est grossière, dénuée de bonnes manières, on n'en parle pas dans la rue. Pourtant, c'est avec les morts, les sans-paroles, que son père aimait vivre tandis qu'enfant, elle jouait à ne pas comprendre, là-haut, avec sa mère.

Toujours ambivalente, Rachel Cameron. Naviguant entre la relecture du passé et l'invention du présent. Entre la souffrance et l'autodérision. Divisée, à l'instar de Manawaka, la petite ville de son enfance où elle est retournée pour enseigner et s'occuper de sa mère après la mort de son père, et d'où elle voudrait tant s'échapper. Manawaka, ville imaginaire séparée en deux quartiers, l'un *réputé convenable* contrairement à celui qui est situé de l'autre côté de la voie ferrée, où Rachel ne met plus jamais les pieds. Elle ne sort d'ailleurs jamais de la ville, sauf une fois pour se rendre aux bords de la rivière Wachakwa avec son amant. Personne n'aurait cru ça possible d'elle, n'est-ce pas ? Mais entre les limites de tous ces mondes, il y a le territoire des désirs de Rachel et quelque chose de plus fort que sa conscience la pousse enfin à s'y rendre. Elle va changer, d'une manière totalement imprévisible, et découvrir la force de sa *nouvelle nature impitoyable*.

Mais pas question ici de résumer l'histoire de Rachel Cameron, campée dans un décor réaliste, au Manitoba, en Amérique du Nord, dans petite ville où les maisons de briques sont usées par des *hivers à blizzard* et des *étés brûlants* : ce qui s'y passe relève de la

farce la plus grotesque, d'une plaisanterie de Dieu, et la surprise nous prend à la gorge. Ce qui importe vraiment, c'est de prêter encore une fois attention à l'écriture de Margaret Laurence, à sa façon de faire exister le monde intérieur de son héroïne, beaucoup plus complexe et plus riche que celle-ci veut bien l'admettre :

Il doit y avoir quelque chose qui cloche dans ma façon de voir les choses. Je n'ai aucune notion du juste milieu. Soit je me concentre sur un détail et je le vois grossi à loupe – une feuille et toutes ses veinures, le fin duvet sur le dos d'une main d'homme –, soit le monde s'éloigne et devient flou, artificiel, imprécis, comme une peinture abstraite.

Cette vision est pourtant ce qui me plaît le plus à moi. Ainsi, par exemple, Rachel peut peindre les autres comme des personnages lointains sur fond de rue où tout semble prématurément vieilli et sans mystère. Mais elle peut aussi bien exprimer toute l'essence de leur être en la dessinant en un seul trait éloquent. Willard, le directeur de l'école, au regard de *lézard lisse, sémillant* ; Calla, ce *grand hibou cornu* ; Hector Jonas, avec ses *yeux de chats obliques*. On a parfois l'impression d'être devant la vitrine d'un zoo miniature où la narratrice elle-même figure avec ses *bras blanc argenté* et [son] *corps semblable à une grue*. Puis nous revoilà dans la Plaine où l'héritage du passé persiste comme une racine puissante sous la vérité personnelle.

C'est justement là qu'opère la force de cette écriture, dans cette oscillation constante

entre l'infime détail et le paysage vu de loin, entre les rêves énigmatiques de l'ombre et la réalité du plein jour.

Et dans ce théâtre où tout lui semble étranger, même, et surtout son propre corps, Rachel réussit à recréer le monde en une vision à la fois solide et ambiguë, réaliste et absurde, hallucinée et affutée comme la lame d'un stylet. C'est ainsi qu'elle compose sa propre histoire, qu'elle survit en avançant à contre-courant. Ce qui fait d'elle un personnage de roman plus grand que nature. Merveilleuse Rachel Cameron. Merveilleuse Margaret Laurence.

Si je passais devant la tombe de Jonas
Je m'arrêterais pour m'y asseoir un moment ;
Parce que jadis je fus avalé au fin fond des ténèbres
Et en suis ressorti tout de même vivant.

Carl SANDBURG, *Perdants*

*Le vent souffle peu, le vent souffle fort
 La neige tombe du ciel,
 Rachel Cameron dit qu'elle y partira
 Pour avoir voulu la cité d'or.
 Elle est jolie, elle est accorte
 C'est la reine de la cité d'or.*

De toute évidence ce n'est pas vraiment mon nom qu'elles chantonnet. C'est simplement la façon que j'ai de l'entendre, depuis ce poste d'observation qu'est la fenêtre de la salle de classe, parce que je me revois sauter à la corde sur cette même comptine quand j'avais à peu près l'âge des fillettes dans la cour en ce moment. C'était il y a vingt-sept ans, ce qui me paraît incroyable ; j'en avais alors sept, mais le bâtiment de briques marron est resté le même avec, depuis, juste une aile supplémentaire et un rafraîchissement de la façade. Enfant, mon étonnement aurait sûrement été grand si l'on m'avait dit que je reviendrais un jour ici, dans cette salle où je ne suis plus celle qui a peur de déplaire mais le mince géant femelle derrière le bureau sur l'estrade, celle qui a le pouvoir de choisir n'importe quelle craie de couleur dans la boîte et d'écrire absolument n'importe quoi au tableau noir. À l'époque c'était un pouvoir qui paraissait pourtant digne d'être possédé.

*Les danseurs espagnols
 Font demi-tour,
 Les danseurs espagnols
 Sortent de cette ville.*

À l'âge adulte les gens ont oublié les comptines, elles se lèguent probablement tel un langage secret d'un enfant à l'autre, mais remontant à quand ? Toutes ces générations de gamins semblent appartenir à une autre race, une espèce à part. Comme si ces comptines existaient encore quelque part après que leurs corps sont devenus grotesques, qu'ils ont oublié paroles et mélodies, la déception aussi, et fini par mourir, leur ultime enveloppe desséchée, maquillée et embellie pour de convenables obsèques effectuées par d'autres mortels, comme Niall Cameron, mon père. Je suis ridicule. Morbide. Je ne dois pas entretenir ce genre de pensées. Il est dangereux de s'y abandonner. J'en suis bien consciente.

*Nabuchodonosor, Roi des Juifs,
Vendit sa femme
pour une paire de chaussures.*

Je me représente cette comptine-là remontant siècles et langues. Chantonnée en latin peut-être, par les mêmes voix aiguës et monotones, celles de fillettes romaines suffisantes, bien à l'abri dans une villa de la Gaule ou de Bretagne et sautant à la corde dans un patio orné de mosaïques, l'apprenant en cachette et ignorant les gardes-chiourmes peints en bleu en faction devant leurs murs. Et voilà que je recommence. Stop. Ça ne me fait aucun bien. Chaque fois que je me retrouve à broyer du noir, je dois m'obliger à tourner le bouton et penser à autre chose. Pourvu que je ne devienne pas une originale. Ce n'est pas un effet de ma seule imagination. J'ai vu des cas. Et pas

seulement chez des enseignants, évidemment, ou chez les vieilles filles. Les veuves peuvent devenir tout aussi bizarres, mais elles ont au moins l'excuse du chagrin.

Je n'ai pas à m'inquiéter avant quelque temps, c'est sûr. Trente-quatre ans, c'est encore très jeune. Mais c'est le moment d'y veiller.

La cloche sonne la fin de la récréation. Vite, je dois faire rentrer mes enfants. Je dois arrêter d'en parler comme de mes propres enfants, même en mon for intérieur. Ce n'est pas une bonne idée. On le fait toutes, naturellement. Même Calla en parlant de ses élèves de sixième année, « tu veux voir l'affiche que mes enfants ont peinte aujourd'hui ? ». Mais pour elle les mots ne sont pas des menaces. Elle éprouve simplement pour chacun d'eux une affection bourrue et amusée doublée d'irritation.

« Avancez, les deuxième année. Mettez-vous en rangs tranquillement à présent. »

Je rêve ou voilà que je parle maintenant sur ce ton affecté que tant d'instituteurs adoptent sans s'en rendre compte ? Au départ ils ne s'adressent sur ce ton-là qu'aux enfants, puis ça devient une seconde nature et ils ne tardent pas à parler à tout le monde de cette même manière. C'est ce que fait Sapphire Travis, en permanence. Rachel, ma chère, voudrais-tu être une bonne petite et me verser du thé ? Pauvres première année. Comment supportent-ils ça ? Les enfants ont des radars intégrés leur permettant de détecter l'artifice.

« On avance, maintenant. On ne va pas y passer la journée. James, pour l'amour du ciel, arrête de lambiner. »

Voilà que je viens de parler plus vivement que nécessaire. Je dois faire attention à ça aussi. Difficile équilibre. Et c'est très souvent à James que je parle sur ce ton tant je crains de faire trop souvent l'inverse avec lui.

Pourquoi je n'ai pas mis mon manteau pour sortir ? Le vent printanier me fait frissonner. Mes bras, dont je m'enveloppe pour avoir plus chaud, me semblent tellement longs et décharnés. Ces derniers jours sont beaux et doux, mais il y a ce vent mordant qui vient du nord. Je suis sujette aux rhumes, et quand j'en attrape un il n'en finit pas de durer et me met vraiment à plat.

James est bon dernier, comme d'habitude. Quand il s'agit d'entrer en classe ce garçon est un véritable escargot. Pour sortir, par contre, il décolle toujours comme un moineau et semble s'envoler comme par miracle. J'éprouve une tendre exaspération à la vue de sa maigreur squelettique et de ses cheveux roux. Je me demande pourquoi mes sentiments envers lui sont particuliers ? Parce qu'il est spécial, voilà tout. Je ne devrais pas. Tous ces enfants sont spéciaux. Quel pieux sentiment, et comme Willard Siddley approuverait. Il est sûr qu'ils sont tous spéciaux, mais c'est comme pour l'égalité des animaux, certains le sont plus que d'autres.

Calla Mackie est déjà dans le couloir quand j'y pénètre. Je ne devrais pas tenter d'éviter son regard. Elle est gentille et pétrie

de bonnes intentions. Si seulement elle était un peu plus comme tout le monde et ne trotait pas deux fois par semaine vers ce drôle de Tabernacle. Elle se fraie un chemin à travers la bruyante multitude de gamins qui se bousculent dans l'escalier comme des poissons occupés à remonter le courant. Calla est solidement bâtie, pas grosse du tout mais carrée. À l'entendre elle doit avoir du sang ukrainien et c'est vrai qu'elle possède cette carrure slave, une ossature aussi lourde que massive. Elle a des cheveux grisonnants et raides, qu'elle coupe elle-même avec des ciseaux à ongles. Je suis prête à parier qu'elle n'a jamais mis un pied chez le coiffeur. Elle les ramène derrière les oreilles, mais sur le front elle a une frange, ce qui lui donne un air de poney shetland. Elle porte des blouses à manches longues, non pour être impeccable, mais de façon à pouvoir porter jour après jour sans que personne le remarque la même jupe en tweed brun et cette espèce de pull-over verdâtre à grosses mailles. Peut-être qu'elle le lave le soir, de temps en temps, puis le met à sécher sur le radiateur de son appartement. Difficile à dire. Elle s'inonde d'eau de Cologne Citron-Verveine. Aujourd'hui elle a enfilé sa blouse en chintz fauve qui ressemble à des rideaux de cuisine. Pauvre Calla, ce n'est pas de sa faute si elle ne sait pas s'habiller. À côté d'elle j'ai l'air très élégant.

Oh mon Dieu, je n'ai pas envie de la regarder de haut. Comment je peux penser ça, on croirait entendre la voix de ma mère ! Ma robe bleu marine en laine a trois ans et elle est bien plus longue que ce qui se porte

maintenant. Je n'ai pas eu le courage de reprendre l'ourlet. On dirait de la toile de sac qui bat contre mes genoux. Et les cendres, où sont-elles ? Je me fais mon cinéma. Comme d'habitude. Personne ne le devinerait de l'extérieur, sous mon apparence trop tranquille.

« Rachel, oh Rachel, tu peux venir ici une seconde, s'il te plaît ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Attends-moi après ta classe, siffle Calla. J'ai quelque chose pour toi.

— D'accord. »

Calla est généreuse. Je le sais et ne devrais pas passer mon temps à me le répéter. Mais c'est gênant. Je ne sais jamais quoi répondre. Un jour elle m'a offert un de ses colliers. Il était horrible, en noyaux de pêche polis. Je l'avais admiré par pure politesse et voilà que maintenant il me fallait le porter.

On est en fin d'après-midi et les enfants font des dessins. Ils ont carte blanche et peuvent dessiner ce qu'ils veulent. Pas mal d'entre eux sont désespérés. Je dois leur donner des idées : leurs maisons, ce qu'ils ont fait le week-end dernier.

« Quelqu'un a-t-il été se promener à la campagne ? Qui a trouvé des chatons de saule ? »

Ma voix sonne faux à mes oreilles, on dirait celle de Jeannot Lapin et je me rends compte que je suis debout à côté de mon bureau, avec entre les doigts un nouveau bâton de craie orange tenu tellement serré qu'il se casse. Mais les enfants ne semblent pas s'en

être aperçus. Un petit chœur de réponses s'élève, de la part des filles naturellement.

« Moi ! oui, Miss Cameron. »

« Mon frère et moi on a trouvé un million de chatons de saule. »

Ce sont des créatures intéressantes, ces fillettes, elles sont souvent tellement désireuses de plaire qu'elles racontent des mensonges sans vraiment s'en rendre compte. J'imagine que très peu d'entre elles ont véritablement été à la campagne. Mais elles se disent que c'est ce que j'aimerais entendre. Et pourtant je me sens plus à l'aise avec elles qu'avec les garçons qui ont commencé, même à cet âge-là, à être systématiquement moqueurs.

Tous sauf James Doherty. Il est trop accaparé par ses pensées pour se préoccuper de ça. Il va son petit bonhomme de chemin comme s'il lui fallait supporter le monde extérieur, mais sans vraiment y croire. Dans l'ensemble son travail scolaire est médiocre. Et pourtant il possède des connaissances stupéfiantes sur le fonctionnement des voitures, de l'électricité et des avions à réaction. Pour la partie voitures, je comprends. Il tient ça de son père, au Garage Manawaka. Mais d'où a-t-il sorti le reste ? Ce n'est pas une famille de lecteurs. Chez lui on ne l'a encouragé à rien. Il est probable que ses parents n'ont jamais ouvert un livre. Il semble cruel qu'il lui ait fallu venir au monde chez ces gens-là. Grace Doherty est tout sauf crétine. Mais elle ne sait pas quel genre d'enfant est James. Son seul souci c'est qu'il ait un bon bulletin, pas parce que ce serait la preuve qu'il apprend quelque

chose, mais pour qu'il ne fasse pas pire que le fils de sa belle-sœur.

« Voyons ce que tu as dessiné, James. Je peux ? »

Il me tend sa page. Avec hésitation, parce qu'il s'est appliqué. Pas de maison ni de minuscules chatons de saule dans son cas. Le véhicule spatial est merveilleusement complexe, truffé de détails précis : boutons, propulseurs, tableaux d'instruments, réservoirs d'oxygène, récipients hydroponiques pour cultiver des légumes dans l'espace, protubérances étranges de première nécessité, empennages rigides, fenêtres en forme de poires et, en traits gras, des petits bonshommes bulbeux engoncés dans leur combinaison spatiale, montant sur le vaisseau grâce à des cordes qui oscillent ; on dirait des anges escaladant l'échelle de Jacob.

« C'est bien, James. Et ce morceau, là, c'est quoi ? »

Et il m'explique, avec un torrent de mots susceptible de rendre toutes ces choses compréhensibles.

Je lui rétorque que c'est *splendide*. Il reprend sa page en silence, heureux. Mais quand je passe à sa voisine, je me trouve forcée de décréter que c'est splendide aussi, cette fois-ci pour le dessin de Francine Mac Vey, demoiselle au manque d'originalité effarant. Le charme guindé, la moue des lèvres et les cils recourbés ont été directement copiés sur un livre de coloriage de *Blanche-Neige*, ou bien sur une pin-up de cinéma. C'est vraiment injuste vis-à-vis de James

d'annuler ainsi les louanges que je viens de lui adresser. Mais si je ne le fais pas, que se passerait-il si jamais lui ou les autres découvraient à quel point je l'apprécie ? Ils me tourmenteraient, certainement, et ce n'est rien en comparaison des tourments qu'ils lui feraient subir. Sur ce sujet-là les tournures anciennes et les expressions enfantines sont infiniment vulgaires, froides et pleines de mépris. Ça me fait tellement peur que je n'arrive même pas à me les formuler. Mais James serait cruel lui aussi s'il savait. Il trouverait une manière d'être cinglant. Et il n'aurait pas le choix, il lui faudrait l'être, simplement pour se protéger de moi. C'est ça qui fait le plus mal.

Après la classe je m'assieds à mon bureau en attendant Calla. Sauf que c'est Willard Siddley qui frappe à la porte. Il est toujours très charmant avec moi. Ce serait mentir que de dire le contraire. Je n'ai aucune raison valable de ne pas l'apprécier, pas la moindre. Si ce n'est son attitude pompeuse, je trouve, sa façon de sembler souligner que le moindre de ses mots fait sens, et que si l'on n'est pas capable de le voir c'est qu'il nous manque quelque chose. Mais c'est un bon directeur. Je n'ai aucun doute là-dessus. Tout le monde le dit.

« Voilà un sourire bien énigmatique, Rachel. C'est celui du sphinx ou bien de la Joconde ? »

Son humour. Je ne savais pas que je souriais. Et si c'était le cas, c'était par simple nervosité. Ce qui est ridicule. Je n'ai rien à craindre de lui. Il n'a jamais remis de mauvais

rapport sur moi au rectorat, pour autant que je sache. Je ne sais même pas pourquoi cette éventualité a pu me traverser l'esprit. Je sens mon visage pâlir, avec cette couleur mastic qu'il prend quand je suis décontenancée.

« Je ne savais pas que je souriais. » Je me sens tenue de justifier ma présence. « J'allais partir. Je viens juste de trier les photocopies pour le...

— Bien, je ne vous retiendrai pas longtemps », fait Willard.

Je sais que je ne dois pas me lever tout de suite, en tout cas pas avant qu'il soit parti. Je suis particulièrement grande pour une femme et Willard l'est moins que moi. Lorsque nous parlons, et chaque fois qu'il le peut, il s'arrange pour que l'un de nous deux soit assis et qu'il n'y ait pas matière à comparaison. Il a horreur qu'on le trouve petit. Il compense ce qui lui semble une petite stature par une vivacité démultipliée. Il appelle ça de l'efficacité. Il lit des essais sur le rapport « Temps-Mouvement » et établit des diagrammes sur la méthode permettant de faire travailler la tête à la place des pieds.

Le voici qui s'approche à grandes enjambées de mon bureau, pose ses mains sur le bord, se penche et me fixe de derrière ses lunettes. Ses yeux ont la pâleur de ceux des poissons de lac congelés durant les hivers de mon enfance ; quand je les mange, je m'étrangle toujours au simple souvenir de leurs yeux.

À la récréation ce matin James a fait un croc-en-jambe à Gil Maitland et l'a forcé à

s'agenouiller sur le gravier. Je l'ai vu. J'étais à côté ; mais comme j'avais le dos pratiquement tourné, je pouvais me dispenser de révéler que j'avais vu. Willard l'avait vu aussi, non ? C'est ce qu'il veut maintenant. « Juste un mot, Rachel. Comme vous le savez sûrement je ne suis pas un suppôt démodé de l'autoritarisme, mais il faut mettre un frein aux violences de cet enfant ; ça s'impose, n'est-ce pas, Rachel, quand c'est pour le... » Je sais ce qu'il va dire. Ce qu'il ne sait pas c'est que Gil a sauté hier de la bascule, il l'a fait délibérément alors que James était à l'extrémité supérieure, et la planche est redescendue violemment. Je ne me suis pas approchée de James, même si je savais qu'il s'était fait mal. Je ne le fais jamais, avec aucun d'entre eux, parce que je sais que je ne le dois pas, sauf s'ils pleurent. Et il ne pleurerait pas, bien sûr. Cela étant, j'aurais dû le réprimander aujourd'hui, j'imagine. Les crocs-en-jambe sont interdits. Willard aime donner le fouet aux garçons. Il prétend ne le faire qu'en dernier recours. Mais il cherche toujours des prétextes.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » Il me semble qu'une heure s'est écoulée depuis le début de notre échange, alors qu'en fait il a duré une seconde. Je n'arrive pas à effacer de ma voix cette ridicule pointe d'anxiété. « Il y a un problème ? »

— Mais non », a répondu Willard, l'air surpris. « Angela et moi nous demandions juste si vous viendriez dîner à la maison ce soir, c'est tout. »

C'était tout. Une invitation à dîner. De la part d'Angela, sa pétulante épouse toute pétrie de bonnes intentions et toujours prête à se montrer aimable avec les enseignants célibataires. Je n'ai pas envie d'y aller. De toute façon je ne peux pas, vraiment pas.

« Oh, merci. C'est vraiment gentil à vous, mais je regrette, je ne peux pas. Ma mère a son bridge ce soir. Je lui prépare toujours le café et les sandwiches. Elle se met dans tous ses états si elle doit tout faire toute seule. »

Willard hoche la tête. Il y a quelque chose de reptilien dans son regard. Ça ne tient pas du serpent mais plutôt du lézard, lisse, sémilant, la peau sèche, les yeux rapides et rusés à présent dardés sur moi, me jetant des éclairs et croyant connaître le moindre de mes secrets. La peau de ses mains est mouchetée de taches de son et des petits poils bourgeonnent même sur ses articulations.

« Eh bien, je suis désolé que vous ne puissiez pas venir, me rétorque-t-il. Un vieil ami à vous sera là. »

Puis le voilà parti, déjà à la porte, avec cette démarche précipitée qui lui est propre.

« Qui ça ? »

Il se retourne et agite un doigt dans ma direction.

« Ah, ah ! Trop tard maintenant. À moins que vous ne changiez d'avis ? »

— Je regrette. Je vous l'ai dit, je ne peux pas venir. »

Le voilà donc parti. Étalées sur le bureau, mes mains sont trop grandes. Grandes et trop minces, on dirait des gants vides.

Pourquoi est-ce que je lui ai demandé de qui il s'agissait ? De cette manière. Avec autant d'insistance. Cela donnait-il cette impression ? Comme si je ne pouvais pas attendre qu'il me le dise de lui-même. Et lui, méchant, qui a répondu en faisant des mystères. À propos d'une remarque qu'il m'avait adressée à une occasion, Calla lui avait lancé : « Ne soyez pas méchant, Willard », et il avait répondu : « Mais voyons, vous ne comprenez donc pas la plaisanterie ? »

Ce n'est que maintenant, concentrée sur mes mains aux ongles soigneusement manucurés et au vernis incolore, que je prends conscience d'autre chose. Les mains tachetées et poilues de Willard Siddley sur mon bureau, j'avais eu envie d'y toucher. Pour voir quel effet faisaient les poils. Alors que cet homme me répugne.

Mais non. Je ne le ferai pas. Je n'ai pas éprouvé ce désir. Je recommence juste à m'imaginer des choses.

« Salut, ma fille. »

Calla. J'aimerais bien qu'elle ne m'appelle pas *ma fille*. Ça paraît ridicule. Je lui ai déjà demandé d'éviter, mais c'est peine perdue. Elle m'a apporté une plante en pot. Une jacinthe au bulbe efflorescent sur le point de donner naissance à une fleur bleue et violette.

« Et voilà. Pour ton bureau. Comme ça tu pourras te convaincre que le printemps est arrivé.

— Calla, c'est adorable. C'est très gentil de ta part. » Ça l'est vraiment, et mes remerciements ne sont pas à la hauteur. Elle devine sûrement combien je me sens gênée par sa générosité. « Merci mille fois. Tu n'aurais pas dû.

— Bah, lance-t-elle en agitant un bras musclé drapé de chintz. J'en ai acheté quelques-unes pour le Tabernacle. Comme c'est la semaine où je suis chargée des fleurs, je me suis dit que je pouvais facilement en prendre deux de plus, une pour toi et une pour moi. Elles sont plutôt jolies, non ? Elles viennent de chez Zimmer. Ils avaient aussi des lys splendides, mais ce sont des fleurs que je ne porte pas vraiment dans mon cœur comme tu le sais. »

La mère de Calla adorait particulièrement les lys blancs et avait donné à sa fille unique le nom d'une de leurs variétés. Calla déteste son prénom, ce qui n'est pas étonnant. Difficile d'imaginer quelqu'un qui ressemble moins à un lys. À choisir, elle tient plutôt du tournesol, exubérante, solide, simple, avec un esprit sophistiqué pourtant, je trouve, même si ce Tabernacle me semble un choix curieux.

« Ce soir on a une réunion de prières un peu particulière », m'explique-t-elle presque timidement, avec cette petite voix pleine d'espoir qu'elle utilise à cette seule fin. « Avec un prédicateur extérieur qui vaut la peine

d'être entendu, paraît-il. Je n'imagine pas que ça t'intéresserait de venir, Rachel ? »

Je l'ai déjà accompagnée une ou deux fois, malgré mon avis très arrêté sur le sujet. Ils chantent les cantiques comme ils chanteraient du jazz, les gens se lèvent pour témoigner, et moi j'étais tellement mortifiée que je ne savais pas où me mettre. Comment peuvent-ils se ridiculiser en public à ce point ?

« Oh, je suis terriblement désolée, Calla. J'aimerais beaucoup venir, mais ce soir Mère a son bridge.

— Tu ne sors pas assez », me lance-t-elle avec un froncement de sourcils.

Je sais qu'elle dit ça parce qu'elle s'inquiète pour moi, mais en quoi est-ce que ça la regarde ?

« Ça ne me regarde pas, poursuit-elle comme si elle lisait dans mes pensées. Mais... eh bien, même si tu n'es pas croyante, ça fait une sortie. Moi c'est mon phare spirituel, ma chère, mais même si tu ne vois pas ça sous le même angle, ce serait tout de... »

Dans quel état de manque est-ce qu'elle m'imagine ? Elle croit peut-être que je donnerais n'importe quoi pour une soirée à l'extérieur ?

« À la prochaine, je viendrai, m'entends-je promettre.

— Eh bien... mais ne te sens pas obligée. Je ne voulais pas...

— Non, non, ça me ferait plaisir, vraiment. Je suis sincère. C'est juste que ce soir en particulier...

— Ouais. O.K. Eh bien, on verra ça alors. »

Au moins j'ai remis ça à plus tard, et peut-être que le moment venu je trouverai une excuse en or, ou bien je serai morte.

J'aurais préféré ne pas avoir remarqué la déception sur son visage quand elle est sortie. Mais elle a quand même essayé de me soudoyer avec des jacinthes ! Quel culot.

Je peux enfin partir. Les couloirs sont tranquilles et j'entends, à l'étage, le glissement du balai et le raclement du porte-poussière du concierge. Il fait jour plus longtemps maintenant et les rues ne sont pas encore tout à fait plongées dans l'obscurité. Noires et emmêlées, les branches des érables se détachent sur le ciel blanc et froid. Les feuilles ne sortiront pas avant un mois. Les trottoirs en ciment sont presque secs une fois la dernière neige fondue. Je tourne sur River Street et passe devant les maisons de briques sombres construites il y a bien longtemps par des grands-pères ayant réussi dans la briqueterie ou avec la première boucherie, maisons à présent devenues tranquilles et trop grandes pour leurs derniers occupants. Elles ont été construites il y a bien longtemps, enfin, un demi-siècle. Rien n'est vieux ici, mais ça en donne l'impression. Les maisons en bois vieillissent vite, et même les briques paraissent usées après cinquante années ponctuées d'hivers à blizzard et d'étés brûlants. Elles ont l'air honteux devant les

bungalows neufs qui ressemblent aux gâteaux pastel d'une boulangerie, tous identiques, frais, insipides. C'est un quartier de la ville réputé convenable. Contrairement à celui qui est de l'autre côté de la voie ferrée, avec ses bicoques, et où les mauvaises herbes peuvent pousser jusqu'au genou puisqu'elles ne sont pas consciencieusement tondues, sans parler des quelques trafiquants d'alcool qui carburent au vin rouge fait maison au volant de Chevrolet neuves. Non, c'était comme ça quand j'étais enfant et j'y allais parfois avec Stacey parce qu'elle n'avait jamais peur, elle. J'ignore à quoi ça ressemble maintenant. La moitié de mes élèves vivent de ce côté-là de la ville. Je n'y vais jamais et ne le connais que par ouï-dire, qu'il s'agisse de légende locale déformée ou du peu que je glane quand un gamin en parle.

Comme le vent est froid. J'aurais dû prendre une écharpe et mes gants de laine. Je viens tout juste de me débarrasser de cette pénible toux sèche. Et je n'ai certainement pas envie qu'elle revienne. Si je pouvais prendre un peu de poids, je ne sentirais pas autant le froid. Mais j'ai toujours été trop mince, comme Papa. Stacey tient de Mère, ce qui lui donne une jolie silhouette. Ou plutôt lui donnait. Je ne l'ai pas revue depuis la naissance de ses deux derniers. Ça fait sept ans que je n'ai pas vu ma sœur. Elle ne revient jamais par ici. Pourquoi le ferait-elle ? Ça fait des années qu'elle habite loin. Elle a sa maison à elle et ne semble pas vouloir prendre la peine de venir nous rendre visite, même pour que Mère voie ses enfants. Elle est du genre très catégorique. Dès le début

elle connaissait son plus cher désir, qui était de s'éloigner au maximum de Manawaka. Et elle n'a pas perdu une minute pour s'y employer.

Ma grande erreur a été de naître la dernière. Non. Là où j'ai eu tort c'est de revenir ici après en être partie. Il faut être impitoyable. Il faut dire *je m'en vais* et ne pas se laisser convaincre de revenir.

Mais comment faire ? J'ai dû interrompre la fac après la mort de Papa. Manque d'argent. Jusqu'à son décès aucun de nous ne soupçonnait qu'il en ait aussi peu. Son affaire était prospère pourtant, c'est ce qu'on croyait en tout cas. Mère a lancé : « Je répugne à en parler, mais il n'y a pas d'illusion à avoir sur la façon dont cet argent a été dépensé. » Si elle détestait tant en parler, pourquoi le faisait-elle alors ? Puis ça a été : « Juste pour une année, Rachel, jusqu'à ce qu'on y voie plus clair. » Voir quoi ? Ce n'était pas elle qui allait déménager, je m'en doutais bien. Ailleurs elle serait perdue. Stacey était déjà mariée, mère d'un enfant et Mac vendait des encyclopédies sur la côte Ouest. Il me fallait comprendre que ça lui serait impossible. Certes, je le voyais bien, je le vois bien. Voyons voir. Mais non sans ballottements. Qu'est-ce que j'aurais bien pu faire d'autre ?

Ça fait quatorze ans que j'enseigne à Manawaka.

Petit rire. Je marchais les yeux rivés au sol. Et qui voilà ?

« Bonjour, Miss Cameron.

— Oh, bonjour, Clare. Bonjour, Carol. »

Je les avais eues comme élèves en première année. Elles ont maintenant seize ans et quelque, j'imagine. Leurs cheveux sont incroyables. Ramassés sur le haut de la tête, crêpés, haute masse légère et conique faite de fils de sucre tissés, on dirait la barbe à papa qu'on achète à la foire. Leurs chevelures sont presque blanches, blond argenté. C'est l'appellation de la couleur en question, je la connais. Cette coiffure n'a rien de mystérieux. Elle est maintenue en crêpant les cheveux puis en vaporisant la couleur dessus, après quoi l'ensemble est consolidé avec de la laque, comme une couche de glace sur une congère. On dirait des jumelles venues de l'espace. Non, pas obligatoirement des jumelles. Une autre race. Des Vénusiennes. Mais c'est faux aussi. Leur planète est ici. Ce sont elles qui vivent ici maintenant.

Je les connais depuis pratiquement toujours. Mais il n'en paraît rien. Est-ce que trente-quatre ans leur semble antédiluvien ? Pourquoi est-ce qu'elles ont ri ? Il n'y a rien à redouter dans ce rire. Pourquoi aurait-il un sens insidieux ?

Je me fais coiffer chaque semaine chez *Riché Beauty Salon*. Ça s'appelait *Lou's Beauty Parlour* lors de ma première visite, à seize ans. Elles trouveraient ça amusant sans doute. Je dis à la coiffeuse « le moins bouclé possible, si c'est possible ». Et ça finit par ressembler exactement à ce que ça a toujours été, de vagues ondulations châtain terne. Et si une semaine je lançais : « Coiffez-les en barbe à papa, formez un grand cône, doré » ? Là elles riraient franchement. À cause de ma

grande taille. Que je suis sotte d'y penser. Mais ce qui me sidère, c'est comment les Vénusiennes apprennent toutes ces choses-là. Elles ne vont pas se faire coiffer. Qui leur montre, alors ? Je suppose qu'elles sont assez jeunes pour demander autour d'elles. À cet âge-là il n'y a rien de honteux à ne pas savoir.

Japonica Street. Autour de chez nous les sapins de ma jeunesse sont toujours là. Aucun autre arbre n'offre une meilleure cachette contre les yeux indiscrets ou le soleil estival, avec des cimes dépassant les maisons, des branches basses et lourdes touchant le sol telles les ailes puissantes et vert foncé d'oiseaux géants aujourd'hui disparus. La maison n'est pas grande, m'en rendre compte me surprend souvent. De même que ça surprendra un jour mes enfants de revenir là où ils ont grandi, d'inspecter la salle de classe et de prendre conscience de la petitesse des pupitres. La maison me paraissait énorme à leur âge, et je la vois toujours comme telle. Brique tirant sur le rouille, il n'y a rien qui la mette en valeur ou la distingue des autres maisons en brique du voisinage. Rien si ce n'est l'enseigne et le rez-de-chaussée, qui ne nous appartient pas.

Quand j'étais enfant l'enseigne était peinte sur du bois, un lettrage noir sur fond gris pâle indiquant le *Cameron's Funeral Parlor*. Par la suite mon père, plaisantant d'une façon alors incompréhensible pour moi et qui lui valut d'être gourmandé par ma mère, mon père annonça : autres temps, autres mœurs. La nouvelle enseigne était en lettres

dorées sur fond noir ébène, *Cameron Funeral Home*. Après sa mort et la vente de l'affaire, l'expression a évolué. Allumé nuit et jour, le néon bleu annonce maintenant en clignotant *Japonica Funeral Chapel*. Il ne reste plus qu'à effacer le mot *Funeral*. Un vilain mot, aux relents de mortalité. Personne ne meurt jamais à Manawaka, du moins pas de ce côté-ci de la voie ferrée. Nous sommes une assemblée d'immortels. Nous quittons peut-être ce monde sous les divins portails topaze et azur de Calla, mais nous ne mourons pas. La mort est grossière, dénuée de bonnes manières, on n'en parle pas dans la rue.

C'était dans ces pièces du rez-de-chaussée, où l'on m'avait par ailleurs interdit d'aller, que mon père passait sa vie. Mon grand souci alors était d'être la fille du propriétaire d'un tel fonds de commerce. Il ne m'est jamais venu à l'esprit de me poser des questions sur lui et de tenter de savoir s'il se sentait éventuellement plus à l'aise avec eux, les sans-paroles, qu'avec nous à l'étage, la situation étant ce qu'elle était. Je n'ai jamais eu l'occasion de le lui demander. Au moment où j'en ai pris conscience, il était trop tard, la poser l'aurait alors profondément blessé.

On a eu de la chance de pouvoir rester là, Mère et moi. On a vendu sans problème, mais bien moins que la valeur réelle, en échange du droit de rester. Hector Jonas a fait une affaire. Comme il avait déjà une maison, le premier étage de la nôtre ne l'intéressait pas. Au moins vivons-nous sans loyer à perpétuité ou presque, et comme il nous

sied. Je me demande souvent ce que je ferai quand Mère mourra. Est-ce que je resterai ici, ou pas ?

« Bonjour, ma chérie. Tu es en retard ce soir, non ?

— Bonsoir, Mère. Pas vraiment. J'avais des rangements à faire.

— Eh bien, j'ai une belle côtelette d'agneau, j'espère que tu la mangeras. Tu ne manges pas assez ces jours-ci, Rachel.

— Je vais bien.

— Tu *dis* que tu vas bien, mais n'oublie pas que je te connais par cœur, ma chérie.

— Oui, je sais.

— Tu es trop consciencieuse, Rachel, c'est ça ton problème. Les autres ne laissent pas leur travail leur porter sur les nerfs.

— Mais non. Je vais bien. Un peu fatiguée ce soir peut-être, mais c'est normal.

— Tu te préoccupes trop d'eux, de savoir s'ils progressent ou non. Mais bon sang, ce n'est pas toi qui leur as donné leurs cerveaux, si ? Tu ne peux pas te sentir responsable de tout. Pour les remerciements que tu en auras, si tu veux mon avis... »

Elle est debout à côté de la cuisinière au gaz. Son cœur est très fantasque et pourrait lui jouer un mauvais tour d'un moment à l'autre. Pourtant ses chevilles sont encore fines, elle s'enorgueillit de ne porter que des bas de trente deniers et jamais de chaussures pour pieds sensibles. Elle se fait coiffer

chaque semaine, des boucles raides, style saucisses grises à l'air coquin, et les montures de ses lunettes sont bleu myosotis, féeriques. D'où lui vient ce charme, alors que c'est elle qui doit retaper les coussins du Chesterfield chaque soir avant d'aller se coucher, vider tous les cendriers et donner l'impression qu'aucune créature fragile et mortelle n'a posé un seul pied dans cette maison ?

« Qu'est-ce que tu leur prépares ce soir ?

— J'avais pensé à des rouleaux d'asperges, me répond-elle vivement, avec ce mélange céleri-jambon. Je l'ai commandé chez le traiteur. Tout ce que tu dois faire c'est l'étaler. Tu peux t'occuper des rouleaux, ou je le fais ?

— Je m'en occupe. Pas de problème.

— On pourrait les préparer puis les mettre au frigo. Ce serait peut-être plus pratique.

— Si tu veux. On les fera après dîner alors.

— Ça m'est égal, ma chérie, comme tu voudras », me dit-elle, persuadée qu'elle est sincère.

Comme il est bizarre que je ne sache même pas son âge. Elle ne me l'a jamais confié et je ne suis pas censée le lui demander. Dans le monde où elle vit c'est un sujet aussi tabou que la mort. Suis-je aussi éloignée que cela des enfants qui ne sont pas les miens ? Elle doit avoir autour de soixante-dix ans, c'est une estimation logique puisqu'elle m'a eue tard, mais le chiffre exact est précieux et reste un secret bien gardé. Ça compte. Ça veut dire quelque chose. Croit-elle vraiment que quiconque se soucie de

savoir si elle a soixante ans ou bien quatre-vingt-dix ?

J'aurais pu aller dîner chez Willard. J'aurais pu accompagner Calla. J'aurais dû. Maintenant que j'y repense, je ne sais pas pourquoi je n'ai fait ni l'un ni l'autre.

C'est sa seule échappée, sa seule distraction. Je ne peux pas lui en vouloir. Quand on est correct on ne peut que s'en réjouir.

Et c'est ce que je suis, vraiment, sincèrement. Je me sentirai mieux, plus réconfortée, quand j'aurai dîné. Je ne la lui reproche pas, cette unique soirée de bridge avec ses trois seules amies de toujours. Comment le pourrais-je ? Quand on est correct on ne le peut pas.

Dieu merci, Dieu merci. Elles sont enfin parties. La dernière tasse est lavée et rangée. Le salon est en ordre, comme elle l'aime. Ce pourrait être l'assemblée mi-estivale d'une réunion de sorcières, tout ce cérémonial avec nappes de dentelle, porcelaine chic, plateaux d'argent pour les sandwiches et petits rapiers de cacahuètes salées à picorer. Et pourtant, ça n'a lieu chez nous qu'une fois par mois. Je ne peux vraiment pas me plaindre. Et pour elle c'est agréable. Ça lui fait plaisir. Son visage s'anime et sa voix s'égaie presque : « Verla, tu ne vas pas te lancer sans atout, tu n'oserais pas ! Oh les filles, elle est terrible ! » Elle n'a pas grand-chose pour la distraire ces jours-ci. Elle ne lit jamais de livres et ne supporte pas la musique. Sa vie est très rétrécie

à présent. De toute façon, elle l'a toujours été. Rien de très neuf. Juste cette maison et ce cercle d'amies qui s'amenuise. Papa et elle avaient abandonné toute conversation bien longtemps avant ma naissance. Elle lui ordonnait fréquemment de ne pas s'appuyer aux dossiers des fauteuils en tapisserie, au cas où sa brillantine y déposerait des traces. Après quoi elle a disposé ses petits protège-têtes au crochet sur les dossiers de tous les fauteuils. Puis même sur les accoudoirs, comme si ses mains ne pouvaient jamais être propres étant donné ce qu'il manipulait dans son travail. Peut-être qu'elle ne le ressentait pas du tout ainsi. Peut-être que c'était simplement mon impression.

Cette chambre est restée la même depuis des années. Je devrais changer le mobilier. Comme elle est enfantine, démodée. Avec sa coiffeuse blanche aux pieds fuselés, son miroir rond au cadre blanc sculpté de roses, son lit en métal blanc avec son nœud en métal blanc qui en décore la tête tel un ruban empesé qu'on aurait oublié là. De toute évidence je peux m'offrir du mobilier neuf. C'est sur mon salaire que nous vivons après tout. Elle dirait que c'est du gaspillage de se débarrasser de meubles en parfait état. Et elle n'aurait pas tort, vu sous cet angle-là.

Je donne toujours à mes cheveux cent coups de brosse. Je ne parviens pas à éviter mes yeux dans le miroir. L'étroit visage anguleux me fixe, avec ses yeux gris trop grands pour lui.

Je n'ai pas l'air vieux. Je ne fais pas plus de trente ans. Ou alors est-ce que je vois mal

mon visage ? Comment puis-je savoir quelle impression il fait aux autres ? Il y a environ six mois, un des fournisseurs qui rendait visite à Hector Jonas en bas m'a demandé de sortir avec lui, et comme une imbécile j'ai accepté. On est allés dîner au Regal Café et je craignais à tout moment qu'une connaissance ne me voie et devine qu'il vendait du liquide d'embaumement. Il faut bien que quelqu'un en vende évidemment. Mais quand il m'a dit que j'avais une belle ossature, ça a été le mot de trop. Comme s'il était un de ces anciens Égyptiens qui enterraient les pharaons et connaissaient trop intimement les moindres secrets de leur moelle. Est-ce que j'ai une belle ossature ? Je ne sais pas. Je ne suis pas bon juge.

Va te coucher, Rachel. Et espère trouver le sommeil.

Les voix des filles, des vieilles dames, résonnent encore en écho ; le bavardage, les petits rires qui fusent et leur font porter la main au cœur pour le protéger. Elles sentent qu'il est de leur devoir de m'adresser quelques remarques, remarques devenues rassurantes tellement elles sont immuables. « Et l'école, Rachel ? » Ça va, merci. « J'imagine qu'ils vous donnent beaucoup de travail, tous ces jeunes. » Ah ça, certainement. « Je trouve admirable la façon dont vous vous débrouillez. J'ai toujours trouvé les enseignants formidables de faire le métier qu'ils font. » Oh, ça me plaît. « Eh bien, c'est merveilleux alors, n'est-ce pas, May ? » Mère acquiesce et répond que oui, c'est merveilleux en effet et Rachel est une enseignante-née.

Seigneur, comment puis-je supporter...

Arrête. Arrête ça, Rachel. Calme-toi. Prends sur toi, maintenant. Détends-toi. Dors. Essaie.

Le docteur Raven me donnerait sûrement des somnifères. Pourquoi je n'essaie pas ? Ça me fait peur. Et si je m'y habituais ? Est-ce que c'est de famille ? C'est ridicule, pas les médicaments. Lui ce n'était pas les médicaments. « Ton père ne se sent pas bien aujourd'hui. » Sa voix de martyr. Ce genre de choses n'est pas physique, pour l'amour du ciel, pas génétique. Pourtant je me revois à l'école il y a bien des années, jamais tout à fait éveillée, je somnolais et m'assoupissais constamment, assise à mon pupitre, la tête plongeant et se redressant doucement, la bouche s'ouvrant graduellement sans que je m'en aperçoive, et les autres qui s'en apercevaient, eux, et chuchotaient jusqu'à ce que finalement...

Oh ! Non. Est-ce que ça recommence, ce cauchemar éveillé ? À quel point suis-je déjà bizarre ? À tenter de trancher quelque chose qui s'est déjà développé en moi et a étalé ses racines à travers mon sang ?

Allons. Ça suffit. L'essentiel est d'être raisonnable, d'arrêter de penser et de m'endormir. Tout de suite. Concentre-toi. J'ai absolument besoin de sommeil. C'est vital.

Je n'y arrive pas. Ce soir c'est de nouveau infernal. Banal. *Infernal*. Mais presque exact. La nuit ressemble à une grande roue gigantesque qui tourne dans le noir très lentement, au rythme d'un seul tour par heure, une lenteur interminable. Et j'y suis collée, ou

ficelée, comme du papier, une photo, sans substance, incapable de m'ancrer, incapable d'arrêter cette lente révolution nocturne.

Cette souffrance à l'intérieur de mon crâne, c'est quoi ? Ça ne ressemble pas à une migraine ordinaire qui vous transperce d'une tempe à l'autre comme une broche en métal. C'est différent aussi d'une sinusite où l'attaque débute au-dessus des yeux et descend ensuite dans les pommettes. Cette douleur-ci tient plutôt du battement, qui est régulier et rythmé, comme le bruit sourd et étouffé d'un tambour.

Ce n'est rien. Comment cela pourrait-il être une tumeur ? Ce n'est rien. Peut-être que je suis dérangée. Impossible de m'en tenir à ce sens-là et l'autre me paraît inconvenant.

Il s'agit de quelque chose dépourvu de sens, quelque chose de neutre, je dois me concentrer là-dessus. Mais quoi ? Je n'arrive plus à penser. Impossible de cesser de penser. Si la douleur persiste, eh bien j'irai voir le docteur Raven, naturellement. Ça ne serait de toute façon pas une mauvaise idée de me faire faire bientôt un check-up. Ça pourrait même être une excellente idée. Je ne peux pas m'offrir le luxe de me laisser abattre.

Je n'arrive pas à dormir.

Une forêt. Ce soir c'est une forêt. Parfois c'est une plage. Elle doit être loin de tout. Sinon on pourrait la voir. Les arbres sont des murs verts, élevés et protecteurs, des rameaux de pins et de mélèzes dont les branches balaient le sol et dessinent un millier de pièces parmi les feuilles mortes. Elle se

trouve dans la salle aux murs verts, les rameaux s'écartent juste assez pour laisser pénétrer le soleil, la mousse par terre est chevelue et douce. Elle n'arrive pas à distinguer le visage de l'homme. Ses traits sont brouillés comme s'il s'agissait d'un visage vu à travers l'eau. Tout ce qu'elle distingue nettement c'est son corps, ses épaules et ses bras très bronzés, son ventre dur et plat. Il a pour tout vêtement des jeans très ajustés, dans lesquels on devine son sexe gonflé. Elle y pose la main et il tremble, conscient de la pression de ses doigts. Puis les voici étendus l'un contre l'autre et leurs peaux sont glissantes. Ses mains, sa bouche se posent sur la peau humide et chaude à l'intérieur de ses cuisses. Maintenant...

Mais non. Mais non. C'était juste pour parvenir à dormir. Le prince fantôme. Ai-je perdu la raison ? Ou suis-je simplement ridicule ? C'est pire, bien pire.

Je me sens enfin sombrer dans le silence lisse, vide de lumières ou de voix. Quand ces dernières reviennent, là où je suis étendue, elles ne sont ni vives ni fortes.

Des escaliers qui montent de nulle part, et le papier peint avec des fleurs inconnues aux pétales qui tombent. Les escaliers descendent là où je n'ai pas le droit d'aller. Il s'y trouve les bouteilles et les bocaux géants en verre soufflé. Les gens du silence sont là, fardés de rouge à lèvres et à joues, poudrés de blanc comme des clowns. Qu'ils ont l'air amusant, chacun couché dans ses plus beaux atours, leurs yeux ouverts sont en verre, des billes œil-de-chat, ce sont des perles de verre

rondes, bleues et laiteuses, qui ne cillent pas. Il est derrière la porte que je ne peux pas ouvrir. Et sa voix, sa voix, c'est comme ça que je le sais étendu parmi eux, étendu en grand appareil, leur roi à tous. Il ne peut pas me tromper. Il dit enfuis-toi Rachel enfuis-toi enfuis-toi. Je cours dans l'herbe haute parsemée de petites violettes pourpres, d'herbes folles, de pissenlits. Les sapins s'inclinent, s'inclinent très bas, m'entourent et me protègent. Ma mère chante d'une voix de fausset avec un trémolo distingué ; la voix du chœur des dames.

Bénis cette demeure, Seigneur adoré nous t'en prions, et protège-la de nuit comme de jour.

De la main j'écarte les rideaux et me penche un moment par la fenêtre, où je sens la délicatesse du jour. Même les sapins paraissent légers ; sous le soleil les rameaux à aiguilles ont perdu leur noirceur et les voici qui ressemblent maintenant à des arbres à feuilles persistantes, comme il se doit, ils ne sont plus éternellement noirs ainsi qu'ils en ont l'air quand le ciel est couvert. Ce dernier a aujourd'hui la couleur de la turquoise du bracelet que mon père m'avait offert quand j'étais enfant.

Si je ne me dépêche pas je vais être en retard. Voilà un détail que je peux souligner en ma faveur. De toutes ces années je n'ai jamais été en retard à l'école, pas une seule fois. À mes débuts ma mère m'appelait chaque matin, maintenant je me réveille avant même qu'elle ne le fasse.

Mes sous-vêtements ont pris cet aspect élimé du linge trop souvent lavé. Je dois m'en acheter d'autres. Je me demande toujours à quoi ça sert car qui les voit, à part moi ? Mais là n'est pas la question. Ce n'est même pas la question d'être renversée, transportée à l'hôpital et examinée sous toutes les coutures et que mes dessous soient alors vus et jugés. C'est une question de respect de soi, vraiment. Lors de sa dernière visite Stacey est entrée dans ma chambre pendant que je m'habillais. Elle n'a jamais frappé ni demandé une quelconque permission. Sans doute que chez elle ils sont tous tellement désinvoltés

qu'ils s'en moquent. Elle m'a vue enfiler les mêmes vêtements que la veille, exactement les mêmes. Et elle m'a demandé : « Tu ne te changes pas tous les jours ? » Et puis, comme si elle croyait devoir me fournir une explication ou une excuse : « Mais j'imagine que ce n'est pas très grave vu que tu ne vis pas avec un homme. » Or c'était uniquement parce que je n'avais pas fait ma lessive pendant le week-end, et ce à cause d'elle vu qu'elle est arrivée juste à ce moment-là ! D'habitude je me change. C'est rare que je ne le fasse pas. D'ailleurs je le lui ai dit. Sans une once de contrariété dans la voix. « Ne sois pas ridicule », lui ai-je lancé.

En fait, non. Je n'ai pas pipé mot. Je ne sais pas pourquoi. Que je suis bête, bête. Pourquoi je ne l'ai pas fait ?

Ce qui est bien plus bête c'est d'y repenser maintenant. Comme si c'était important. Mais depuis lors je fais très attention. On a vite fait de se laisser aller si l'on n'est pas vigilant. Ça peut arriver.

« Dépêche-toi, dépêche-toi, Rachel, ou tu seras en retard pour l'école. » D'accord. D'accord. Je me dépêche.

Dans ses mains Mère tient une lettre qu'elle déplie.

« Un bon point pour Stacey, dit-elle, elle m'écrit toujours avec une belle régularité. Je ne pense pas qu'elle ait jamais manqué une semaine, si ? Ça ne doit pas être facile, avec quatre enfants à charge et cette grande maison.

— Non, sûrement que non. »

Étant donné que Stacey ne fait rien d'autre pour Mère, écrire une fois par semaine ne me semble pas, à moi, le bout du monde. La dernière fois où Stacey est venue en visite ici, il y a sept ans, je lui ai demandé à la fin de sa semaine de séjour si elle ne pourrait pas envisager de rester un mois. Les enfants seraient très bien chez la sœur de Mac, et ça ferait tellement plaisir à Mère. Mais Stacey a refusé. « Ça va te paraître dingue, Rachel, mais trois semaines de plus et je grimperais aux murs ; non pas que quelque chose me dérange ici, c'est simplement que Mac me manquerait ; c'est pas seulement le fait de l'avoir près de moi et de pouvoir lui parler, mais je fais allusion au lit. » Je me demande bien pourquoi elle était si sûre que ça me semblerait dingue ?

Mère lit la lettre de Stacey à voix haute. Elle fait toujours ça, comme si elle refusait que mes mains ou mes yeux s'y posent. Je pense qu'il lui arrive de laisser des passages de côté. Car Stacey peut être très directe parfois, et si jamais ça devait me concerner Mère préfère que je ne le voie pas.

Oh Seigneur, je n'ai aucune preuve pourtant, aucune, d'expressions apitoyées ou cinglantes.

« ... moins d'un mois avant les grandes vacances... j'angoisse ! J'imagine que Rachel est ravie, par contre. Sa liberté commence là où la mienne se termine. Je dois tout de même reconnaître que ces temps-ci les gamins se tiennent bien, dans l'ensemble. Les garçons ont déjà projeté de monter une tente dans le jardin et d'y dormir – pour jouer aux

hommes des bois costauds et tout ça – mais ça sera fait dans les règles de l'art, Mère, ne panique pas. »

Stacey passe son temps à jacasser dans ce style-là. C'est agréable pour Mère d'avoir des nouvelles de ses petits-enfants, naturellement. Stacey leur papillonne tellement autour. Chaque fois que l'un d'eux a le moindre rhume ou mal de gorge, elle nous tient au courant. Si elle en avait trente devant elle chaque jour de la semaine, elle apprendrait à faire moins d'histoires. En avoir quatre sur les bras deux mois par an seulement, en été qui plus est, voilà qui ne me semble pas une perspective bien terrifiante. Mais elle se fait tout le temps du souci pour eux. Et elle ne leur rend pas service à les couvrir comme ça, surtout les garçons.

C'est vrai ce qu'elle m'a dit cette fois-là, et que je ne peux pas comprendre ? Quand je lui avais demandé pourquoi elle ne restait pas plus longtemps et qu'elle m'avait fait cette réponse concernant Mac, elle avait ajouté qu'elle ne pouvait pas davantage rester loin des enfants. « Je sais qu'ils vont bien et sont en sécurité, mais je ne me sens pas tranquille si je ne suis pas sur place. Même quand j'y suis je ne me sens jamais tranquille ; c'est difficile à expliquer, c'est juste quelque chose qu'on ressent pour ses propres enfants, on n'y peut rien. »

Elle n'imaginait pas que je pouvais comprendre ça, ou le savoir. Elle est tellement sûre, elle, de tout comprendre. Elle n'accorde à personne d'autre le droit d'avoir le moindre degré de...

Flûte. J'ai renversé mon café sur ma soucoupe et il m'a brûlé la main.

« Eh bien, je suis surprise qu'elle laisse les garçons dormir dans le jardin. Elle est tellement pointilleuse à leur sujet en permanence.

— Je ne dirais pas ça. » Mère pare l'attaque, offusquée. « Elle s'occupe bien d'eux. Ce n'est pas vraiment un défaut. Je ne la taxerais pas d'être trop pointilleuse, moi. »

Ligue des matriarches. Mères de tous les pays, unissez-vous. Vous n'avez rien à perdre hormis vos enfants. Après quoi elles se demandent pourquoi ces derniers veulent quitter le nid. Ceux de Stacey suivront très probablement son exemple, et elle ne saura jamais pourquoi.

Willard m'attend dans ma salle de classe. Il est là, debout, le dos tourné. Bien qu'il soit petit il se détache dans le contre-jour de la fenêtre. Avec son dos voûté on dirait au premier coup d'œil une image de vautour sortie tout droit d'un livre de géographie ; puis je comprends que c'est simplement dû au fait qu'il s'est penché pour regarder quelque chose sur mon bureau. Qu'est-ce qu'il cherche ? Et qu'est-ce qu'il a trouvé ? Ai-je fait quelque chose ? Il se redresse, se retourne et me fait face.

« 'Jour, Rachel, lance-t-il assez plaisamment. Je jetais juste un coup d'œil sur votre feuille de présences.

— Oh. » Je sens mon visage se décolorer, sans la moindre raison. « Pourquoi ?

— Je vois que James Doherty a été absent pas mal de fois ces derniers temps.

— Il a eu une angine. » Pourquoi Willard fouine-t-il là-dedans ? Il n'a pas le droit d'ouvrir mon bureau.

« Il a été absent une bonne partie de cette semaine, à ce que je vois.

— Oui. Pour ces mêmes raisons. Mal de gorge et fièvre. J'ai téléphoné à sa mère. »

Willard fronce le sourcil. « Ah bon ? »

Sa voix me donne l'impression d'avoir fait quelque chose de bizarre et je me rends compte à présent que c'était peut-être bien le cas. Je n'avais pas besoin de téléphoner à cette femme. D'ordinaire on ne le fait pas.

« Il a eu tellement d'angines que je me suis interrogée et me suis dit que peut-être je devrais ; alors voilà, je veux dire, je l'ai appelée. »

J'ai aggravé la situation. Je l'ai aggravée. Je me vois trébucher et patauger au beau milieu de mes paroles, comme quand on avance péniblement dans la neige.

« Est-ce qu'il a apporté un mot quand il est rentré hier ? me demande Willard.

— Oui, bien sûr. Voyons voir, je dois l'avoir quelque part. Quelque part dans mon bureau. En général je les garde pendant un mois, voyez-vous, au cas où.

— Pas de problème, me répond Willard assez gentiment. Je vous crois sur parole. »

Il soupire et enlève ses lunettes pour les nettoyer, leur souffle bruyamment dessus puis les astique avec son mouchoir.

« Je regrette de soulever ça, Rachel, dit-il laborieusement, qu'il soit clair que je ne *vous* blâme pas le moins du monde. Mais je crains qu'il ne vous faille en parler avec la mère de ce garçon. Angela peint, comme vous le savez... »

Je ne vois pas le rapport. La femme de Willard part régulièrement s'enfoncer dans la vallée avec un chevalet portable, l'air très bizarre, et en revient avec des petits croquis dénommés *Rives de la Wachakwa*.

« ... et elle a croisé le fils Doherty pour la troisième fois, m'explique Willard. Pas croisé vraiment, mais vu de loin qui courait se cacher dans les buissons. Alors qu'il y avait école. C'était lui, il n'y a aucun doute possible. On repérerait ses cheveux roux à un kilomètre. »

James déteste-t-il l'école à ce point ? Il aime dessiner pourtant. J'ai toujours cru que même s'il trouvait l'arithmétique difficile, il aimait certaines matières, était sensible à mes commentaires sur ses dessins, et qu'il m'aimait bien ; un peu en tout cas.

« Sa mère est en partie responsable, à lui faire régulièrement des mots d'excuses pour ses absences, poursuit Willard. Je pense que ce serait une bonne idée que vous ayez un entretien avec elle avant de devoir avertir le

surveillant général. Il est possible que quelques paroles énergiques venant de l'école fassent l'affaire. »

Je suis suffisamment en colère contre Grace Doherty pour pouvoir lui exprimer le fond de ma pensée. À quoi elle joue ? Comment une mère peut-elle être aussi irresponsable, comme si l'école n'avait pas d'importance, comme si cet enfant n'en avait pas ? À chaud je pourrais le lui dire. Mais il me faudra attendre demain ou la semaine prochaine, et là ce sera plus dur.

Willard *est* un bon directeur. Je lui suis reconnaissante sur-le-champ de ne pas être allé trouver directement le surveillant général, qui est tellement âgé qu'il serait bien en peine de comprendre pourquoi un gamin peut être attiré vers la vallée en cette période de l'année après un hiver de claustration, alors que ça ne signifie pas forcément quoi que ce soit. Mais Grace, comment a-t-elle pu ? Elle n'est pas raisonnable. Il y a des gens qui ne savent vraiment pas ce qu'ils font. Elle ne mérite pas ce fils.

« En attendant, lance Willard qui se retourne pour partir, vous feriez mieux de m'envoyer le jeune homme en question. Vers dix heures, ce sera très bien.

— Vous n'allez pas... Vous n'allez pas le fouetter ?

— Je ne pense pas avoir d'autre choix », me répond Willard sur un ton mielleux.

Il a ce fin sourire que l'on voit sur les têtes de morts. Ses yeux semblent voilés d'une pellicule de responsabilité respectable, de

préoccupation sérieuse, de tristesse du devoir à accomplir, tout cela pour cacher la honte brûlante du plaisir.

« Ça ne lui fera aucun bien. » C'est vrai. Je ne suis pas sûre de grand-chose, mais de ça, oui.

« Nous n'en *savons* rien, Rachel, si ? me rétorque Willard. Je me risquerais à dire que, vu les circonstances, ça vaut sûrement la peine d'essayer. Nous ne devons pas autoriser nos émotions à prendre le dessus, n'est-ce pas ? »

Et ses émotions à lui, Willard, celles qu'il refuse de reconnaître ? Mais je ne suis pas en mesure de discuter. Je ne sais pas si ce que je ressens tient à mon affection pour James, à mon refus de le voir souffrir. Existe-t-il une meilleure raison de ne pas vouloir qu'il souffre ? Maintenant je ne sais plus si j'ai le droit d'avoir ces sentiments. Comment pourrais-je avoir tort là-dessus alors que c'est ce que je ressens ? Est-il possible de se tromper sur tout ? Willard est un bon directeur. C'est ce que je me suis dit il y a encore un instant.

« Je vous l'enverrai, alors. » Le son de ma voix est étouffé. Willard a gagné. Et peut-être même a-t-il raison. Il a deux enfants. Comment saurais-je, moi, quelle est la meilleure solution ?

« Voilà qui est bien », me répond Willard.

Mais après que je lui ai envoyé James et que ce dernier en est revenu, le visage fermé, me fusillant du regard pour ma trahison, je n'ai eu qu'une envie, aller trouver Willard et

lui demander d'écouter, d'écouter simplement. *Je ne suis pas neutre, je ne suis pas indifférente, je le sais. Mais vous non plus, et vous ne le savez pas.*

Mais je n'irai pas. La journée semble terminée et pourtant je suis toujours assise à mon bureau, réfléchissant très calmement au fait que j'aimerais quitter cette école. Comment se fait-il que j'aie encore tellement peur de perdre mon emploi ?

« Salut, ma fille. »

Depuis le pas de la porte Calla ressemble à un hibou ébouriffé par le vent ; un grand hibou cornu, la frange semblable à des plumes grises et brunes partant dans tous les sens, les yeux cerclés par les montures rondes de lunettes qu'elle porte tellement rarement qu'elles paraissent toujours étranges sur elle. Son air grave est à ce point comique que je me sens mal et me demande pourquoi je ne l'ai pas invitée à la maison plus souvent. Je suis allée chez elle à plusieurs reprises et à chaque fois elle met les petits plats dans les grands, avec feuilletés chauds et gâteau de chez le pâtissier. Je devrais tenir compte de ce que Mère pense d'elle. Mais quelle importance ? Si seulement Calla ne parlait pas haut et fort du Tabernacle en sa présence. Mère trouve extrêmement bizarre que quelqu'un claironne autant ses croyances ; ça lui paraît indécent, quasiment du même ordre que ce qu'elle nomme le langage grossier. Me voilà alors gênée pour Calla, et honteuse d'être gênée, prête à donner n'importe quoi pour la faire taire ou alors cesser d'être gênée.

« Tu te souviens que tu m'avais dit que tu aimerais m'accompagner au prochain culte spécial, Rachel ?

— Mais oui. C'est vrai. Je l'ai dit. » Je sens en moi le poids du granit. Pas d'échappatoire cette fois. Et j'en porte l'entière responsabilité.

« Je n'ai pas voulu t'en parler plus tôt, pas avant qu'on soit plus sûrs, sûrs que ça durerait, tu comprends, que c'était authentique et pas simplement un miracle d'un jour, ou un truc...

— Me parler de quoi ?

— Eh bien, quelques-uns... certains d'entre nous... pas très nombreux pour l'instant à vrai dire, mais quelques-uns... » Calla à la voix habituellement assurée cherche ses mots : « Il semblerait que certains de nous aient reçu le don des langues. »

Qu'est-ce qui transparaît sur mon visage ? Je préfère ne pas y penser. Quoi qu'il en soit, la voici qui fabrique sur-le-champ des explications, une volée d'arguments, comme si elle les croyait susceptibles de me convaincre.

« C'était parfaitement admis dans l'église autrefois. Personne n'y trouvait à redire. On se tient trop sur nos gardes de nos jours, voilà l'ennui. On a peur de laisser l'Esprit parler par notre intermédiaire. À cause des avertissements de saint Paul, naturellement. Il ne faut pas lui laisser prendre la place de la prière ordinaire que tout le monde peut comprendre. On y a veillé. Mais il l'accepte, je parle de saint Paul. Il énonce *je remercie*

mon Dieu de parler en langues plus que vous tous. Et que dire des langues des hommes et des anges ? Quel autre sens donner aux langues des anges si ce n'est la glossolalie ?

— La quoi ? »

Elle plaisante. Mais non. Je ne sais plus où regarder, et pourtant je n'arrive pas à détacher mon regard de son visage. Elle ne m'a pas l'air exalté. Elle paraît juste gaillardement réjouie, et qui plus est déterminée à ce que j'en sois consciente.

« La glossolalie, poursuit-elle. C'est le terme ad hoc. Mais on parle le plus souvent de *don des langues* ou de *formulations extatiques* parce que... eh bien, parce que ces mots-là en rendent mieux compte, tu comprends ?

— Des gens qui parlent... à haute voix... et qui ne savent pas ce qu'ils disent ? Pas plus que les autres d'ailleurs ?

— Parfois quelqu'un d'autre peut interpréter », m'explique Calla très vite mais à voix basse, ce qui ne lui ressemble pas. « Écoute, ma fille, je sais que cela doit paraître incroyable. Je me suis fait la même réflexion au début. Mais maintenant je sais... Enfin, oui je sais, tout simplement. Parce que j'ai vu le processus à l'œuvre. Même si personne ne comprend, la paix qui s'empare de la personne qui a reçu le don est incontestable.

— Tu l'as... ? »

L'espace d'un instant elle a l'air médusé, son visage fort et carré s'assombrit comme frustré de quelque chose.

« Non, ça ne m'a pas été donné. Pas encore. »

Ma grande crainte est que ça lui soit donné ce soir ! S'il me faut endurer d'être là, de la voir se dresser, hypnotisée, et de devoir entendre sa voix habituelle parler un charabia, je crois que je tournerai de l'œil. Comment m'en sortir ? Je ne supporte pas de voir les gens se donner en spectacle. Je ne sais pourquoi, mais ça me terrifie. Ça me submerge et je suis incapable de regarder ; de la même manière que, enfants, on se mettait les mains sur les yeux devant les films d'horreur, lors des passages que l'on redoutait.

Calla me regarde, l'air songeur.

« Peut-être que tu n'as pas envie de m'accompagner, cette fois-ci. Mais il fallait quand même que je t'en parle. Ça n'aurait pas été juste sinon. Si tu n'as pas envie de venir, Rachel, pas de problème. Ne t'en fais pas. Je m'en voudrais si c'était le cas.

— Oh, mais, pas d'inquiétude. » Le mensonge m'étant monté aux lèvres avant que je puisse l'en empêcher, il me faut poursuivre. « Je viendrai, Calla. Bien sûr que je viendrai. Je te l'avais promis. »

Je semble trouver là-dedans un obscur réconfort. Au moins je tiens parole.

« Tu es sûre ?

— Mais oui. Absolument. »

Pourquoi me suis-je laissé piéger par cette hypocrisie ? Je n'ai pas envie d'être blessante. De discuter. Je ne m'en sens tout bonnement pas capable.

Je ne veux pas y aller. Impossible de m'y résoudre.

Le sourire de Calla est tellement reconnaissant que je sens que je devrais dire *Non, je t'en prie*, ou bien l'avertir. Après son départ je reste face à cette impuissance. Impossible d'y aller. Et tout aussi impossible de ne pas y aller.

Je dois retrouver Calla au Tabernacle. J'ai dit à Mère qu'on allait au cinéma. Si j'avais dit que j'allais chez Calla, elle aurait pu téléphoner.

Ce soir je suis plutôt contente qu'il pleuve. Ça veut dire que les rues seront pratiquement désertes. C'est idiot car, même si je croisais une connaissance, comment saurait-on où je vais ? Et si ça arrivait à la porte du Tabernacle ? C'était ça qui m'avait le plus ennuyée la dernière fois. Si quelqu'un me voit, ce ne peut être qu'une des copines de bridge de Mère ; l'information sera alors transmise à la vitesse grand V et j'aurai droit au genre de scène que je redoute, avec Mère plus chagrinée qu'en colère ainsi qu'elle le soutient à chaque fois.

Pas un chat dans Japonica Street. Les trottoirs sont glissants, d'un noir qui luit sous la pluie comme du goudron frais tandis que les feuilles d'érables sont arrachées et déchirées tels des journaux dans le vent. Des pelouses monte cette forte odeur de terreau humide qui accompagne la pluie printanière.

Cet imperméable est mon unique achat de la saison. Je suis contente d'avoir pris du blanc. Ça m'a l'air très bien, et par une nuit aussi noire il sera presque lumineux, un automobiliste me verra plus facilement si je traverse une rue mal éclairée.

En arrivant sur River Street et en passant devant les magasins vides et fermés, j'aperçois dans la grande vitrine d'un étalage mon vague reflet, on dirait un négatif. L'imperméable blanc ressort, mais il n'a pas l'élégance escomptée. Offert à mes yeux qui l'effleurent, il semble à présent m'envelopper comme une vieille robe de chambre, et la capuche qui cache mes cheveux rend mon visage étroit et interrogateur. Comme dans les miroirs déformants de la foire, il me fait paraître encore plus grande que je ne le suis. Il faut que je repasse devant encore et encore, et je me vois alors tel un coup de craie blanche sur un tableau noir.

Au fond de River Street, après la partie commerçante et dans la pente douce de la colline, se dresse la vieille maison vert olive, haute et anguleuse, ornée de porches à vitraux, de piliers inutiles et de balcons en fer forgé qui n'ont vraisemblablement jamais servi excepté au cœur de l'été, ainsi que d'une tourelle ou deux pour faire bonne mesure, avec tout en haut le rond bleu et rouge d'une rosace. Elle a été construite par un monsieur à gilet qui a réussi et qui a exprimé ensuite avec cette maison sa vision du paradis. La famille à qui elle a appartenu jadis a dû déménager, après s'en être débarrassé avec soulagement, j'imagine. Bien éclairée, l'enseigne

occupe toute la largeur de la maison. Les mots écarlates se voient nettement.

Tabernacle de la Résurrection et de la Renaissance.

Des groupes plus ou moins importants de gens y pénètrent. Je n'ai vu personne que je connaisse, Dieu merci. Mais impossible d'y entrer. Je refuse. Mon unique désir du moment est de repartir en courant. Mais voilà que Calla surgit à mes côtés.

« Tu m'as l'air drôlement élégante ce soir, Rachel, malgré la pluie.

— Oh, merci. C'est gentil.

— Allez, viens, lance-t-elle sur un ton encourageant en me prenant par le bras, entrons. » Je me fais l'effet d'un rat noyé. « Quelle sale nuit, hein ? Mais peu importe, on sera bientôt au chaud. Par ici, fifille. »

La pièce est plus grande que dans mon souvenir, presque autant qu'une église. Les rangées de chaises sont disposées en demicercles, ce sont ces mêmes chaises droites et grossièrement vernies que l'on trouve dans tous les réfectoires, mais qui y sont maintenant remplacées par des chaises plus légères et empilables tandis que les anciennes sont vraisemblablement vendues à ce genre d'établissement. Les murs peints sont chargés d'un bleu verdâtre, pas ce bleu clair des lieux ouverts, mais un bleu dense et ténébreux, celui de la mer à des brasses de profondeur sans doute. Deux grands tableaux sont accrochés au mur, représentant tous deux Jésus, barbu et en sang, le cœur à nu, hérissé d'épines comme le serait une pelote d'épingles

écarlate. Il n'y a pas d'autel, mais sur le devant se trouve une espèce de chaire en bois clair neuve et massive où s'épanouissent des grappes de raisins et des petits oiseaux élancés, le bec dressé. Le haut de la chaire est drapé de velours blanc, on dirait une écharpe, velours orné de glands aux légers fils d'argent sur lequel est posé un livre. Et Le Livre ne possède pas de sévère jaquette noire, bien sûr, il est recouvert d'une étoffe à légers reflets dorés, à moins qu'il ne s'agisse d'une matière évoquant l'or et qui lui aurait probablement si la pièce était plongée dans l'obscurité, ou alors qui jetterait des étincelles.

« Asseyons-nous vers le fond.

— D'accord, si tu veux. » Calla est déçue, mais prête à toutes les concessions puisqu'elle a réussi à m'amener ici. On se fraye un chemin à travers les pieds et manteaux de gens dont on ne voit pas les visages à cause de leurs têtes baissées. Puis on s'assied au milieu de la rangée alors que j'aurais préféré l'extrémité et me voici totalement coincée.

Je ne peux plus bouger, c'est ça l'horreur. Je suis cernée, emprisonnée. D'un côté j'ai Calla, ficelée dans sa gabardine, et de l'autre un inconnu d'âge mûr, du moins c'est ce que j'en conclus en voyant sa calvitie naissante. Il se penche en avant, tête baissée, des mains aux fortes articulations serrées sur les genoux. C'est un fermier, je crois ; sa nuque est de ce rouge brique dû à des années de soleil, hiver comme été.

Je dois me concentrer sur quelque chose et éviter de penser à cette salle ou à tout ce

qui m'entoure. Mentalement je dois prendre mes distances, faire comme si ça n'existait pas. Lors de mon premier retour à Manawaka, Lennox Cates m'avait souvent proposé des rendez-vous galants et j'avais accepté ; mais quand il s'est mis à me les proposer deux fois par semaine, j'ai arrêté de le voir avant que cela n'aille plus loin. On n'avait pas assez de points communs, à mon sens ; en clair ça voulait dire que j'étais incapable de m'imaginer en femme d'agriculteur, avec un homme qui n'avait même pas terminé ses études secondaires. Il s'est marié peu de temps après. J'ai eu trois de ses enfants comme élèves. Tous de gentils gamins aux cheveux blonds, comme Lennox, et tous intelligents. Soit.

Les deux lampes au plafond sont nues et ne doivent pas faire plus de quarante watts. La lumière paraît lointaine, brumeuse, l'air plus froid qu'il ne doit l'être en réalité, et puant à cause des pieds et des manteaux mouillés. On se croirait dans une crypte avec cet air vicié, cette odeur de renfermé, cette ambiance de mort, ce silence. Le raclement de chaussures des derniers arrivants a cessé. Tout le monde est là maintenant. Peut-être qu'ils prient.

Comment Calla peut-elle être assise là, la tête inclinée ? Comment peut-elle venir ici chaque semaine ? Elle parle argot, et fort ; elle rit beaucoup, et dans son appartement elle chante avec une joie rauque des chansons à la mode. Elle peut peindre un décor de théâtre ou former un chœur avec des enfants incapables de chanter une note, elle se lan-

cerait dans n'importe quoi. Mais elle est ici. Est-ce que je la connais vraiment ?

Est-ce qu'il y aura des paroles d'extase et Calla va-t-elle se lever brusquement, mue par cette même passion que ces femmes grecques affolées sur les collines, se lamentera-t-elle d'une voix de loup, ou parlera-t-elle en sifflant comme un nid de serpents ?

Arrêter. Je dois arrêter. Ceci n'est que l'anticipation du pire qui n'arrive jamais, tout au moins pas comme on l'imagine. Il ne se passera rien. Pourtant mes mains sont serrées l'une contre l'autre plus fortement que celles de l'homme tranquille à côté de moi. Quelles sont ses pensées ? Je n'ai pas envie de le savoir.

Un homme s'est levé. Un homme trapu, presque rabougri, avec un visage ouvert et sincère, rien de menaçant, rien d'absurde qui soit insupportable. Il s'avance vers la chaire. Il souhaite la bienvenue à tout un chacun, dit-il, tout un chacun, et il étend des bras aux manches marron avec un sourire confiant. Voilà que maintenant j'ai honte d'être ici, comme si j'étais entrée là en fraude, sous un faux prétexte.

Les cantiques. Il faut se lever et je dois essayer de me faire encore plus mince pour ne frôler personne. Un piano lance un air fracassant. Des guitares et un trombone arrivent en renfort. Au début les voix sont faibles, elles oscillent comme une station de radio mal réglée et je tremble sous l'effort fourni pour retenir un fou rire alors que, à Dieu ne plaise, rien ici ne m'amuse, en fait. Les voix

prennent de l'ampleur, du muscle, jusqu'à envahir la salle du bruit d'un cantique aussi macabre que les messagers de l'apocalypse, ces lugubres cavaliers ou ces squelettes encapuchonnés dont je rêvais quand j'étais petite ; ils me réveillaient et Mère me disait alors : « Ne sois pas sotte, ne sois pas sotte, Rachel, voyons, il n'y a rien. » Le bruit du cantique est trop fort, il me lave le cerveau par vagues.

*Jour de colère ! Ô jour de deuil !
Regardez s'accomplir
la prédiction du prophète !
Ciel et terre réduits en cendres par le feu !*

Je déteste. Je voudrais rentrer chez moi. M'asseoir. Les autres le font. Surtout ne pas se faire remarquer. Oh mon Dieu, y a-t-il ici quelqu'un que je connaisse ? Tout d'un coup j'inspecte minutieusement les rangées, je scrute. Cherchez et vous trouverez. Mme Pusey, ancienne ennemie jurée de ma mère, une vraie langue de vipère, Alvin Jarrett, qui travaille à la boulangerie, et la vieille Miss Murdoch de la banque. Comment diantre sortir de ce satané endroit sans être vue ?

Rachel. Du calme. Là tout de suite. Ceci ne te ressemble pas.

Le prédicateur laïc se lance et on dirait que je suis incapable d'entendre ses mots, juste sa voix rauque, celle d'un husky, un grognement sourd. À côté de moi, la silhouette imposante du fermier est ramassée sur elle-même. Ils semblent tous ramassés sur eux-mêmes, tous autant qu'ils sont, autour de moi, ramassés, ils attendent. Ils prient (je le sais bien). Ceci n'est pas un zoo, ni l'île du

docteur Moreau où rampaient, dans l'expectative, des hommes bestiaux doués de parole mais pas de raison.

Puis la voix du prédicateur formule des mots que je suis à même d'entendre, et je me rends alors compte de leur contenu. La prière est finie et il s'adresse à la congrégation.

« Bientôt, très bientôt, mes frères, je vais vous lire des passages du Livre de Vie, le Conseil des Cieux, les mots vrais écrits par Lui, le Très-Haut, Lui l'Auteur unique. Tout deviendra clair, et les doutes des sceptiques seront jetés à bas. Nous avons douté, certes. Nous avons été irrésolus, certes. Nous n'avons pas réussi à faire confiance aux dons que l'Esprit nous a donnés gratuitement et à profusion. Saint Paul n'a-t-il pas reproché aux Corinthiens la même faiblesse ? Et c'est par son épître à ce peuple, à ces Corinthiens, c'est par cette merveilleuse première épître, cette manifestation saisissante de la parole sacrée de Dieu, que tous nos doutes disparaîtront et que nous entrerons dans la paix de Sa perfection spirituelle, car dans les paroles de saint Paul, le grand apôtre pacifique, *Dieu n'est pas source de confusion mais bien de paix, comme dans toutes les églises des saints.* »

Sa voix est tellement crémeuse qu'on croirait de la mayonnaise. Il fait parler Paul comme un imbécile. Quoi, Paul, pacifique ? Quand il a dit *sai-si-ssante* on aurait cru un film en Technicolor, un de ces péplums religieux.

« L'église des apôtres, l'église de Pierre, l'église de Paul, l'église de Philippe qui a converti Simon le Magicien, cette église même, l'église des anciens, nos frères dans la foi, cette église a effectivement pratiqué et joui à l'extrême de chaque don de l'Esprit. Cette église savait vraiment, en toute connaissance de cause, qu'il y avait un lieu, et un lieu sacré, pour tous les dons de l'Esprit, le moindre don de l'Esprit Saint. *Maintenant il y a des multiplicités de dons, mais un seul et même Esprit. Car à l'un l'Esprit offre le secret de la sagesse, à l'autre le secret du savoir, à un autre le don de la guérison, à un autre celui des prophéties, et à un autre encore diverses formes de langages...* »

La transpiration rend mes mains moites. Autour de moi les gens s'agitent, mal à l'aise ? Le visage de Calla est tiré, absorbé, ce n'est pas son air sociable, mais quelque chose de fixe et de glacé et je n'arrive plus à la regarder. Va-t-elle... ? Imaginer devoir regarder quelqu'un que l'on connaît, quelqu'un dont il est de notoriété publique qu'elle est votre amie, se lever en transe et dire... quoi ? Que dirait-elle ? Je suis incapable de me résoudre à l'imaginer.

Le prédicateur paraît plus grand tout à coup. Franchement plus grand. Peut-être qu'il y a une autre marche devant la chaire, et qu'il l'a montée. Est-ce que c'est ça ? Il est plein de ferveur à présent, et pourtant sa voix n'est pas forte. Il tend les bras, comme s'il savait qu'il y a quelque chose là-haut et que s'il se forçait il pourrait l'atteindre, ou bien le faire descendre à son niveau. Sa voix

ne gronde plus, elle monte en puissance pour forcer l'attention. Je dois partir. Ceci m'est insupportable. Mais je suis incapable de bouger. Je m'imagine tenue de dire : « Excusez-moi, pardon », en passant devant les gens de cette rangée, en les frôlant et en les bousculant, sous leur regard désapprobateur, obligée de passer devant cet homme, ce bloc, à côté de moi, de franchir les piliers massifs de ses jambes et les énormes mains immobiles qui y sont agrippées. Impossible.

« Saint Paul recommande la modération, et nous en sommes bien conscients. Il dit aussi que le don des langues ne devrait pas remplacer les formes plus habituelles du culte, de cela nous sommes bien conscients. Mais si nous parlons de paroles d'extase, mes amis, nous devons nous demander : extase pour qui ? Dans l'Église d'autrefois les fidèles étaient en extase. Oui, ceux choisis par l'Esprit autant que les autres. Ainsi pouvons-nous tous prendre part – oui, prendre part – à la joie éprouvée et ressentie par n'importe lequel de nos frères ou sœurs dans l'expérience de cette joie profonde et intérieure, de cette édification sublime de l'esprit qui vous emplit... »

Me voici tellement pleine d'appréhension que je parviens difficilement à rester assise en affichant un air calme. Les muscles de mon visage ont si étroitement cerclé de fer ma mâchoire que quand je la bouge elle émet un léger déclic. Quelqu'un l'a-t-il entendu ? Mais non, voyons. Leurs esprits sont focalisés sur le prédicateur, et sur le cantique. Le cantique ? Insupportable. J'ai l'impression

que l'on m'a mise debout, que je suis bizarrement soulevée en l'air par la simple force et le simple poids des gens qui se lèvent à ma droite et à ma gauche.

*Dans un abandon complet et joyeux
Je m'offre à Toi,
Je T'appartiens totalement, à Toi seul
et pour l'éternité.*

Allons-nous bientôt finir par nous rasseoir ? Oui, Dieu merci. Mais quelqu'un va parler maintenant. Je le sens. Comment peut-on supporter de se donner pareillement en spectacle ? De s'exhiber de la sorte ? Je ne regarderai pas. Je n'écouterai pas. Ces gens devraient se tenir sur leurs gardes, c'est la seule méthode respectable. À côté de moi Calla soupire et je sens chacun de mes muscles se raidir, comme si j'espérais la retenir par la force de ma seule volonté.

Une voix masculine. Tout d'un coup, au milieu des raclements de pieds et du semi-silence, s'élance la voix d'un homme, d'abord assourdie puis plus puissante. Je ne sais pas où il est. Impossible de le voir. Il ne s'est pas levé. Il est assis quelque part dans les profondeurs vert-bleu de la salle, et il parle. Sa voix est claire, distincte, posée, comme le jeu lent et appliqué d'une mélodie simple. Il prononce les mots comme un enfant qui apprend, qui imite. Doucement, il hésite, puis il prend de l'assurance, le rythme et le volume enflent jusqu'à ce que la salle entière, le crâne tout entier soient remplis par la force de cette voix d'un calme terrible. L'espace d'un instant elle m'emporte.

Je le vois. Il est debout à présent. Il n'est pas très âgé. Son visage est sévère, fin, ses yeux sont clos, on dirait un voyant aveugle, un jeune Tirésias venu dire au roi les mots que personne ne peut entendre sans mourir. Les mots. Glacée, j'en prends connaissance.

Galamani balafaka tabinota caragoya lal lal ufranti...

Oh, mon Dieu. Ils peuvent rester assis, envoûtés, enveloppés et délibérément suffoqués par ces syllabes, la psalmodie d'un ensorceleur fou lui-même ensorcelé ? C'est ridicule d'avoir peur. Mais c'est le cas. Je n'y peux rien. Et comment peut-on regarder et faire face à autrui en présence de cette sinistre mascarade ? Impossible. Je ne peux que rester assise, aussi retirée en moi que possible, mes yeux n'acceptant de voir que le plancher peint en marron foncé.

L'homme s'est arrêté. Je suis incapable de me lever pour un cantique. Je vais rester assise. Mais ça se remarquerait trop. La décision m'échappe, alors qu'une fois de plus je suis soulevée par la pression des coudes sans l'avoir souhaité.

*Joie ! Joie ! Emmanuel
Viendra à toi, ô Israël !*

Tout ce que je parviens à visualiser c'est le vague souvenir des fidèles de Corinthe, chacun crie ses propres mots avec force, personne n'entend personne, personne n'est capable de savoir ce que dit l'autre, voire incapable de savoir ce qu'ils disent eux-mêmes. Ces gens sont fous, ou c'est moi ? Je déteste ce cantique.

Célébrer la confusion. Célébrons la confusion. Dieu n'est pas l'auteur de la confusion, mais de la paix. Quelle blague. Que les femmes dionysiaques se mutilent sur les collines nocturnes et brûlent le dieu.

Je veux rentrer chez moi. Je veux partir et ne jamais revenir ici. Je veux...

Sommes-nous assis ? Il y a une espèce d'hiatus, de respiration retenue dans les poumons, une attente. L'homme tranquille à côté de moi gémit et je suis choquée par la netteté du bruit, sa qualité intrinsèque. Son pouls s'est-il accéléré, ou infiniment ralenti ? Impossible à dire. Mais je vois la veine à l'un de ses poignets. Elle palpite.

Calla reste très calme. Je sens son bras tendu à travers nos deux imperméables. Si elle se met à parler je ne serai plus jamais capable de la regarder en face. Je sens monter dans mes nerfs et mes artères cette honte nauséuse qui me met au supplice, j'imagine devoir ensuite sortir du Tabernacle en sa compagnie, sous le feu roulant des regards.

Silence. Je ne peux pas rester. C'est insupportable. Je ne le peux vraiment pas. À côté de moi l'homme gémit doucement, gémit, bouge, gémit...

Cette voix !

Bavardage, hurlement, ululement, l'interdit transformé en absurdité de manière codifiée, extirpé de la crypte, dérobé et hurlé, cette vibration, la peur, la rupture, le relâchement, la peine...

Ce n'est pas la voix de Calla. C'est la mienne. Oh mon Dieu. La mienne. Celle de Rachel.

« Chut, Rachel. Chut, chut, ça va aller, ma fille. »

Elle me chantonne doucement les mots. On est dans son appartement. Le canapé Chesterfield sur lequel je suis allongée est recouvert d'un vieux plaid vert et noir provenant d'une voiture. Je ne me souviens que très vaguement d'être arrivée ici après avoir traversé les rues, le vent et les battements de la pluie sans presque m'en rendre compte. Quant au reste, je me souviens de tout, du moindre détail et ne pourrai jamais oublier, que je le veuille ou non. Ça ne cessera pas de me revenir et il me faudra vivre avec, encore et encore.

Les pleurs se sont arrêtés maintenant. Calla me tend un mouchoir et je me mouche.

« Combien de temps ça a duré ?

— Tu veux dire tes pleurs ? Tu as commencé dans le Tabernacle, je t'ai emmenée dehors immédiatement et...

— Non. Pas ça. Je voulais dire l'autre chose.

— Oh. À peine une minute. Sans doute moins.

— Ce n'est pas la peine d'être gentille. Combien de temps ?

— Je viens de te le dire. Si tu ne veux pas me croire, je n'y peux rien.

— Est-ce que c'était... est-ce que j'étais... est-ce que c'était vraiment fort ?

— Non, ce n'était pas fort du tout. »

Je n'ai aucun moyen de savoir si elle me dit la vérité ou non. Elle me regarde de près, perplexe, comme si elle essayait de décider si elle devait parler ou pas.

« Écoute, ce n'est rien, finit-elle par lancer. Je sais que pour toi ça n'était pas... eh bien... une expérience religieuse. »

Je me sens totalement glacée et détachée de tout. Ma voix est plate et sans expression, presque monocorde.

« C'est bien que tu t'en rendes compte, tout de même.

— Je ne suis pas totalement bornée, me rétorque-t-elle avec une amertume inattendue.

— Je n'ai pas dit ça.

— Non, mais tu trouves que je suis folle d'aller là-bas. Et peut-être bien que tu as raison. Je voulais que tu viennes pour te rendre compte que ce n'était pas truqué. Et maintenant regarde ce qui est arrivé, ce que j'ai fait. Oh, Rachel, je suis désolée, vraiment. Jamais je ne...

— *Tu es désolée ?* » Je ne comprends pas. « Mais c'était moi qui... »

Impossible de continuer. D'y penser. Calla me regarde avec une pitié qui m'est intolérable.

« Si seulement tu ne le vivais pas comme ça, poursuit-elle.

— Tu sais ce que je déteste le plus au monde ? L'hystérie. C'est signe d'un tel laisser-aller. Je n'ai jamais rien fait de pareil de ma vie. Si tu savais à quel point j'ai honte.

— Mais non, ma fille. Ne sois pas aussi dure avec toi-même.

— Je ne le suis pas assez, de toute évidence. Qu'est-ce que je vais faire maintenant, Calla ? Je suis... oh, Calla, je suis morte de peur. »

Elle est à genoux à côté du Chesterfield et la frange grise de ses cheveux balaie pratiquement mon visage. Elle passe un bras autour de mes épaules et je me rends compte à sa voix rauque qu'en fait elle pleure. Pourquoi donc ?

« Rachel, ma chérie, ça me tue de te voir dans cet état-là », me dit-elle.

Puis la voici qui spontanément m'embrasse le visage et ensuite la bouche, très vite.

Je m'écarte vivement, et violemment. Je me sens violée, malpropre, je l'aurais frappée à mort si j'avais pu. Alors elle s'écarte elle aussi, et me regarde avec une sorte de stupéfaction, une excuse implorante et silencieuse. Comme elle a l'air ridicule, à genoux avec son large visage, les mains jointes nerveusement. Ma colère me semble plus que justifiée et ceci est un énorme soulagement, en un sens.

En moins d'une minute je me retrouve dans l'entrée, enfile mon manteau et remonte mon capuchon.

« Rachel, écoute. Je t'en prie. Ce n'était que... »

Hors de question d'écouter. Je ne claquerai pas la porte. Je la refermerai très calmement. Une fois dehors, je pourrai alors me mettre à courir.

« Dépêche-toi, ma chérie, sinon on va être en retard... »

Gaie comme un pinson, sa voix traverse la porte de ma chambre avec une légèreté qui me ravit ; la voilà sous son meilleur jour, sans qu'elle laisse rien paraître de ses problèmes cardiaques, bien qu'elle ait eu une petite crise il y a deux nuits de cela et que la peau autour de sa bouche soit devenue violette.

« J'arrive, j'arrive. »

Aller à l'église est pour elle une occasion de voir du monde. Et elle n'en a vraiment pas tant que ça. C'est mesquin de ma part de ne pas avoir envie de l'accompagner.

Et pourtant, je le fais, chaque semaine. Quand je suis revenue à Manawaka pour enseigner, j'ai dit à Mère le premier dimanche qu'il ne lui fallait pas compter sur moi. Elle m'a demandé : « Et pourquoi donc ? » J'ai évité de lui répondre qu'à ma connaissance Dieu n'était pas mort récemment, au cours de ces dernières années en tout cas, mais plutôt il y avait bien longtemps, tellement longtemps que je n'arrivais pas vraiment à me rappeler une époque où Il avait été vivant. Ça n'aurait servi à rien de lui dire ça. Je me suis donc contentée de lui répondre que je n'étais pas d'accord avec tout. Elle m'a lancé : « Ce n'est pas très gentil de ne pas m'accompagner. Et ça risque de faire mauvais genre. » Mais j'ai tenu bon. J'ai résisté trois semaines. Elle ne m'a fait aucun reproche, pas ouvertement en

tout cas. Elle s'est contentée de rapporter des commentaires. « Le révérend MacElfrish m'a demandé de tes nouvelles, ma chérie. Il espère que tu vas bien. Comme il ne t'a pas vue, il a dû croire que tu n'étais pas bien portante. » J'ai fini par me dire que ça ne servait à rien de la contrarier et je l'ai accompagnée. Je n'ai pas cessé depuis.

Elle n'a pas fait allusion au Tabernacle. L'incident remontant à plus d'une semaine, si elle avait dû en entendre parler ça aurait déjà été le cas. Des journées durant j'ai vécu dans l'angoisse, me demandant si elle l'apprendrait. J'ai encore du mal à croire que ça ne va pas être le cas.

« Rachel, tu n'es pas encore prête ?

— Si, si, j'arrive.

— Mais dis-moi, tu ne vas pas mettre cette écharpe orange, ma chérie, si ? Est-ce qu'elle n'est pas un peu voyante, avec ton manteau vert ?

— Tu trouves ?

— Oh, peut-être pas, finalement. J'aurais dit que la rose était mieux assortie, c'est tout. Mais peu importe. Tu mets celle que tu veux. »

Je n'en changerai pas. Je n'aime pas cette écharpe rose. Mais maintenant l'orange va me déranger. Si jamais je lui disais « tu es parvenue à tes fins », elle serait blessée, soufflée, et elle nierait. Elle est persuadée de ne jamais dire de mal de quiconque, et de n'être désobligeante avec personne non plus. Une fois, lorsque j'étais toute petite, elle m'avait lancé :

« Quoi que puissent dire les gens, ton père est un homme bon ; n'oublie jamais ça, Rachel. » Jusque-là il ne m'était jamais venu à l'idée que l'on puisse le voir sous un autre angle, d'ailleurs. Et rien d'étonnant à ce qu'il ne se soit jamais rebellé. Elle possède des armes invisibles et ne le reconnaîtra jamais, encore moins qu'elle s'en sert.

Comment puis-je penser à elle en ces termes, alors qu'il y a à peine un instant je m'inquiétais pour son cœur ?

La lumière matinale emplit Japonica Street et, drapée dans son nouveau manteau soyeux et fleuri, Mère avance comme un papillon que l'hiver aurait tout juste libéré. Elle est vraiment étonnante pour son âge. Est-ce que je marche d'un air guindé ? Je me demande toujours si ma taille me donne l'air d'avancer à grandes enjambées. Les pas de Mère sont vifs, rapprochés, une démarche qui moi m'est impossible. Elle et Stacey ont belle allure quand elles descendent la rue côte à côte, du fait qu'elles ont à peu près la même taille. À ses côtés moi je fais figure du lévrier efflanqué que l'on sort pour sa promenade.

Et voici que résonne le carillon de l'église. Avant, une seule cloche ralliait clairement les fidèles, mais depuis peu c'est un carillon, qui joue *The Church's One Foundation*.

On y est. Mère feuillette la liste des cantiques pour y trouver à l'avance ceux que l'on chantera. Je me demande jusqu'où va sa foi, si tant est qu'elle l'ait d'ailleurs. Elle n'en a jamais parlé. Le sujet est tabou. Elle aime aller à l'église parce qu'elle y voit tout le monde,

et puis au printemps les chapeaux neufs font penser à un parterre de tulipes. Quant à la foi, je suppose que pour elle ça va de soi. Cela étant, si le révérend MacElfrish perdait brutalement la tête et se mettait à parler de Dieu avec angoisse, ou avec joie, ou encore s'il se sentait le besoin de prier avec une humilité sauvage comme si Dieu était descendu parmi nous, Mère serait profondément choquée. Dieu merci, cela n'arrivera jamais.

La voix du révérend MacElfrish est douce et mielleuse comme à son habitude, et il prend bien soin de ne rien dire de contrariant. Aujourd'hui son sermon porte sur la Gratitude. À l'entendre nous avons de la chance de vivre ici, dans l'abondance, et nous ne devrions pas prendre les grâces divines comme allant de soi. Qui pourrait avoir envie d'ergoter là-dessus ?

Dans cette église la boiserie est remarquablement travaillée. Rien de sophistiqué, Dieu nous en préserve. La congrégation a bon goût. Le mobilier est simple, mais le grain du bois révèle du marron doré en profondeur, tandis que devant, là où se serait trouvé le maître-autel, si cette église avait fait partie de celles qui vénèrent ces derniers, un vitrail présente un joli Jésus propre sur lui qui expire doucement sans déranger personne ; pas de sang versé, ni de souffrance, juste ce gentil courtier en assurances légèrement efféminé qui, d'une façon quelque peu incongrue, est vêtu d'une toge et lève langoureusement les bras vers quelque chose qui, dans d'autres circonstances, aurait pu être une croix.

Oh, Rachel. Voyons, voyons. Tu crois que c'est malin ? Tout ça parce que le Tabernacle est trop tape-à-l'œil et exalté et que ceci ne l'est pas assez.

Mon père refusait d'aller à l'église. Mère lui répétait : « Niall, ce n'est pas vraiment une bonne idée pour un homme dans ta situation. » Peut-être pensait-elle que son absence au culte équivalait à révéler que lorsqu'il faisait la toilette des morts, c'était avec la conviction qu'ils avaient à présent rejoint le seul néant. C'était bel et bien ce qu'il pensait d'ailleurs. L'immortalité l'aurait épouvanté, peut-être tout autant que moi.

« Mais pourquoi ils le laissent faire ? siffle Mère doucement.

— Qui ?

— Tom Gillanders, il va chanter un solo. Franchement. Je te demande un peu.

— Eh bien, ça fait si longtemps qu'il fait partie du chœur que le révérend MacElfrish a eu du mal à le lui refuser, j'imagine. »

Intérieurement toutefois, je suis aussi agacée que Mère. Tom Gillanders avait une belle voix autrefois, mais c'était il y a des lustres. Il doit avoir quatre-vingts ans maintenant. Il se dresse tout seul dans la tribune du chœur, drapé dans sa toge noire de choriste qui lui donne un air de corbeau émacié.

*Jérusalem Cité d'or
Bénie par le lait et le miel...*

Sa voix évoque le grattement du papier de verre sur du bois rugueux. Parfois elle

tremble et la mélodie lui échappe complètement. Mais comment il ose ? Ne se rend-il pas compte du son de sa voix et de ce qu'elle évoque ?

Et moi, dans le Tabernacle ? Et moi, je m'en rendais compte ? Je m'en rendais compte et pourtant je n'ai rien pu y faire. Peut-être que le vieil homme s'en rend compte, lui aussi, et qu'il n'y peut rien non plus. Si j'étais croyante, il me faudrait en vouloir à Dieu d'être le grossier blagueur qu'Il serait s'Il existait.

*Je ne sais pas, oh je ne sais pas
Les joies qui nous attendent là...*

Il ne suit plus l'accompagnement et l'organiste tâtonne comme un fou pour le suivre, lui. À côté de moi Mère est au supplice. Je la comprends. Alors que ceci est tout de même le genre d'église où l'on ne s'attend vraiment pas à être mal à l'aise.

Enfant, je me rappelle la famille Duke et leur fils mongolien. Je m'en souviens comme d'une créature énorme, mais c'est peut-être parce que j'étais petite. Il devait avoir dans les seize ans à l'époque, le visage bouffi et des yeux qui voyaient tout juste, comme enfoncés dans une chair à l'air malsain. Parfois ils l'emmenaient à l'église et ces dimanches étaient une torture à la hauteur de ce que j'ai pu connaître depuis. Il se mettait à parler fort, bredouillant d'une voix aiguë durant tout le service mais ses parents restaient quand même, sans broncher, et ne levaient le camp que s'il se mettait à dire des mots grossiers. Ou encore pis : *Je veux faire pipi*,

maman. Et tout le monde autour restait assis aussi, le visage écarlate, comme si de rien n'était.

Bien, Dieu merci, le vieil homme a fini et, la bénédiction enfin prononcée, nous pouvons partir.

« Ils ne devraient pas le laisser faire, dit Mère une fois dehors. C'est une honte. Qu'est-ce que tu en dis, Rachel ?

— Oui. Oui, tu as raison. »

Et pourtant, quelque part au fond de moi, je ne cautionne pas cette approbation.

Willard n'est pas venu dans ma classe aujourd'hui comme à chaque fois qu'il doit me parler. À la place il a envoyé un mot me demandant de bien vouloir passer à son bureau. Je me sens convoquée comme une enfant prise en faute. De quel droit ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

Assis à son bureau, il a enlevé ses lunettes et se frotte les yeux comme s'ils lui faisaient mal ou étaient encore tout pleins de sommeil. L'espace d'un instant ça lui donne l'air tellement vulnérable que je ressens presque de l'affection pour lui, et me voici qui ai alors envie de filer en douce pour qu'il ne sache pas que je l'ai vu dans cet état. Il protège et chérit tellement sa dignité. Et je me rappelle maintenant qu'une fois il m'avait raconté comment il avait dû porter des lunettes à son entrée à l'université, et combien il détestait ça. C'est la seule chose personnelle qu'il

m'ait jamais livrée. Pour une raison que j'ignore ça m'avait touchée ; je l'imaginais bien, à peine sorti de sa petite ville natale et, comme pour moi et ma stature, rendu gauche à cause de sa petite taille, avec des lunettes pour ajouter encore à son infortune.

Il les remet, avec d'épaisses montures bleu marine qui encadrent et accentuent son visage. Je me rappelle alors le pourquoi de cette confiance. Il m'avait expliqué que la seule solution était d'insister sur les lunettes plutôt que d'essayer de les cacher, c'est pourquoi il avait choisi les montures les plus épaisses et les plus foncées possibles. C'est comme ça qu'un défaut naturel pouvait se transformer en avantage, à l'entendre. Mal à l'aise, je m'étais demandé ce qu'il insinuait que *moi* je devrais faire.

« Oh, Rachel. Entrez. Je suis à vous dans un instant. »

Comme il ne m'invite pas à m'asseoir, je reste debout pendant que lui s'affaire plein de zèle autour de papiers sur son bureau ; en fait, il se contente de glisser quelques trombones. Ainsi maintenue délibérément dans l'expectative, je risque de laisser échapper une parole impardonnable, ne serait-ce que pour soulager la tension.

Cette fois encore ses mains sur le bureau attirent mon regard. C'est avec elles qu'il touche sa femme, tient le martinet pour frapper un enfant et...

Mes yeux insistants me répugnent, en même temps qu'ils me rassurent. Aussi inadmissible que puisse être le désir de caresser

du bout des doigts les jointures velues de quelqu'un que je n'aime même pas, ces mains ont au moins le mérite d'être celles d'un homme.

A-t-il remarqué mon regard ? Ça me serait insupportable. Vite, il faut le diriger sur autre chose. Sur son mur le calendrier affiche *Bank of Montreal* en lettres dorées sur fond bleu roi, sans la moindre image, qui serait frivole.

« Bon, me lance Willard en levant les yeux, avez-vous finalement convoqué la mère de ce garçon, Rachel ?

— Oh, vous parlez de la mère de James Doherty ?

— Oui, rétorque-t-il sur un ton vaguement impatient. Oui, lui. Ce gamin qui vient à l'école quand ça lui chante.

— Il a été très assidu ces derniers temps.

— Peu importe, vous l'avez convoquée ?

— Eh bien, non, pas encore. Je m'étais dit... »

Et voilà que, stupéfaite, je me rends compte que j'ai repoussé l'échéance. Les jours ont passé tellement vite. Je suis incapable d'expliquer cette négligence, parce qu'en fait je n'ai aucune explication valable à offrir.

« Ce serait une bonne idée de lui donner rendez-vous au plus vite, Rachel. Les grandes vacances arrivent, et ce n'est pas après deux mois de vie indisciplinée que cet enfant risque de s'améliorer. Ce serait une bonne idée de clarifier la situation tout de suite auprès de sa mère. Quels que soient nos

manquements, je n'aimerais pas que l'on raconte qu'il y a du laisser-aller dans notre école, n'est-ce pas ?

— Non... Bien sûr que non. Je suis désolée d'avoir tardé, Willard. Vraiment désolée. J'avai vraiment l'intention de le faire, et puis... »

J'entends ma voix, on ne peut plus abjecte. Sans doute que si ce n'était pas aussi répréhensible je tomberais à genoux. Je hais tout ça. Je déteste parler comme ça. Mais je continue de le faire.

« Bon, peu importe. » Il me coupe la parole comme lassé, ce qui est vraisemblablement le cas. « Vous y veillerez alors ?

— Oui, sans faute. Demain je lui ferai porter un mot par James.

— Je crois qu'un coup de fil serait tout de même plus sûr. Ça aurait plus de chances d'atteindre la destinataire, si vous voyez ce que je veux dire. »

J'ai envie de rétorquer : *Ce n'est pas bien, vous n'avez pas le droit de soupçonner James, il ne ferait jamais une chose pareille.* Mais pourquoi Willard me croirait-il ? Et, à y bien réfléchir, comment puis-je être sûre de James ? En regardant à présent le visage de Willard, seules ses paroles ont un poids, comme si ses yeux étaient ceux d'un reptile. On dit qu'on ne peut hypnotiser une personne contre son gré, mais c'est faux.

« Je téléphonerai, promis. »

Tout ce que je veux c'est partir. Je dirais oui à n'importe quoi. Quelle importance ?

« Bien. C'est donc réglé », lance Willard et je comprends que l'on me congédie, que l'on me donne l'autorisation de partir et de quitter l'école.

Calla fait du thé dans la salle des profs. Je me doutais qu'elle serait là. Elle a dû voir mon gilet accroché et comprendre que j'étais toujours dans les parages.

« Salut, tu veux une tasse de ce breuvage qui reconforte mais ne soûle pas ? »

Encore une de ses formules favorites. Elle en a des dizaines comme ça. Qui me tapent sur les nerfs. Mais je suppose que cela lui permet d'avoir quelque chose à dire.

« Oui, merci. Mais je n'ai pas beaucoup de temps. Je dois passer prendre de la viande chez le boucher avant qu'il ne ferme.

— Bien sûr, acquiesce-t-elle fort gentiment, avec une imperceptible trace d'ironie. O.K. »

C'est maintenant seulement que je me rends compte que je me suis trahie en parlant ainsi, spontanément, juste parce que j'étais énervée et que j'avais lancé une forme d'avertissement, finalement. Et que ça ne sert à rien, est-ce cela qu'elle essaie de me dire ? Que je n'ai pas besoin de m'en faire ? Qu'elle ne tentera rien ? Mais grand Dieu, pourquoi penser qu'elle risque de tenter quoi que ce soit ? Je sais très bien que je n'ai pas besoin d'avoir peur. C'est toujours la même Calla que je connais depuis des années. Je me le suis répété cent fois. Et pourtant, une partie de moi aimerait bien l'éviter pour toujours. Elle en a conscience – elle doit en avoir

conscience – et quand je me rends compte qu'elle s'en rend compte, j'ai honte de ma bêtise. J'ai un QI normal. Je ne suis pas idiote. J'ai pas mal lu. Mais ça ne change rien. Quand elle est près de moi, je me tiens sur mes gardes et me fais l'effet d'une figurine d'argile fragile. Nous avons papoté de manière très conviviale depuis la fameuse soirée. Je suppose que cette méthode en vaut une autre, histoire de camoufler un embarras réciproque difficile à mettre ouvertement sur la table.

« T'as été voir le patron, Rachel ? »

Elle me fait glisser la tasse pleine de thé. Avant elle y mettait le lait et le sucre mais plus maintenant. Autre chose encore, elle ne me dit plus *ma fille* mais *Rachel*, tout simplement. Comme si on lui avait imposé plus de formalisme, ou alors une grande prudence. Il y avait longtemps que je voulais qu'elle arrête ses *ma fille* ou *ma petite*, mais maintenant, et si irrationnel que ce soit, je me sens spoliée.

Mais non. Ça n'a pas de sens.

Quoi ? Qu'est-ce qu'elle m'a demandé ?
« Euh... oui. Je ne comprends pas pourquoi il fait toute cette histoire autour de James. Souviens-toi, je t'en avais parlé, non ? On dirait que la réputation de l'école entière est en jeu.

— Il aime jouer avec les gens, c'est tout. Si tu lui avais dit de manière carrée : “Écoutez, Willard, arrêtez de faire une montagne d'une taupinière...”

— Toi tu pourrais lui dire ça. Moi pas.

— Et pourquoi pas ?

— Je... » Il me faut bien chercher la réponse ad hoc. « Je ne supporte pas les scènes. Ça me rend malade. »

Trop lourd, comme conversation, alors je préfère opter pour un sujet plus neutre.

« Dis, tu as vu les chaussures de Sapphire Travis ?

— Tu parles. Elles se repèrent à trois kilomètres. Elle les a teintés elle-même.

— Ah bon ?

— Ouais. Un truc qu'elle a acheté, un kit-pour-teindre-ses-chaussures-soi-même. Mais pourquoi ce rose agressif, je me demande.

— C'est un peu voyant en effet.

— C'est pétard, oui. Tous ses gamins n'arrêtaient pas de la dévisager. Elle les croyait en admiration. Bon, c'est pas très charitable, et même mesquin de ma part de dire ça. Quel mal y a-t-il à ça, après tout ? Ça met un peu de soleil dans la vie. Peut-être que je vais teindre mes vieilles godasses en mauve.

— Avec des pois argentés.

— Exactement. Ça serait parfait. » Gloussement de gorge. Elle serait bien capable de le faire, et d'être la première à en rire. J'envie cette aptitude, mais en même temps ça me terrifie. Elle ramasse les tasses en sifflotant *C'est juste un oiseau dans une cage dorée.*

« Au fait, tu sais que j'ai un canari ? me lance-t-elle.

— Non. C'est vrai ?

— Ouais. Mais c'est un sale petit crétin. Impossible d'en sortir un seul son. Je ne crois pas qu'il ait peur de moi. Je pense juste qu'il n'est pas sociable, et pas musicien pour deux sous. J'ai essayé de lui chanter des tas de trucs. Aucune réaction. Il n'aime pas les cantiques, et la pop lui flanque la trouille, qu'est-ce que je dois faire ?

— C'est râlant. Il va peut-être changer.

— L'autre explication, c'est qu'il ne s'agit peut-être pas d'un canari du tout, mais d'un moineau passé au peroxyde qu'on m'a refilé à la place. »

Elle fait de gros efforts, comme chaque fois qu'elle me croit déprimée, et alors je ris vraiment, histoire de ne pas la décevoir. Puis il me vient à l'esprit qu'elle ne me parle plus du Tabernacle. J'ai envie de lui demander ce qui s'y passe ces jours-ci, juste pour lui prouver que je peux en discuter en toute légèreté. J'ai envie de lui demander d'une voix on ne peut plus ordinaire si elle a déjà reçu le don des langues. Je devrais lui poser la question en tout cas, ne serait-ce que par politesse.

Mais dès que je pense un tant soit peu à cet endroit, je revois cet instant insoutenable où je me suis retrouvée piégée dans ma propre voix qui m'avait fait l'effet d'être celle d'une autre, avec ces yeux autour de moi gros comme des yeux de géants. Comment l'oublier ?

« Il faut que j'y aille. »

Avant même de m'en être pleinement rendu compte, j'ai arraché mon gilet à la patère et dévalé la moitié des grands escaliers extérieurs en ciment gris. Calla va trouver bizarre que je m'enfue comme ça. Mais impossible de faire marche arrière. Savoir qu'il me faudra revenir demain matin est déjà bien assez pénible comme ça.

Grace Doherty est rondelette et soignée. Elle porte un chapeau de paille blanche assorti d'une voilette, un nouveau tailleur printanier bleu clair, et des escarpins. Pourquoi a-t-elle jugé nécessaire de s'habiller comme ça ? Pour un simple rendez-vous avec l'institutrice ? Alors que l'institutrice c'est Rachel Cameron qu'elle connaît depuis toujours. Serait-il possible qu'elle ne voie pas la situation sous cet angle-là et se sente nerveuse à l'idée de ce que je peux bien avoir à lui dire sur James ? J'ai du mal à y croire. Elle a toujours été sûre d'elle, elle qui ne se souciait jamais de faire ses devoirs et s'arrangeait toujours pour donner l'impression que ceux qui faisaient les leurs étaient soit ridicules, soit désœuvrés.

James l'attend dans le hall d'entrée. Ça me semble un peu cruel de le laisser là après le départ des autres, à attendre et à se demander ce que nous pouvons bien nous raconter là-dedans. Mais impossible de parler à sa mère en sa présence.

Impossible aussi de l'appeler Grace. Sauf que l'appeler Mrs Doherty serait ridicule.

Impossible pour moi de m'adresser à elle directement en tout cas.

« Ces absences, de James... » ; le son de ma voix est distant, froid, c'est une voix mécanique, ou alors celle de quelqu'un qui lirait un imprimé. « Elles nous ont causé bien du souci.

— Pourquoi ? » interroge-t-elle avec une certaine innocence.

Pourquoi ? Écoutez-moi cette femme. J'imagine qu'elle se fiche pas mal qu'il apprenne, ou n'apprenne pas, quoi que ce soit. Quand bien même il serait illettré, ça ne changerait rien pour elle. Si jamais il décide de ne pas succéder à son père au garage, elle le regardera d'un œil totalement vide. Et s'il se retrouve un jour dans un vaisseau argenté sur le point d'alunir, elle éliminera mentalement et tristement de son esprit ce garçon qui aura mal tourné. À moins que cela ne lui vaille les journaux ou la télévision. Auquel cas elle saura que c'était une bonne idée d'approuver. Comment me sortir de ce guêpier ?

« Je dois te parler franchement. À deux reprises et alors qu'on le croyait malade, on l'a vu dehors. J'imagine que tu n'étais pas au courant. Peut-être que tu étais sortie ces jours-là et que... »

Je dois lui permettre de sauver la face, il me semble, même si je n'en ai pas envie. Je préfère éviter son regard, mais quand je me résous enfin à le croiser, je vois s'enfiévrer ses yeux doux et placides.

« Mais bien sûr que j'étais au courant ! Pour qui tu me prends, Rachel ? »

Je suis tellement étonnée que je ne sais pas quoi répondre. Je la regarde bêtement, bouche bée.

« Et qui l'a vu, je te prie ? me demande-t-elle vivement.

— Je ne sais pas si je...

— Ah oui, alors je vois, ça devait être Mrs Siddley, riposte-t-elle sur un ton cinglant. Elle passe la moitié de son temps à se promener par là-bas avec son petit siège portatif et son espèce de chevalet tape-à-l'œil. J'aimerais bien voir son intérieur à celle-là. Je te parie que c'est une vraie porcherie. Rachel, tu sais aussi bien que moi qu'elle... »

Elle s'interrompt, puis me regarde, l'air terrifié.

« Ce n'est pas ce que je voulais dire. » Le son de sa voix se radoucit, découragé, après quoi il remonte, mais sur un ton de défi cette fois. « Si elle avait regardé d'un peu plus près ces deux après-midi-là, elle aurait vu que James était avec moi. »

Ma première réaction est qu'elle ment pour l'excuser, lui. Mais quand je scrute son visage, je me rends compte que non.

« Mais, pourquoi ? S'il allait bien, pourquoi il n'était pas à l'école ?

— Il avait eu une vilaine angine. Il faisait si beau et si chaud ces deux jours-là ; il allait mieux, certes, mais il n'était pas tout à fait encore dans son assiette. Je me suis dit que

pour une fois, faire un tour à la rivière lui ferait plus de bien que d'aller à l'école, c'est tout. »

Maintenant elle a l'air sur la défensive, en même temps qu'elle tient absolument à se justifier.

« Il n'a que sept ans, Rachel, c'est un enfant intelligent. C'est mon avis en tout cas. Si on le renvoie trop tôt à l'école après avoir été malade et qu'il ne se sente pas à la hauteur, ça ne peut que le contrarier. Et je ne vois pas comment il apprendra, alors. Je déteste le faire manquer comme ça, mais je me demande si ce n'est pas pire de le monter contre l'école ? Et ça je ne veux pas. Je veux qu'il avance, aussi loin qu'il... »

Impossible de l'écouter plus longtemps, elle et ses arguments. Comment avais-je pu oublier cette façon bien à elle de ressentir les choses, d'être à la fois déterminée et hésitante ? Et comme elle tient à lui.

« Écoute, Grace, il n'y a pas de problème. Maintenant que je sais ce qui s'est passé, il n'y en a plus. Je n'aurais même pas soulevé la question si j'avais su. »

La porte s'entrouvre en couinant et James risque un œil bleu.

« O.K., mon chéri, tu peux entrer maintenant, lui dit-elle. On va y aller. »

Il entre et s'approche d'elle, après quoi elle écarte d'une caresse les cheveux roux de son front ainsi qu'elle a dû le faire des années durant. Elle a le droit de le toucher, du moins parfois. D'un bras elle lui entoure les

épaules mais il s'écarte, mal à l'aise et fronçant les sourcils. Elle sourit, pas mécontente qu'il veuille rester lui-même et se montre indépendant.

« Bon, il n'y a plus de problème alors, Rachel ? »

On sent l'assurance dans sa voix. Elle tire sa force de sa présence à lui. C'est fréquent. J'ai vu ça avec ma sœur. Elles pensent offrir un abri à leurs enfants, mais en réalité ce sont eux qui leur en offrent un. Et elles n'en sont pas conscientes.

Ils sortent et je me demande alors si James lui a confié qu'il avait été fouetté. Sûrement pas. Elle m'en aurait parlé. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Ne s'est-il pas rendu compte combien c'était injuste ? Ou ne le savait-il que trop ?

Je suis lasse, lasse, lasse. Et cette terrible migraine qui ne veut pas partir. J'ai promis à Mère qu'on irait au cinéma ce soir, mais je ne m'en sens pas la force. Je pense que je vais remettre ça à plus tard. Je vais prendre deux aspirines et aller me coucher tout de suite.

Il y a des jours où il semble plus difficile d'être patient. Il y a des jours où ils pourraient chahuter ou hurler de leurs vingt-six voix réunies et où ça ne me perturberait pas le moins du monde. Et puis il y a d'autres jours où la moindre chose suffit à me mettre hors de moi. Je dois essayer d'être d'humeur plus égale. C'est la seule méthode, la bonne.

Ces jours-là, donc, le moindre cliquetis de poignée, le moindre frottement de pieds me font grincer des dents. Et ce matin fait partie de ces jours-là. Je ne sais pas ce qui se passe. Si ce n'est qu'ils me semblent faire un fameux boucan.

Du bruit, c'est tout. Le frottement de leurs pieds sur le plancher. La sortie périlleuse des livres de leurs pupitres, mais comment un processus aussi simple peut-il être aussi compliqué pour eux ? Sans parler des échanges de crayons parce que l'un a une couleur plus exotique que l'autre. Et du murmure qui prend une ampleur de sifflement jusqu'à ce qu'en fin de compte je ne puisse plus faire semblant qu'il n'existe pas et sois obligée de le gérer, gentiment et posément, sans faire ce que vraisemblablement n'importe quel parent poussé à bout serait tenté de faire, c'est-à-dire hurler : *la ferme* ! Mais la ferme ! S'il vous plaît.

« Peter, tu as fini ton calcul ? »

Silence stoïque. Pas de réponse.

« James... c'est fini ? »

Immédiatement le voici qui met ses coudes en travers de la page. Sans un mot. Ni la moindre explication. Juste ses bras qui recouvrent la feuille.

« Fais-moi voir. »

À la minute où j'ai dit ça j'ai senti que j'avais commis une erreur et que c'était la dernière chose à réclamer. Mais impossible de revenir en arrière à présent.

« Fais-moi voir jusqu'où tu es arrivé. »

Il ne fallait pas, et je le sais. Il n'a pas l'intention de me laisser voir quoi que ce soit et donc je m'impose, alors que mon approche devrait être différente, calme et posée.

Mais ses cheveux roux embroussaillés et indisciplinés, ainsi que ce visage sur la défensive qui semble signaler à tout le monde de s'éloigner, il y a là-dedans quelque chose d'insupportable.

Et voilà. J'ai écarté ses bras, pas avec mes mains mais avec la règle. Au départ il n'offre aucune résistance. Ses coudes cèdent, glissent sur la surface du pupitre. Puis il change d'avis et, du bout des doigts, il cache la page, déterminé à ce que je ne puisse rien voir.

Qu'y a-t-il là ? Qu'a-t-il fait à la place de simples soustractions ? Une caricature ? Un portrait insupportable ? Il me regarde d'un œil de poisson mort, une sorte d'innocence béante : *Regardez, je suis trop bête pour avoir là quelque chose qui vaille la peine d'être vu.* La vacuité sournoise de son visage. Est-ce nécessaire ? Pense-t-il que c'est nécessaire de jouer à ça avec moi ?

Il s'en fiche. Il me déteste. Je suis l'ennemie. Que diable cache cet enfant ?

Il ne cédera pas. Très bien. Il me faudra lui arracher sa feuille, alors. De quel droit fait-il ça ? Il a beau me mépriser, moi je dois quand même insister. Qu'est-ce que l'on me cache ?

Mais je ne dois pas déchirer sa page. Quand je pose la main dessus, la sienne s'abat comme un crampon, ferme et

déterminée. Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi se braque-t-il contre moi comme ça ? Puis il me regarde. Ses yeux sont très bleus, pas de ce bleu translucide qu'ont l'eau ou le ciel, mais de ce bleu dur et opaque du sulfate de cuivre, impossible à traverser. Je ne sais absolument pas ce qui se passe dans ces yeux-là.

« Tu as fini tes questions sur les soustractions, James ? »

Aucun son. Impossible d'obtenir une quelconque réponse. Il retient tout très calmement à l'intérieur. Il ne laissera rien transparaître. Il n'est pas question que je voie, jamais.

Crac !

Qu'est-ce que c'est ? Que s'est-il passé ?

La règle. Un mince ruisseau de sang coule depuis son nez jusqu'à sa bouche. Impossible. Je n'ai pas pu faire ça. Doucement, parce qu'il faut trouver une raison à toute chose, je prends la page docile entre mes doigts et je m'oblige à la regarder.

Aucun dessin. Ni caricature obscène. Uniquement deux additions terminées sur dix, et toutes les deux fausses. C'est tout.

Il a ce qui s'appelle un saignement de nez. Et ça ne semble pas vouloir s'arrêter. Son sang ne s'arrêtera pas.

« Penche la tête en arrière, James. Pour que ça s'arrête. »

Pas question de dire que je suis désolée. Pas devant toute la classe, ces vingt-six têtes,

et tous leurs yeux. Si je dis que je le suis, de quoi aurais-je l'air demain ? Je serais rabais-sée, diminuée, minée, sans la moindre consistance. Si je ne le dis pas, par contre, il y en aura bien pour un mois avec moult commérages à la clé auprès des amis, des pères, ainsi que des mères dévouées et curieuses. *Vous savez ce que Miss Cameron a fait ? Vraiment ?* Et à James qui plus est, grand aventurier de l'espace et premier homme à avoir marché sur la lune ?

Il ne pleure pas. Je me doutais bien que je pouvais compter là-dessus. Il a extirpé à retardement d'une poche profonde et invisible un mouchoir jamais sorti auparavant. Et il s'en sert pour essuyer son visage écarlate, sans effet théâtral mais en toute simplicité, mû par un certain sens pratique, comme si faire disparaître le désordre de cette souillure était la seule chose importante pour le moment.

Si seulement je pouvais poser légèrement mes mains sur lui, le réconforter. Si seulement je pouvais lui dire un mot. Ce n'est pas à moi de dire ou de faire quoi que ce soit. Comment peut-on réparer quoi que ce soit ? Est-il toujours trop tard ?

James, je suis désolée. Mais je n'ai pas prononcé les mots à haute voix.

James range son mouchoir. Son nez ne saigne plus. Les autres me regardent. La ville entière sera au courant en un rien de temps. La seule chose que je puisse faire maintenant c'est de présenter l'incident comme intentionnel, avec au moins un ersatz de

justification à la clé. Si je capitule, ils me tomberont dessus comme des rapaces.

« Allez, James. Continue. Regarde si tu peux trouver la solution des autres. »

J'entends ma voix, que je contrôle. J'ignore ce que je pourrai jamais lui dire pour rattraper mon geste. Je ne crois pas que je puisse jamais faire quoi que ce soit qui lui permette d'oublier.

La journée se termine, forcément. Est-ce que je rentre à la maison plus lentement que d'habitude ? C'est l'impression que je me fais en tout cas. Dans deux semaines c'est le début des grandes vacances. Les élèves de cette année vont partir et se transformer petit à petit en visages à peine identifiables, il ne restera plus de lien, un *bonjour* occasionnel dans la rue, sans plus. Puis il en viendra de nouveaux dont je devrai apprendre noms et visages, leurs particularités et leurs réactions.

J'essaie de me rappeler quand j'ai frappé un enfant pour la dernière fois. Je ne m'en souviens pas. Ça ne remonte pas à si longtemps que ça, un an peut-être. Et pourtant je suis incapable de mettre un visage ou un nom dessus, encore moins un motif. Dans un an ou deux, aurai-je enfermé à clé cette journée dans une boîte à vieux souvenirs et sera-t-elle introuvable à jamais parmi des débris sans importance ?

Quand l'ai-je fait pour la dernière fois, de qui s'agissait-il et pourquoi ? Je devrais pou-

voir me le rappeler. Pourquoi est-ce que je n'y arrive pas ?

Allez, arrête de croire que tu perds la mémoire, Rachel. Il ne s'agit pas de ça. Il est passablement illusoire de croire que l'on peut se souvenir de tout.

Deux semaines. C'est peu pour avoir le temps de faire la paix. Bien trop court. Il est probable que c'est le seul souvenir qu'il gardera de moi, cet instant unique, la mince règle de bois sur son visage. « J'ai eu une institutrice qui m'a frappé si fort que mon nez a saigné, sans blague. » Et les auditeurs – amis, amoureuses, ou encore ses propres enfants – exprimeront leur étonnement que de tels actes aient pu être autorisés en ces temps barbares.

Je dois m'arrêter au Regal Café pour acheter des cigarettes. Je ne fume plus beaucoup. Ce n'est pas très malin de prendre des risques avec sa santé. Mais j'aime bien une cigarette après le repas et parfois, si je passe une mauvaise nuit, il m'arrive de me lever et d'en fumer deux mais jamais au lit, même si je suis tout à fait réveillée. C'est comme ça qu'on risque de brûler vif.

Le café est bondé de jeunes gens superficiels en vestes de cuir. Derrière le comptoir Lee Toy ; son visage vieux comme le monde ne laisse rien transparaître de son opinion sur ces jeunes gens. Il était déjà là quand j'étais petite et déjà il avait l'air vieux. Maintenant il est desséché, fragile et bruni, on dirait une peau de lychee ; et il s'est associé avec deux jeunes gens à présent, des neveux

peut-être. Ce pourraient même être ses fils, qui saura jamais. Il a passé la plus grande partie de sa vie ici, mais d'une manière assez secrète, vivant seul dans un appartement au-dessus du café. Mon père m'avait raconté jadis que la femme de Lee Toy était restée en Chine où elle vivait de l'argent qu'il lui envoyait, dans l'impossibilité de le rejoindre, dans un premier temps à cause de notre législation, et dans un second à cause de la leur. Peut-être y est-elle encore, cette femme qu'il n'avait pas revue depuis quarante ans.

À côté du poster Coca-Cola au mur, un tableau, aussi long et étroit qu'un rouleau déployé ; peint sur soie grise, il représente une montagne, avec sur la pente un tigre solitaire au splendide pelage.

Il me faut traverser le groupe serré des adolescents. Ils ne bougent pas, ne s'écartent pas non plus et restent agglutinés autour du juke-box, les garçons enlaçant leur petite amie et les filles enlaçant leur petit copain. Ai-je été leur enseignante, il y a des années ? Je n'ai pas envie de les dévisager pour voir qui je peux reconnaître, ou pas.

Ils envahissent tout l'espace. Impossible ou presque pour quiconque de se faufiler pour entrer. Ils sont partout. J'aurais mieux fait de ne même pas essayer. Je n'aime pas devoir me frayer un chemin parmi eux, être obligée de supporter leurs regards qui vous rejettent avec une telle assurance.

J'ai enfin mes cigarettes. Alors que je tends le bras pour prendre la monnaie, mon regard tombe de biais sur le visage d'une fille.

Rouge à lèvres rose blanchâtre, on dirait une pommade, peau aux doux reflets sans trace de poudre ou presque, et puis déchaînement au niveau des yeux, vert-bleu océan en dessous et paupières bleu-vert au-dessus, avec des cils chargés de noir. Elle me dévisage. Que voient ces yeux simples enchâssés comme des bijoux ? Je n'ai pas envie de savoir. Ce qu'elle peut penser ne me regarde pas. Pourquoi cela devrait-il être le cas ? Quelle importance ? Elle se prend pour qui ?

« Bonjour, Miss Cameron.

— Oh, bonjour. » Je ne la connais pas. Peut-être qu'autrefois, oui, mais cette époque est révolue. Sans doute une élève que j'aimais bien et je ne m'en suis pas cachée, elle s'en souvient et n'arrive pas à pardonner car maintenant elle est dans la haine et aimerait tuer pour toujours la petite fille qui croyait que c'était vraiment important de plaire à l'institutrice.

Je dois sortir de là.

Japonica Street. Les journées sont plus longues à présent et il fait jour jusque dans la soirée, mais Hector Jonas a allumé l'enseigne de néon. *Japonica Funeral Chapel*. Elle cli-gnote et vous salue, et tandis que je remonte l'allée bordée de pétunias je me rends compte d'un seul coup combien habiter ici est risible, combien ça doit paraître comique à beaucoup de gens, amusant, hilarant.

Oh, arrête. Ce n'est jamais qu'une maison. Elle est vivable. Mère ne se sentirait chez elle nulle part ailleurs. On pourrait croire qu'elle aimerait en partir, mais non. Elle a toujours

laissé entendre à mon père qu'elle n'aimait pas vivre là. Elle répétait souvent : « Votre père tient tellement à cet endroit », puis elle soupirait ensuite discrètement. Mais s'il avait eu l'occasion de déménager, je ne crois pas qu'elle aurait été d'accord.

Lui y était vraiment attaché. Il était venu s'y installer à son retour de la Première Guerre mondiale. Il devait être très jeune alors. Il ne faisait jamais allusion à cette période française, et quand il y avait des défilés pour l'Armistice, il refusait toujours d'y assister. Mère lui serinait : « Tout le monde y va, Niall, ça va paraître bizarre que toi tu n'y ailles pas. » Il était d'accord avec presque tout, histoire d'avoir la paix, mais là-dessus, non. Ces jours-là il restait en bas en compagnie de ses silencieux clients s'il s'en trouvait un en attente de funérailles, ou sinon il restait tout seul. Et il ne remontait pas de toute la nuit non plus, dans l'incapacité de bouger, j'imagine. Qu'est-ce qui avait bien pu lui arriver il y a toutes ces années pour le rendre ainsi ? Quand éclata la Seconde Guerre, les Cameron Highlanders sur le départ ont défilé dans les rues de Manawaka parce qu'il y avait beaucoup de garçons de la ville dans ce régiment. J'étais enfant et tout excitée parce qu'ils portaient notre nom. Je suis revenue et j'ai tambouriné à la porte de son établissement, c'est la seule fois où je me rappelle avoir fait ça. « Papa, viens voir, ils ont des cornemuses et ils jouent *The March of the Cameron Men*. » Il était debout sur le pas de la porte, le visage vide de tout sentiment. « Oui, c'est ça, Rachel. C'est un joli son, les

mensonges que racontent les cornemuses. File, maintenant, sois gentille. » Et ce fut tout.

« Tu es en retard ce soir, ma chérie, lance Mère.

— Excuse-moi.

— Qu'est-ce qu'il y a, Rachel ? Tu ne te sens pas bien ?

— Mais non, je vais très bien. Juste un peu de migraine, c'est tout. Et toi ?

— Oh, moi ça va bien, si si. J'ai eu à nouveau cette douleur pénible cet après-midi, mais je me suis étendue sur le canapé pendant une heure et c'est pratiquement passé maintenant.

— Tu ne devrais pas te lever. Va t'étendre encore un peu. Je m'occuperai du repas.

— Mais non, je me sens bien à présent, ma chérie. Un peu lasse, mais rien de grave. Je vais m'y mettre doucement. Je sais qu'il le faut, bien que ce ne me soit pas facile car j'ai toujours été tellement active. J'espère simplement que tu ne nous fais pas une grippe. Je n'aime pas ces migraines que tu as. Tu as de la fièvre ?

— Non, je ne crois pas.

— Laisse-moi toucher ton front. Tu as un peu chaud, on dirait.

— Je vais très bien, Mère, pour l'amour du ciel. Va t'allonger maintenant, s'il te plaît.

— Alors j'y vais, ma chérie, si tu es sûre que toi tu vas bien. Tu n'as pas mal au ventre, si ?

— Non, non. Mon ventre se porte comme un charme. C'est juste un peu de migraine. Je vais prendre une aspirine.

— Oui, fais ça, ma chérie. Tu ne t'occupes pas assez de toi, Rachel. Ce n'est pas bien de jouer avec sa santé. Tu risques de le payer quand tu seras plus vieille. »

Quand je serai plus vieille. À l'entendre on croirait que j'ai douze ans. Quel étrange balancier, je change d'âge en passant d'un extrême à l'autre, moi-même ignorant si je suis trop jeune ou trop vieille.

Au dîner elle mange bien. Elle m'a l'air d'aller très bien, en fait. Mais moi, qu'est-ce que j'ai ? Des doutes sur sa souffrance ? Parfois ça m'arrive, et puis parfois je panique et me demande ce que je ferais ici, toute seule.

« Tu connais la fille Stewart, Rachel ?

— Cassie ? Celle qui travaille à la quincaillerie Barnes ?

— Oui. Je viens d'apprendre aujourd'hui qu'elle était partie de chez ses parents ; tu le savais ?

— Je n'avais rien remarqué.

— Pourtant elle l'a fait. Et c'est terrible pour sa mère, une brave femme toute simple mais une très brave femme, Mrs Stewart, je l'ai toujours vue comme telle en tout cas. La fille n'est pas mariée et n'a personne en vue, si j'ai bien compris. »

Cet euphémisme est typique de Mère.

« Tu veux dire qu'elle a eu un enfant ? »

Mère glisse la dernière cuillerée de glace à la vanille dans sa bouche, la laisse fondre puis tomber goutte à goutte dans sa gorge avant de répondre.

« Des jumeaux, répond-elle d'une voix d'outre-tombe. Quel crève-cœur pour sa mère. Imagine un peu. *Des jumeaux.* »

Il me faut résister à une puissante envie de rire, qui monte comme un courant souterrain. Des jumeaux. Deux fois plus répréhensible qu'un seul enfant.

« Et elle va les garder ?

— C'est ça le plus terrible. Apparemment elle refuse de les donner à adopter. J'ai du mal à mesurer l'inconscience de certaines filles. Elle pourrait penser un peu à sa mère et à ses sentiments. C'est Mrs Barnes qui me l'a raconté. Je lui ai répondu que je remerciais le ciel de n'avoir jamais eu le moindre souci avec aucune de mes filles. »

Avoir jamais eu. Temps du passé.

Peu après le repas Mère a pris son somnifère. Vers vingt et une heures elle dormait comme un bébé. J'ai terminé la vaisselle, lavé un peu de linge, et me voilà à présent prête moi aussi à aller me coucher.

Chaque journée s'éteint avec le sommeil. J'aimerais qu'il en soit ainsi. Ma migraine a disparu, mais je demeure agitée. Le lent tourbillonnement recommence, la roue de la nuit qui tourne et retourne, sans but

aucun. Quand je ferme les yeux je vois des égratignures dorées sur fond noir qui dessinent des lignes déchiquetées, des dentelures, une lame de couteau, le camail dentelé des dinosaures.

Je dois dormir.

Un mince ruisseau de sang coulait depuis son nez jusqu'à sa bouche. Il l'a essuyé comme si ça allait de soi. Comment rattraper ça ?

Il faut que je dorme. Il le faut. L'homme de l'ombre ne s'approchera pas ce soir. Même ce réconfort-là, je ne l'aurai pas.

Selon ce livre, quand la reine d'Égypte accueillait Antoine elle lui fondait dessus avant même qu'il ait eu le temps d'enlever son armure. Pensez un peu, avant même qu'il ait enlevé son armure. Là ils avaient souvent des banquets à la douzaine. Des centaines. Avec de jeunes Égyptiennes et des soldats romains. Et des melons d'oasis, des raisins poudreux arrivés d'ailleurs dans de longues embarcations. Des gobelets en forme de chats gravés dans l'or, des chats aux oreilles tendues ; pas des serpents ni des taureaux, pas d'Israël ni de Grèce, uniquement des chats en or, cruellement omniscients, comme l'Égypte. Ils buvaient leur vin dans des chats en or aux yeux voyeurs. Et quand ils avaient assez bu, ils se mettaient à copuler ouvertement comme des chiens, dans un doux enlacement brûlant de jambes lisses entourant des cuisses poilues. Chaleur et bruit, celui de leur respiration, et les esclaves qui regardaient,

dans une immobilité forcée, brûlants d'envie
face aux tortillements échauffés de...

La nuit est un lac noir couleur de jais. On
pourrait y sombrer, et même y disparaître
sans laisser de trace.

Seule la première semaine des vacances est captivante. Après quoi, se lever tard et n'avoir pratiquement rien à faire n'est plus très neuf. Ces jours-là je ne sais vraiment pas comment m'occuper. Alors j'invente des obligations et des expéditions. Dans la rue je croise mes élèves de l'année écoulée, et ils sont tellement occupés à courir en tous sens qu'ils me remarquent à peine.

Juillet sent déjà la poussière et la sécheresse et j'espère que nous n'allons pas avoir un de ces automnes jaunissants sans la moindre pluie, avec le vert qui semble s'écouler de l'herbe et des feuilles.

Ce matin River Street est pratiquement vide, mis à part quelques bicyclettes qui bourdonnent comme des mouches à viande et l'éclair occasionnel, on pourrait croire celui d'un martin-pêcheur, d'une voiture conduite par une ménagère aussi impatiente que lasse de faire ses courses. À l'extérieur du Parthenon Café, Miklos lave nonchalamment sa devanture à l'éponge, faisant durer la tâche pour occuper la matinée, tandis que sa femme sert stoïquement les clients à l'intérieur. Le Flamingo Dancehall est fermé, stores baissés, mais ce soir il ne sera à nouveau que lumières mauves et vertes clignotantes, bruit assourdissant et couples enlacés. L'été il y a des soirées dansantes un peu partout en ville. Quand j'étais adolescente c'était juste une fois par semaine, le samedi. Parfois j'y allais avec trois ou quatre autres filles, sans

grande motivation à cause du risque de faire tapisserie. Mais je redoutais encore plus de ne pas y aller et d'être obligée d'inventer une excuse transparente. Quel soulagement d'être bel et bien invitée à danser, par qui que ce soit. Excepté Cluny Macpherson du B.A. Garage, parce qu'alors là j'avais plutôt envie de me débîner ; sauf que c'était impossible vu que j'étais bien incapable de dire que j'avais promis cette danse à un autre, puisqu'il était évident que ce n'était pas le cas. Il aimait danser avec moi parce qu'il adorait faire le pitre. Je me suis souvent demandé comment on pouvait aimer ça. Il était particulièrement petit et trapu, on aurait dit un bouledogue, alors que moi j'avais atteint ma taille adulte et devais plutôt ressembler à un jeune peuplier décharné. Naturellement il m'arrivait de faire un faux pas ou de perdre le rythme ; il chantonnait alors de sa voix de stentor sur l'air joué par l'orchestre, de façon à ce que la plaisanterie n'échappe à personne : *Ne regarde pas tes pie-e-ds, ne regarde pas tes pie-e-ds...* Peut-être allait-il jusqu'à croire qu'il me faisait une faveur en m'apprenant à danser. Il devait avoir trente-cinq ans à l'époque. Maintenant il a la cinquantaine. Il continue sans doute d'aller aux soirées dansantes du Flamingo. Que lui disent les jeunes au regard impassible ? Est-il moins bête ou toujours égal à lui-même ? À moins qu'il ne soit encore et toujours obligé d'être une carte, un personnage, jusqu'à ce qu'il tombe ? Que dirait-il si par hasard je débarquais là un soir ? Peut-être qu'on twisterait (est-ce encore à la mode ?) en souvenir du bon vieux temps telles deux caricatures, pendant que les

hurlements de rire des autres couvriraient la musique.

Honnêtement, je ne sais pas pourquoi je me sens taraudée par des ennuis imaginaires. Dieu m'est témoin que j'en ai assez dans la réalité. Je ne dois pas me laisser aller à ce genre de pensées. J'ignore pourquoi je le fais. Si ce n'est pour visualiser quelque chose de nettement pire que tout ce qui pourrait arriver ; du coup, quoi qu'il arrive, ce ne sera jamais aussi redoutable en comparaison.

Quelques vieillards assis sur les marches du Queen Victoria Hotel prennent le soleil en gilets gris boutonnés jusqu'au menton et en pantalons gris fripés, devisant d'une voix fluette. Si mon père était vivant, peut-être serait-il à leurs côtés. Il aurait à peu près leur âge aujourd'hui, j'imagine. Je déteste penser à lui sous cet aspect-là, avec un visage plein de rides, mal rasé, la pomme d'Adam montant et descendant au milieu d'un cou décharné. Je ne regrette pas qu'il soit mort, si c'est à ça qu'il aurait dû ressembler.

Pourtant Mère est aussi vive et frivole qu'elle l'était. Et même davantage depuis qu'il n'est plus là, bien qu'elle ne s'en soit jamais rendu compte ou ne l'ait jamais admis. On ne peut pas dire que la mort ait particulièrement posé ses griffes sur elle, pas encore. Sauf quand elle est malade, bien sûr. Sa respiration est tellement irrégulière. Et ce violacé inquiétant qui teinte sa bouche comme du permanganate de potassium. Je crois que je devrais dire au docteur Raven que ces nouveaux cachets ne lui font pas autant de bien qu'on aurait pu l'espérer. Je dois me le

rappeler aujourd'hui, et le faire à son insu. Inutile de la perturber. Ce sera mon occupation de l'après-midi. Immédiatement après le repas je ferai un saut au cabinet du docteur Raven. Il me dira...

« Bonjour, Rachel. »

On m'a parlé ? C'est une voix d'homme, familière. Qui cela peut-il être ?

« C'est bien Rachel, non ? » me demande l'homme, figé dans un sourire interrogateur.

Il est presque aussi grand que moi. Pas vraiment costaud, mais solidement charpenté. Des cheveux noirs et raides. Des yeux plutôt slaves, légèrement obliques, aujourd'hui chaleureux mais je me souviens de leur air moqueur autrefois.

« Nick Kazlik. Ça fait longtemps que tu n'étais pas revenu à Manawaka.

— Oui, c'est vrai, ça fait longtemps.

— Qu'est-ce que tu deviens ?

— J'enseigne, dans une école secondaire.

— En ville ?

— Oui », fait-il avec un sourire bizarre.

Je n'aurais pas dû dire *en ville*. Comme si je laissais sous-entendre que c'était la seule ! Pourquoi je n'ai pas dit Winnipeg ?

« Qu'est-ce qui te ramène par ici ? » Je dois me précipiter pour emplir le vide avec des mots, puis je me rends compte qu'une seule chose peut l'amener ici.

« Je suis revenu passer l'été avec mes parents. Ils vont bien.

— Oui, bien sûr. Je... oui, bien sûr.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais ici, Rachel ?

— Je... oh, j'y vis. »

Quelle cloche. Comme si ça expliquait ma présence.

« Ah ? Tu es mariée alors ?

— Non, non... je vis avec ma... je m'occupe de ma mère depuis que mon père... il est mort, tu comprends. Et j'enseigne, bien sûr. »

Bien sûr. Comme s'il était forcément au courant. Pourquoi Teresa Kazlik lui aurait-elle parlé de moi dans ses lettres ? Je n'ai jamais rien eu à voir avec lui. Il a un an de plus que moi, je crois. Et puis bon, je ne le fréquentais pas, à l'époque. Mère disait : « Ne joue pas avec ces jeunes Galiciens. » Comme ça paraît bizarre aujourd'hui. Ce n'étaient pas des Galiciens d'ailleurs, mais des Ukrainiens, ce dont ma mère se fichait. Elle disait Galicien comme elle aurait dit Bohunk. Et moi aussi sans doute. Elle n'avait pas à s'inquiéter. C'étaient des gamins efflanqués dont le mépris était passablement tangible. Ils n'auraient jamais voulu jouer avec nous. Je savais que Nick était allé à l'université, mais je ne l'y avais jamais croisé non plus.

« Eh bien », mais cette rectification, je la bafouille, « je suis enseignante moi aussi.

— Vraiment ? Et où ça ?

— Au primaire. » Je m'aperçois que je ris, un rire bébête, presque... oui, oh mon Dieu. « Les élèves du secondaire me paralysent.

— Piétiner fermement leur ego, voilà la seule méthode.

— Oh, je n'aurais jamais cru que... »

Il rit. « Ah non ? »

Pourquoi n'ai-je pas senti plus tôt qu'il plaisantait ? Je ne sais pas pourquoi je prends toujours les paroles des gens pour argent comptant, alors que j'admets mal qu'ils en fassent autant avec les miennes. C'est comme ça. Et du coup les voilà qui doivent se dire : *Quelle naïveté, c'est incroyable !* Et lui, le pense-t-il aussi ?

« Tu es ici depuis longtemps, Rachel ? »

Il y a quelque chose de presque doux dans sa voix, et brutalement j'ai envie de lui répondre : *Oui, depuis toujours*, mais aussi de nier en bloc et de lancer : *Un an seulement, avant ça j'étais à Samarkand et à Tokyo.*

« Un certain temps. Mon père est mort...

— Oui. Tu me l'as déjà dit. »

Mais oui, je l'ai déjà dit, non ? Alors pourquoi le redire ? Qu'est-ce qu'il va penser ? Peu importe. Quoi qu'il pense, de toute façon c'est loin de la vérité. Pour qui se prend-il ? École secondaire ou pas. Le fils de Nestor Kazlik. Le fils du laitier.

Ce n'est pas moi qui pense ça. Ce n'est pas du tout ma façon de voir. C'est comme si

j'avais pensé avec les mots de Mère. Nick avait des diplômes universitaires. Moi pas.

« Je suis désolé, dit Nick en faisant de nouveau allusion à mon père que j'avais momentanément oublié.

— Oh, ça fait un bout de temps maintenant. » Alors pas besoin de condoléances, et j'ai donc repoussé ses paroles bien intentionnées ? Il me faut dire quelque chose. « Enfin, c'était à mon retour. Je n'ai pas terminé la fac.

— Je ne savais pas.

— Évidemment. Évidemment que tu ne pouvais pas savoir.

— Qu'est-ce qu'il y a à faire ici l'été ?

— Je ne... eh bien, pas grand-chose, je crois.

— Ça te dirait un cinéma vendredi soir, Rachel ?

— Oh. Eh bien... je pense... eh bien, merci. Je... oui, d'accord.

— Bien. Parfait. Vingt heures ?

— Oui. C'est... bien.

— À bientôt, alors. Oh, attends, Rachel. Je ne sais pas où tu habites.

— Au même... tu te rappelles ? Mon père tenait...

— Oui, je m'en souviens.

— L'homme qui a repris l'affaire n'avait pas besoin du premier étage, alors nous – ma mère et moi – on l'a gardé.

— Je vois.

— Tu ne peux pas te tromper, dis-je d'une voix perçante. Il y a une enseigne au néon. »

Il rit, mais difficile de savoir si c'est d'étonnement ou d'autre chose. Puis il poursuit rapidement sa route en lançant : « À bientôt », et je dois partir tout aussi vite, pour ne pas rester plantée là.

À la maison Mère a mis la table et attend les côtelettes d'agneau du déjeuner.

« Excuse-moi. Je ne pensais pas que ça prendrait si longtemps.

— Pas de problème, ma chérie. Je commençais juste à m'inquiéter un peu sur ce qui avait pu te retarder, ou à carrément me demander s'il t'était arrivé quelque chose...

— Oh, Mère. Pour l'amour du ciel. Il n'est que midi et demi. Je parlais avec quelqu'un. Nick Kazlik, en fait. Il est revenu pour les grandes vacances.

— Qui donc, ma chérie ? Je ne crois pas connaître ce jeune homme.

— Nick Kazlik. Tu sais bien.

— Oh, tu veux dire le fils du vieux Nestor ?

— Oui. Il est prof à l'école secondaire. En ville.

— Vraiment ? Et comment s'y est-il pris ?

— Je ne sais pas. Un miracle sans doute. Ou alors une intervention divine.

— Franchement, Rachel, tu pourrais éviter de me parler sur ce ton, je te prie, me lance-t-elle, totalement perturbée.

— Désolée. Désolée. »

En fait je ne suis pas désolée du tout. Mais ma colère est enfantine. Ce n'est pas de sa faute. La moitié de la ville est d'ascendance écossaise et l'autre moitié d'ascendance ukrainienne. Le jour et la nuit, comme on dit. Les deux sont venus pour les mêmes raisons, à cause de la misère dans leur pays d'origine. C'était bien loin d'ici et c'était il y a bien longtemps. Les Ukrainiens se sont révélés les meilleurs cultivateurs de céréales, mais les Écossais se sont révélés tout-puissants, juste un peu après Dieu. Elle avait été élevée ainsi, mon père aussi et moi de même, sauf qu'arrivés à ma génération la clé de voûte de cet édifice avait volé en éclats. Mais elle l'ignorait, et continuerait de l'ignorer. Ce qui était sans doute pour le mieux, à mes yeux.

Comment lui dire que j'avais accepté de sortir avec lui ? C'est la question que je me pose toute la soirée, au milieu du tumulte et des hurlements de la télé, tandis que Mère rote doucement sur le sofa en suçant des pastilles à la menthe pour sa digestion.

J'aimerais bien savoir pourquoi il m'a invitée à l'accompagner. Probablement qu'il n'avait rien de mieux à faire et qu'il s'est dit qu'il ne perdait rien à me demander.

Pourquoi ai-je parlé de l'enseigne au néon, grands dieux ?

J'avais quinze ans quand je suis sortie pour la première fois au cinéma avec un garçon. On ne faisait pas payer le tarif adulte avant seize ans, son âge à lui. Moi j'étais debout à ses côtés dans cette rue, c'était l'hiver et je frissonnais devant le guichet, obsédée par une seule idée : comment pourrais-je passer devant la guichetière et l'ouvreuse la tête haute s'il m'achetait un billet au tarif enfant ? Il n'en fit rien évidemment, je m'étais tracassée inutilement.

« Où tu vas, Rachel ? Tu sors ?

— Oui. » J'aurais dû l'avertir, je le sais bien.
« Je vais au cinéma.

— Oh ? Qu'est-ce qu'on joue ? Peut-être que je t'accompagnerai.

— C'est-à-dire que j'y vais... avec quelqu'un.

— Oh. Je vois. Tu aurais pu me prévenir, Rachel. Tu aurais vraiment pu me prévenir, ma chérie.

— Désolée, Mère. Simplement je...

— Tu sais bien que je suis si contente quand tu sors, ma chérie. Mais tu aurais pu m'en parler, c'est tout. Ce n'est pas trop demander, il me semble. Après tout, j'aime bien savoir où tu es. J'aurais cru que tu m'aurais prévenue, Rachel.

— Désolée.

— Pas de problème, ma chérie. Simplement, si tu m'avais prévenue ça aurait été mieux, c'est tout. J'aurais peut-être pu inviter une des filles. Bon, tant pis. Je serai très bien

ici toute seule. Je vais juste mettre ma robe d'intérieur, me faire du café et passer une gentille petite soirée tranquille. Ce sera très bien. Ne t'inquiète pas pour moi. Tout ira comme sur des roulettes. Si tu voulais juste me faire passer mes cachets dans l'armoire à pharmacie. Qu'ils soient là où je peux les attraper facilement, au cas où il m'arriverait quelque chose. Mais je suis sûre que ça ira. Sors et amuse-toi bien, Rachel. »

J'ai toujours du mal à gérer ce genre de situation correctement. On ne peut jamais savoir ce qui se cache derrière. Et quand bien même j'y parviendrais elle se contenterait de nier, de jouer les vertus offensées. Elle ne se rend peut-être pas compte de ce qu'elle dit. Mais elle me convainc à moitié quand même, c'est vrai qu'il pourrait lui arriver quelque chose quand je ne suis pas là, et alors quoi ? Ce serait entièrement de ma faute. Ça me tourmente, indépendamment de savoir de qui c'est la faute.

« Je ne devrais peut-être pas y aller. » Suis-je sincère ?

« Non, non. Vas-y, ma chérie. Ce n'est pas si souvent que tu... il n'y aura pas de problème. Après tout, tu es jeune. Je dois m'attendre à devoir rester un peu seule parfois.

— Désolée. » On pourrait tourner en rond comme ça encore des heures.

« Tu ne m'as jamais dit de qui il s'agissait, ma chérie. Ce n'est pas grave, mais je trouve un tout petit peu blessant que tu ne me dises même pas...

— Nick Kazlik.

— Qui ? Je ne crois pas...

— Je t'ai dit l'autre jour que je l'avais rencontré dans la rue. Nick Kazlik. »

Mère s'affaire dans le salon, elle a brusquement décidé que tous les tableaux avaient besoin d'être redressés et elle pose une petite main veinée de mauve sur une gravure automnale, *La Fillette aux fraises*.

« Tu veux dire le fils du laitier ? »

Le fils du laitier. La fille du croque-mort. Mais ça ne la ferait pas rire. Je dois rester calme, et vigilante. Tout le reste ne sert à rien.

« Lui-même. »

La bulle d'un soupir enfantin éclôt sur ses lèvres.

« Eh bien, évidemment, je veux dire, ça te regarde, ma chérie. Sors et amuse-toi bien. »

Si elle disait ce qu'elle pense une bonne fois pour toutes, on pourrait s'expliquer. Mais non. Cela étant, peut-être que ce serait pire si elle le faisait. Je ne sais pas.

Sonnette. Vite. Je dois d'abord lui passer ses cachets. Ils sont dans l'armoire à pharmacie, sur l'étagère du haut pour que personne ne les prenne par erreur. Elle est trop petite pour les attraper.

« Voilà, ils sont sur la télé maintenant. Tu as besoin d'autre chose ?

— Non, non. » Elle s'est levée pour redresser une Madone à la bouche minaudière. « Je

te l'ai dit, ma chérie, ça ira comme sur des roulettes. Je vais peut-être même lancer une lessive.

— Mère, non ! Tu sais bien que tu ne dois pas soulever de choses lourdes ou faire de gros efforts. Je m'en occuperai demain matin. »

Nouveau coup de sonnette.

« Voyons, Rachel, ma chérie, je me disais juste que c'était une bonne idée, puisque je n'ai pas grand-chose à faire.

— *Je t'en prie.* »

Elle me jette un coup d'œil empli de cette innocence rusée si souvent vue sur le visage de mes élèves.

« Je verrai comment je me sens, ma chérie. Je me disais simplement, autant que je me rende utile.

— Promets-moi de rester tranquille. S'il te plaît.

— On verra. Il y a ces couvertures qu'on voulait laver tout le printemps...

— Mère ! »

Pourquoi fait-elle ça maintenant ? Pourquoi pas il y a une demi-heure, quand j'aurais eu le temps de la convaincre ? Mais c'est bien pour ça qu'elle ne l'a pas fait à ce moment-là bien sûr.

« D'accord. D'accord. Lave-les si tu veux. Je ne peux pas t'en empêcher, si ? »

Tout en dévalant bruyamment les escaliers je revois l'incrédulité étonnée sur son visage. Je n'arrive pas à croire que j'aie pu dire ce que j'ai dit. Quelle horreur. Peu importe. Je m'en moque. Je m'en occuperai plus tard. Pas pour l'instant.

« Bonjour. »

Nick est appuyé contre le chambranle de la porte, le regard levé vers l'enseigne au néon à laquelle Hector Jonas a récemment ajouté une particularité. Maintenant elle clignote automatiquement, on dirait le clignement d'yeux des pieds-d'alouette.

« Bonjour. Désolée de t'avoir fait attendre.

— Pas de problème. Tu es très jolie.

— Oh. Merci. » J'ai mis ma robe en lin noir, sans manches, avec une broche en or. Mais je me demande maintenant si ça ne fait pas trop habillé. Ce n'est qu'un simple film, après tout. J'aurais peut-être dû mettre celle en coton bleu et blanc. Trop tard maintenant. Se dira-t-il que j'ai l'air de ne pas savoir quoi mettre ? Ou que j'accorde une quelconque importance à cette soirée ? Ce n'est pas ça. Pas ça du tout. Si je parle avec suffisamment de calme, il s'en rendra compte.

« Je comprends ce que tu veux dire pour l'enseigne, me lance Nick alors que nous montons dans sa voiture.

— Je déteste habiter ici. » C'est bien la dernière chose que j'avais l'intention de dire. Il va me demander : *Pourquoi tu ne déménages pas, alors ?* Ou trouver étrange que je lui dise ça alors qu'on se connaît à peine.

« Je te comprends, me répond-il avec désinvolture. Satanée voiture. Il y a un problème d'allumage. »

Mais elle finit par démarrer.

« Il va falloir que je troque cette épave avant que ça n'empire. Dieu seul sait combien elle perd de dollars à l'heure, à la seconde, même.

— Je ne dirais pas que c'est une épave. Mais je ne connais rien aux voitures.

— Moi non plus. C'est pour ça que je me fais avoir à tous les coups. Et chaque fois je me jure de ne plus jamais acheter de voiture d'occasion. Et pourtant je persiste. Je ressemble plus à mon paternel que je ne le crois, on dirait. »

Je ne vois plus du tout son père. Désormais c'est un autre homme, un employé, qui livre le lait. Mais quand j'étais petite – ça m'était sorti de l'esprit jusqu'à aujourd'hui –, avec Stacey on avait l'habitude de se faire remorquer en hiver par Nestor Kazlik, tirées par son grand chariot lui-même tiré par deux chevaux, avec toutes les bouteilles de lait soigneusement couvertes d'une bâche pour éviter qu'elles ne gèlent ou n'éclatent. On s'accrochait à l'arrière et on se laissait tirer, c'était vertigineux, comme si on skiait ou on volait, jusqu'à ce que nos bras tombent presque et qu'on se laisse choir dans les ornières de neige durcie. C'était un grand homme à l'époque, une espèce de grand ours, avec une moustache épaisse à la prussienne.

« Comment ça ?

— Il refuse d'avoir une voiture. Il dit qu'il a la camionnette du lait et que ça lui suffit. Toute autre chose serait une dépense inconvenante. Il a fallu dix ans pour le persuader de remplacer le chariot par une camionnette. Il se croit encore aux limites de l'indigence, alors qu'il ne l'est plus depuis des années. Tu lui parles voitures et il grommelle en réponse des proverbes prônant l'épargne, tu vois le genre ? Tu dois apprendre la prévoyance, sinon tu n'auras pas de quoi payer ton enterrement, me dit-il. Je lui rétorque que je m'en moque bien. Quel déshonneur, un professeur qui se fiche qu'on le jette en plein champ et que les corbeaux lui dévorent les yeux ; c'est quel genre d'homme, ça ?

— Il ne pense pas vraiment ce qu'il dit.

— Oh que si, lance Nick avec un haussement d'épaules, et en même temps, non. Il n'éprouve jamais le besoin d'avoir de la suite dans les idées. L'été dernier il a emmené ma mère en vacances à Banff, et voilà dans quoi ils ont voyagé, dans cette petite camionnette portant sur le côté *Laiterie Kazlik Manawaka Manitoba*. Il a obligé Jago à ressortir le vieux chariot pour livrer le lait afin de pouvoir la prendre. Ma mère voulait y aller en bus, mais il n'a rien voulu entendre. En fait il l'a emmenée au Banff Springs Hotel. Mais quel cinglé ! Ma mère m'a raconté l'anecdote dans une lettre. Il ne cherche même pas à acheter une voiture d'occasion, et tout à coup le voilà qui se prend pour un prince. Le *meilleur*, lui dit-il. Pour une fois, *le* meilleur. Ma mère est horrifiée, mais elle n'a pas le courage de lui

dire non tellement il est heureux. Alors les voilà qui foncent, avec la camionnette *Laiterie Kazlik* au milieu d'un troupeau de Cadillac et de Lincoln. Au milieu de plaques d'immatriculation à la mode ma mère se mue en lourde tortue silencieuse, tu vois un peu le truc ? Retrait total dans sa carapace. Mais lui, non. Mon Dieu, non. Le premier soir il disparaît. Alors qu'ils n'ont même pas encore dîné. À vingt-deux heures il n'est toujours pas rentré. Il n'y a rien à manger dans la chambre, pas même un bout de chocolat. Ma mère est assise là, en plein cœur du Banff Springs Hotel, morte de faim. Imagine un peu. Il finit par arriver en tonitruant, accompagné d'une dizaine de nouvelles connaissances. Ce sont tous de riches marchands de pétrole de l'Alberta mais peu importe, maintenant ils savent tout de l'art de monter une laiterie à partir de rien. Au cas où le pétrole ne marcherait plus, tu comprends. Au diable si je saisis le pourquoi de cette histoire, Rachel, ou comment je me suis retrouvé à te raconter ça. »

On l'écoute facilement. Et c'est tout aussi facile de lui répondre, me semble-t-il. Pour peu que l'on en soit capable.

« Les voitures. Le point de départ c'était les voitures. Ton père m'a l'air formidable. »

Nick me jette un rapide regard en biais.

« Oui. Même moi, il m'emballe. »

Tout d'un coup il se met en retrait. Qu'est-ce que j'ai dit de travers ? Il a trouvé que ça sonnait faux, ou même pire, forcé. Est-ce ça ? Ou bien... ?

« On est arrivés », m'annonce-t-il.

Le Roxy Theatre n'a jamais été un théâtre pour autant que je me souvienne, sauf lors de rares spectacles montés par la Croix-Rouge ou autres causes méritantes. Les films changeaient une fois par semaine. Maintenant c'est deux fois.

« Je crains que ce ne soit un fameux navet », dit Nick en jetant un regard méfiant sur les affiches multicolores.

Et ça se révèle parfaitement exact. Le film est quelconque, invraisemblable. Je n'arrive pas à me concentrer dessus. Je ne sais pas de quoi ça parle. Je l'entends respirer à côté de moi, il est un peu affalé dans son fauteuil, tout près.

S'il m'enlace, vais-je me rapprocher ou m'écarter ? Il n'en fait rien évidemment. Ce sont les adolescents qui font ça. Il a trente-cinq ans, pas quinze. Il a passé l'âge de se donner publiquement en spectacle. Qu'est-ce qui te tracasse, Rachel ? Rien. Je vais parfaitement bien. Eh bien alors, détends-toi. Je suis détendue. Oh ? La ferme. La ferme, c'est tout.

Il ne bouge pas dans son fauteuil pour être plus près, ne serait-ce que de quelques centimètres. Pourquoi le ferait-il ? Qui en aurait envie ? On en a discuté il y a bien longtemps, Rachel. Tu n'as pas encore compris ?

« Tu veux un café ? » me demande Nick après le film.

J'aimerais, mais je ne veux pas entrer au Regal Café ou au Parthénon. Du style : faire

une mise en scène que tout le monde prendrait pour ce qu'elle est, une mise en scène.

« Merci, mais je préfère rentrer directement chez moi. Mère a le cœur fragile. Je m'inquiète toujours au cas où... »

— Ah oui ? O.K. alors. »

Quand on arrive dans Japonica Street au néon bleu, il coupe le moteur.

« Merci, Rachel.

— Merci à toi. »

Il rit. « Que tu es polie. Tu es toujours comme ça ? »

« Eh bien... »

Mais avant que j'aie pu dire quoi que ce soit, de toute façon sans savoir que dire, il s'approche et pose les mains sur mes épaules. Il m'embrasse doucement, en explorateur. Je suis... pour ainsi dire dubitative, comme en rêve. Et si ce n'est pas en train d'avoir lieu, alors autant faire ce que l'on veut. La texture de sa langue est rugueuse, humide, elle vit sa propre vie dans ma bouche. C'est lui qui se retire au bout d'un moment, pas moi.

« Eh bien », fait-il.

Il est surpris, ou quoi ? Sa surprise me déplaît, si c'est de ça qu'il s'agit. J'aimerais qu'il sache que je peux, moi aussi, avoir envie. J'ai trente-quatre ans. Ce n'est pas vieux. Je ne suis pas un fossile. Pourquoi les gens s'imaginent-ils que c'est tellement différent pour les hommes ? Est-ce qu'il rit ?

Quand il m'embrasse à nouveau je me presse contre lui et sens à travers ses vêtements les os de ses épaules ainsi que ses côtes. La peau de son visage ne porte pas trace de parfum étranger, après-rasage ou savon, elle possède sa propre odeur. Et quand je pose mon visage contre le sien et la respire... oh, mon Dieu. Maintenant j'ai vraiment envie de lui. Maintenant je ferais n'importe quoi.

Oui il a posé ses mains sur ma poitrine, et je l'ai repoussé, en fait. Il n'insiste pas. Il accepte. Et pourquoi pas ? Sans doute qu'il n'avait pas envie de me toucher tant que ça.

« Je dois... y aller. » Je pense que ce doit être ma voix, bien que Dieu seul sache ce que je peux être occupée à dire. « En fait... Mère va se demander ce que je fabrique, tu comprends, et... »

— Ça va poser problème, c'est ça ? »

Sa main dessine une ligne sur mon visage, de la tempe elle traverse la joue jusqu'à ma bouche. Dans l'obscurité il sourit. Impossible de distinguer ses traits, mais à sa voix je sais que c'est le geste qu'il dessine. Et ça me fait aussi mal que s'il m'avait giflée. Même plus.

« À bientôt alors, Rachel.

— Oui, j'espère... j'espère bien », dis-je bêtement.

Tout m'est automatique, remonter l'allée, le vrombissement de la voiture qui s'éloigne, ouvrir la porte puis monter les escaliers. Ce n'est pas le moment de penser à quoi que ce soit. Sauf... Mère est-elle déjà couchée ? Est-

ce qu'elle dort ? Si elle est éveillée, a-t-elle remarqué la voiture garée devant la maison ? Et combien de temps cela a-t-il duré ?

« Rachel ?

— Oui ? Tu n'es pas encore couchée ?

— Je m'étais juste assoupie, ma chérie, je ne m'endors jamais complètement tant que tu n'es pas là. Le film était bien ?

— Très bien, merci.

— Tu veux un café, ma chérie ?

— Non, merci. Je pense que je vais aller me coucher de ce pas. Tout va bien ?

— Oui oui. Je suis un peu lasse, peut-être, mais rien de plus que d'habitude. Avec un peu de chance je vais sombrer illico presto. »

Elle n'avait pas fait la lessive, évidemment. Je m'en suis aperçue dès que j'ai allumé à la cuisine.

« Est-ce que tu as dû prendre un cachet pour ton cœur ?

— Non, ça ne m'a pas semblé vraiment nécessaire. Parfois j'ai du mal à juger toute seule. Mais je me suis dit que si je m'allongeais, tout irait bien. Je me suis fait du chocolat.

— Tu as pris un somnifère ?

— Eh bien, non. Je me suis dit que... »

Elle ne dort jamais sans en prendre. Elle ne peut pas. Aussi loin que je me souviennne, le sommeil naturel lui est étranger.

« Je vais t'en apporter un.

— Peut-être que ça vaudrait mieux. Merci, ma chérie. »

Une gélule rouge et bleu avec un verre d'eau. Elle est allongée, soutenue par trois oreillers. Elle a enlevé la poudre et son peu de rouge à lèvres, mais je remarque qu'elle s'est brossé les cheveux, qu'elle a gentiment arrangés ensuite dans un filet autour de la tête, si bien que malgré sa pâleur elle est à son avantage. Très émouvant. Oh... suis-je vraiment aussi petite d'esprit ? Elle aurait certainement pu avoir un malaise pendant la soirée, mourir, et alors j'aurais eu tort à tout jamais, pas tellement d'être sortie mais d'avoir éprouvé ces sentiments, de m'y être abandonnée.

« Tu t'es bien amusée, ma chérie, c'est vrai ?

— Mais oui, merci. Tu te sens vraiment bien maintenant ?

— Tout à fait. Bonne nuit, ma chérie.

— Bonne nuit. »

Me voici enfin dans ma chambre, et enfin seule. Il est très peu probable que je le revoie. Autant décréter ça maintenant, ça me facilitera les choses par la suite.

Le téléphone. Si seulement je pouvais y arriver avant Mère. Dans le miroir de l'entrée je vois cette femme girafe, efflanquée. Calme-toi, Rachel. Je sais que le téléphone est à portée de main et que je peux me jeter dessus si nécessaire. C'est terrible de penser comme ça. Ça ne me ressemble pas.

Mère est dans le salon, elle époussette par petits coups légers, comme si le chiffon à poussière était un mouchoir en mousseline qu'elle agiterait à la fenêtre d'un château. Elle fait celle qui n'écoute pas. Je me promets de mettre une rallonge à ce satané téléphone pour pouvoir le prendre dans ma chambre. Mais je ne le ferai pas. Comment lui faire accepter ça ?

« Allô...

— Allô, Rachel ?

— Oh. Calla. Bonjour.

— Ça va, Rachel ?

— Mais oui. Pourquoi ça n'irait pas ?

— Oh, je ne sais pas. Quelque chose dans le son de ta voix... mais c'était juste une idée que je me faisais, et comme je ne t'ai pas vue depuis le début des vacances.

— Mais non, ça va très bien. Simplement... tu sais... j'ai été occupée.

— Eh bien, j'ai eu envie de te téléphoner à plusieurs reprises, et puis je me suis justement dit que tu devais être occupée... »

Elle attend que je réponde quelque chose. Mais je ne dirai rien. Pourquoi elle me téléphone ? Pourquoi ne peut-elle pas me laisser tranquille ? Je ne devrais peut-être pas être impolie avec elle. Mais si elle continue de me téléphoner sur ce ton, elle l'aura bien cherché, non ?

« Eh bien, *j'étais* occupée en effet. Comme je viens de te le dire. »

Mon intention n'était pas de lui parler sur un ton aussi hargneux. Mais c'est dû à sa façon de me surveiller. Elle cherche les ennuis. Pour qui me prend-elle, à la fin ? Tout d'un coup je suis très en colère contre elle, tellement en colère que je me retiens tout juste de reposer le combiné d'un coup sec.

« Je me demandais simplement si tu avais envie d'aller au cinéma ce soir, propose Calla. Ou n'importe quand cette semaine. Ou même la semaine prochaine. »

Il y a une hésitation dans sa voix, un petit rien qui s'y trouve depuis ce fameux soir. Jamais elle n'avait eu ce ton avec moi, alors que maintenant on dirait qu'elle s'y sent tenue. Maintenant elle se sent obligée de me demander pardon encore et encore. Je déteste ça. Je devrais ressentir... quoi ? De la pitié ? Non. Les gens à l'esprit tolérant éprouvent de la compassion, c'est mieux. Moi je n'éprouve rien du tout. Juste le désir qu'elle s'en aille et qu'on ne m'embête plus, que je n'aie plus à m'occuper de ça. Bizarrement, ma colère a disparu.

« J'aimerais bien t'accompagner, Calla, mais je ne pense pas pouvoir avant un certain

temps. Je dois... je dois bâcher des cours, et je serai joliment prise avec ça pour le restant du mois.

— Tu ne devrais pas passer ton temps à travailler, Rachel.

— Je veux réussir. Et c'est ma seule façon d'étudier. J'ai envie de me concentrer là-dessus. Il le faut. »

J'entends ma voix monter au fur et à mesure, s'énervier puis devenir perçante, défendant mon droit à l'étude comme s'il était en son pouvoir de m'en empêcher. Et pour un cours fantôme, en prime. Je n'avais pas envie de mentir. C'est elle qui m'y a poussée.

« D'accord, acquiesce très calmement Calla. O.K., j'ai compris. »

Oh, mon Dieu. Elle a compris effectivement. Elle n'y croit pas un seul instant. Elle sait que pour un cours par correspondance j'aurais dû m'inscrire il y a longtemps, et que donc je lui en aurais parlé il y a des mois déjà.

« Écoute, Calla, je t'appellerai, d'accord ? Dans quelque temps. Quand je... quand les choses seront plus claires.

— Oui. D'accord, Rachel. O.K. » Sa voix est terne, elle n'oppose pas la moindre résistance.

« Tu vas quand, chez ton frère ? » Je prends l'air intéressée, ou tout du moins je reste polie.

« Je n'irai pas là-bas cet été. Deux de ses enfants ont la varicelle et moi je ne l'ai jamais eue.

— Tu ne partiras pas du tout alors ?

— Non. Je suis un peu, oh, je ne sais pas, fatiguée, tu sais. Je me suis dit que j'allais rester au calme. De toute façon j'ai promis d'aider à repeindre les boiseries du Tabernacle. »

C'est la première fois qu'elle y fait allusion depuis le fameux soir. Je dois dire quelque chose. Il le faut. Simplement pour lui montrer que c'est sans importance, que j'ai oublié, que ce n'était rien, rien de grave. Mais mes mains se contractent et je sens le combiné devenir glissant à cause de la sueur.

« Oh. C'est chouette. Quoi de neuf au Tabernacle ces jours-ci ? »

C'est ridicule. Comme si je demandais des nouvelles de la santé de sa tante.

« Tout va bien, merci.

— Ça fait plusieurs fois que j'ai eu envie de te demander », avec horreur j'entends ma voix grincer, après quoi je ris bêtement, « si tu as eu l'occasion, tu sais, de parler en langues.

— Non. Pas encore. Le don ne m'a pas été donné. »

Sa voix est grave et triste, comme si quelque chose lui avait été véritablement refusé, quelque chose de tangible, une sorte de grâce. Bêtement, ça me fait peur. Ne puis-je pas prendre congé maintenant ? N'avons-nous pas parlé assez longtemps ?

« Bon, je te passerai un coup de fil alors, Calla. »

Quelle façon idiote de dire à quelqu'un qu'on lui téléphonera. Il y a dans l'expression une ambiguïté à la fois stupide et menaçante. Je ne l'utiliserai plus.

« Très bien. Ne travaille pas trop, Rachel.

— Ne t'inquiète pas. Au revoir. »

Cette dernière remarque se voulait-elle être une plaisanterie ? Peu importe. Mais je vois maintenant que je suis prise au piège de mon propre mensonge et qu'il me faudra inventer à l'avenir des explications compliquées pour le préserver.

*Oh quelle toile complexe nous tissons
Quand au départ nous entreprenons
de tromper.*

La voix posée de Mère, qui me récitait ça en chantonnant quand j'étais enfant. Impossible de me rappeler quelle était la faute, je me souviens juste du pensum consistant à écouter ce refrain tout en sachant qu'elle ne me giflerait jamais et passerait l'éponge, ainsi qu'elle le faisait à chaque fois. Elle ne cessait de me répéter combien mes désobéissances la blessaient. Elles blessaient aussi Jésus, je m'en souviens. Pauvre Jésus. Il semblerait qu'il s'en soit sorti mieux que moi en tout cas.

Pourquoi ce n'était pas Nick au téléphone ?

C'est ridicule. Je n'attends pas d'appel de sa part. Il n'appellera pas. Pourquoi le ferait-il ?

Je ne sais si j'ai envie de le voir, ou simplement de corriger l'impression que j'ai pu lui faire.

« Rachel...

— Oui ?

— Je n'écoutais pas mais je n'ai pas pu m'empêcher de t'entendre faire allusion à un cours ou à un quelque chose de ce genre. Tu ne m'en avais rien dit.

— Ce n'est pas encore sûr. C'est juste une idée.

— Eh bien, c'est ton affaire naturellement, ma chérie. Tu n'es pas obligée de me raconter ta vie. Ce qui me paraît bizarre c'est que tu n'en aies jamais parlé.

— Désolée, Mère. Ce n'est pas encore sûr.

— Naturellement, ma chérie, je comprends très bien. Pas de problème. Je ne m'attends pas à ce que tu me tiennes au courant de tous tes faits et gestes. C'est vrai, après tout, c'est ta vie, non ? Mais je trouve juste bizarre que tu ne m'en aies rien dit. Ce n'est pas comme s'il y avait une raison de faire des cachotteries.

— Je t'en prie, Mère. Pas de scène. Je t'en prie.

— Une scène ? Mais non, voyons. Je ne suis pas contrariée, Rachel, ne crois pas ça. Je ne vais pas être contrariée pour une chose pareille. Je suis tout au plus un peu blessée, peut-être. Mais, voilà. C'est bête sans doute, ce genre de sentiment. Tu as parfaitement le droit de garder quelque chose de secret si tel est ton désir...

— Ce n'était pas un secret. C'était... oh, peu importe. Je suis désolée. C'était parce

que ça ne m'avait pas traversé l'esprit, j'imagine. Je suis désolée.

— Aucune importance, ma chérie. Ça peut arriver à tout le monde d'être étourdi parfois. Je ne peux pas m'attendre... »

Voilà notre conversation, comment nous parlons, comment ça se déroule.

Cela fait maintenant une semaine que je suis sortie avec lui. Une semaine aujourd'hui. Je ne sais pas pourquoi je prends même la peine d'y penser. Ce n'est pas comme si j'attendais qu'il me demande de renouveler la chose. Il doit sortir avec une adolescente à présent. Jolie, reconnaissante, posée. Une fille à l'aise en tout.

Un jour de printemps je me suis promenée dans les champs sur la colline au-delà du cimetière. Il restait de la neige dans les petits creux que le soleil n'avait pas encore atteints, de la neige mêlée à des traces de terre qui apparaissaient quand la neige se mettait à fondre. En bordure de la froide blancheur veinée de noir, en plein cœur des chaumes cassants et brunis de l'herbe de l'an passé maintenant pareils à de vieux os d'oiseaux, poussaient les crocus dont le mauve pâle était protégé par la chevelure gris-vert des pétales extérieurs. Je me suis baissée pour en cueillir, écartant les herbes mortes et la neige souillée. C'est alors que j'ai levé les yeux et que je les ai vus, au pied de la colline, dans un bosquet de peupliers, à quelques mètres de là à peine, un garçon et une fille.

Ils devaient avoir seize ans. Je les connaissais pour les avoir eus comme élèves mais j'avais oublié leurs prénoms. La fille avait ouvert son manteau sous lequel s'était réfugié le garçon, ils étaient très serrés dans ce cocon. Et moi j'étais l'intruse. Ils ne se sont pas écartés, n'ont pas détourné les yeux. Ils m'ont regardée, sans la moindre trace d'étonnement. Je me suis alors demandé comment je devais leur apparaître, accroupie là comme si j'avais des ennuis urinaires m'obligeant à sortir en plein air, sur cette colline. Ou peut-être qu'ils ont cru que je les regardais délibérément, curieuse comme une chatte. Horriblement gênée, j'ai lancé : « Je cherche des crocus. » Et le garçon a répondu : « Ouais, nous aussi. » Puis ils n'ont pas pu se retenir plus longtemps de rire, et pendant qu'ils riaient j'ai vu, malgré le manteau protecteur, qu'il avait écarté les jambes et enserrait la fille entre elles. J'ai filé, amusée par ce malentendu. Ils n'avaient pas voulu être cruels. Il y avait de fortes chances pour qu'ils aient ajouté ensuite : « T'as vu sa tête ? Ah, bah, elle est juste jalouse », sans se rendre vraiment compte que c'était fort possible, s'imaginant que j'étais choquée. Je me souviens d'avoir remonté ce jour-là la route de la colline jusqu'à Manawaka, en me demandant si les gens décèleraient quelque chose sur mon visage, ou bien s'ils se contenteraient de dire : « Voici Miss Cameron, elle sort toujours se promener seule. » C'était comme ça que je me voyais, le long de toutes les petites routes et sentiers de terre battue des environs, depuis des années. *Errant comme une âme en peine*, survivante anachronique d'un

romantisme panthéiste, ramassant des fleurs sauvages qui seraient sans doute mises sous presse entre les pages de l'*Encyclopedia Britannica*. J'aimerais pouvoir oublier cette journée et ces deux gamins, mais c'est impossible. C'est le genre d'instant éternel.

Je ne sais que faire de moi. En hiver je ne cesse de répéter combien le soleil me manque, et puis voici juillet, je suis libre, le soleil est haut dans le ciel, il diffuse sa chaleur partout et moi je n'ai pas mis le nez dehors de la journée.

« Où vas-tu, Rachel ? »

Mère est assise à la fenêtre du salon, son poste de vigie préféré ces jours-ci. Elle surveille Japonica Street comme un capitaine surveillerait l'océan depuis le pont de son navire dans l'espoir d'une diversion. Elle prie le ciel pour qu'il y ait des funérailles. Elles égayent tout de même la rue d'un semblant de défilé, après quoi elle entend les voix qui montent de la chapelle en dessous. Elle a fort peu de distractions. Je devrais l'emmener se promener. Hier je l'ai fait, mais elle était tellement lente. Ce n'est pas de sa faute. Je ne dois pas montrer d'impatience. C'est injuste, et déplacé. Je me dois d'être plus patiente. Et aussi plus gaie. Je ne suis pas assez gaie avec elle.

« Je pensais aller en ville acheter de la glace pour ce soir. Tu veux m'accompagner ? »

— Non, non, ma chérie. Je suis vannée aujourd'hui. Je ne sais ce que j'ai. Peut-être cette longue promenade d'hier. Je crois que ça m'a épuisée.

— Oh. Je n'aurais pas dû t'emmener si loin.

— Mais ça ne fait rien, ma chérie. Ça te faisait tellement plaisir que je n'ai pas voulu suggérer de rebrousser chemin. »

Oh, Seigneur. Ça recommence. Je sens la tête qui me tourne, comme si une lanière de cuir encerclait mes tempes.

« Désolée. J'aurais dû m'en rendre compte. Repose-toi maintenant. Tu as besoin de quelque chose avant que je ne m'en aille ?

— Non non. Je vais très bien, ma chérie. J'ai ma revue. Et tout à l'heure je me ferai une tasse de thé.

— D'ici là je serai revenue. »

Voici River Street et voici Willard. Il ne flâne pas comme les autres passants par cet après-midi léthargique. Sa courte silhouette dévale plutôt le trottoir. Aucune concession à faire au soleil, ce serait le début de la décadence selon lui. Va-t-il s'arrêter, ou bien passer en trombe sans me voir ?

Il s'arrête, sourit avec affectation, et l'espace d'une seconde j'ai un bref aperçu de la triste absurdité de sa petite vie affairée. Mais que dire du jour où il a fouetté James, et de ma part de responsabilité dans cette trahison ? Je dois être prudente.

« Comment allez-vous, Rachel ? Vous m'avez l'air en forme. Les vacances vous réussissent, on dirait ? »

Qu'est-ce qu'il peut bien insinuer ? Je dois arrêter d'être aussi soupçonneuse.

« Ça va bien, merci.

— J'ai entendu dire que vous aviez fini par rencontrer notre ami commun.

— Pardon ?

— Téléphone arabe. Les nouvelles vont vite, hein ? Non, en fait, Angela vous a vue par hasard la semaine dernière dans sa voiture.

— Oh. »

C'était donc Nick qui était chez Willard le soir où j'ai refusé d'y aller. J'aurais pu le rencontrer un mois plus tôt. Mais ça n'aurait servi à rien. Je perds toujours mes moyens chez Willard, avec Angela qui déverse sa grâce parfumée tous azimuts.

Et bien sûr il a fallu qu'Angela me voie. Elle est le contraire des trois singes de la sagesse qui ornaient le presse-papiers sur le bureau de mon père. Angela entend tout, voit tout, et raconte tout. Je dois chasser ce genre de pensées de mon esprit. C'est ce que j'ai toujours détesté à Manawaka et pourtant je suis devenue comme eux tous, ligotée par des futilités.

« Il est passablement blagueur, si vous voulez mon avis, lance Willard. Attention, je ne veux pas dire que ce n'est pas un charmant garçon. Mais il manque un peu de sérieux, je crois. C'est votre avis aussi ?

— Je ne le connais pas tant que ça.

— Oh, on peut peut-être y remédier, non ? »

Tout en avançant, j'ai l'impression de ne plus voir la rue. Je sens la poussière que souffle sans relâche la brise estivale le long des trottoirs. J'entends le claquement des auvents des magasins battant comme les ailes épuisées des pélicans. Et je perçois encore et toujours l'insinuation dans la voix de Willard.

De retour. Le téléphone sonne tandis que je monte les marches. Mère y répond.

« Qui ? Non, désolée. Elle est sortie.

— Je suis là !

— Oh. Un instant. Elle vient juste d'arriver. »

Le combiné est entre mes mains. Allô.

« Allô. Rachel ? Bonjour. Je me demandais si tu faisais quelque chose ce soir ?

— Non. Non, rien.

— On peut se voir, alors ?

— Oui, j' imagine que oui. Oui, ça serait bien. »

Après quoi je file dans ma chambre dont je ferme la porte. Tout continue comme avant. Je ne suis pas troublée le moins du monde. Je suis très contente qu'il ait téléphoné, c'est tout. Ça n'a pas la moindre importance.

Il n'y a pas que mes mains qui tremblent. Mes nerfs me secouent comme si j'étais une poupée de papier mâché manipulée par un marionnettiste ivre. Le garçon et la fille de la

vallée riraient bien. Je ne me laisserai plus faire. Non. Il n'y a là aucune logique, aucune raison.

Je peux être pondérée, sociable, gaie. Les hommes n'aiment pas les femmes trop sérieuses. Est-ce vrai, et qui m'a dit ça pour la première fois ? Ma sœur, sans doute. Elle est allée à toutes les boums du samedi soir depuis ses seize ans. Et ça ne l'a jamais ennuyée. Ou alors elle ne m'en a jamais rien dit. Elle me racontait ce qui s'y passait, comment ils lui disaient tous s'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît. Je me demandais si tout ça était vrai ou bien si elle avait brodé. Je pense n'avoir jamais douté que c'était vrai pour elle. Je me demande juste comment elle s'arrangeait pour obtenir de leur part cette réaction invariable plutôt qu'occasionnelle.

Une femme pourrait-elle avoir les tendances de Calla sans le savoir et que les hommes sentiraient, eux ; disons que ce serait perceptible en tout cas, et que du coup ils n'auraient pas envie de... Non, c'est impossible. C'est fou. Je ne dois pas.

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir me mettre ?

« Le film ne paraît pas très tentant, me dit Nick en s'excusant à moitié. Que dirais-tu d'un tour en voiture ? »

Il porte une chemise sport vert foncée, des pantalons de flanelle grise et pas de cravate, ni de veste. La soirée est saturée de chaleur,

et pourtant il fait presque aussi léger qu'à midi. Il suit le périphérique qui sort de la ville, puis une route secondaire qui traînasse entre de jeunes peupliers aux feuilles bruissant au moindre murmure du vent ; ensuite ce sont des buissons d'aronia avec des grappes de baies encore dures et vertes, suivis de buissons d'églantiers dont presque tous les pétales sont tombés et dont seul demeure le cœur jaune moribond.

« Cette route va à Wachakwa.

— Oui, je sais, dit Nick. Ça fait des années que je n'ai pas été du côté de la rivière. J'aimerais bien y jeter à nouveau un coup d'œil. Quand on était gamins on y venait souvent, avec mon frère.

— J'avais oublié que tu avais un frère. Est-ce qu'il n'est pas... ?

— Si. »

Il ne veut pas que j'en parle. J'aurais dû m'en souvenir et ne faire aucune allusion. Il va croire que je manque de tact. Steven Kazlik est mort, mais je ne me souviens pas dans quelles circonstances. C'était il y a longtemps. Ils ne devaient pas avoir plus de dix-huit ans. *Ils...*

« Oh. Je m'en souviens maintenant. Vous étiez jumeaux.

— En effet, confirme-t-il à contrecœur. Mais pas identiques.

— Quelle différence ?

— Oh, je ne sais pas. J'étais content qu'on ne se ressemble pas, c'est tout. Que dirais-tu d'un autre toi-même mais parfait ? »

Je n'y avais jamais songé. Cela donnerait-il le sentiment d'être soi-même plus réel, ou de l'être moins ? Existerait-il une communication constante où l'on serait persuadé de connaître la moindre pensée de l'autre comme si nos êtres étaient unis de manière invisible ?

« Je ne sais pas si ça me plairait ou non. On ne doit jamais se sentir seul, en tout cas.

— C'est ce que je n'aimais pas, m'explique Nick. Les gens nous associaient toujours, Steve et moi, bien qu'on ait été très différents. Lui ça ne semblait pas le déranger. Il en riait. Mais moi je détestais ça.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. C'était comme ça. J'avais envie d'être absolument seul. Et puis c'est arrivé comme ça. »

Qu'est-ce qu'il pense ? Sa voix est dure, froide, neutre, rien qui le trahisse. Quand c'est arrivé, s'est-il reproché d'avoir jadis souhaité être fils unique ? Ou était-il involontairement soulagé, et depuis lors jamais il n'a pu oublier ce soulagement ni se le pardonner ? Je ne sais pas. Je ne sais absolument pas ce qu'il pense. Je n'y arrive pas, avec personne. Toujours ce jeu futile des devinettes.

Il arrête la voiture.

« On y est. Descendons un instant au bord de la rivière, d'accord ? »

La clôture en barbelés est lâche et, d'un pied et d'une main, Nick écarte à fond les deux fils du haut tandis que je me glisse en dessous en essayant de ne pas accrocher les plis bleus de ma robe aux picots métalliques. Heureusement que je ne porte jamais de talons hauts à cause de ma taille. Le pré est accidenté, plein de monticules, de pierres et de taupinières. L'herbe sèche et clairsemée n'est pas haute mis à part des touffes ici et là. Par contre sur les rives, c'est différent. L'herbe y est haute et bien plus verte. Les saules poussent sur les bords de la Wachakwa et leurs branches alanguies se penchent pour effleurer l'eau ambrée courant vivement sur les galets.

Suis-je naïve de l'avoir aussi facilement accompagné ici ? Ou bien suis-je naïve d'imaginer qu'il puisse envisager autre chose qu'un pèlerinage semi-conscient sur un lieu empli de souvenirs ?

Il est tellement spécial. Il marche avec détermination, mais comme s'il était seul. Et il l'est, sans doute. Alors, pourquoi me demander de l'accompagner ? Parce que ça aurait l'air bête de se promener ici tout seul ? Ça m'étonnerait qu'il pense ça. Ce n'est pas son genre. J'ignore quel genre de personne il est. Il ne se livre pas beaucoup. Il a juste l'air de parler franchement. Mais en dessous, tout est verrouillé. Qu'est-ce que je m'imagine ? Pourquoi vouloir aller aussi vite, arriver à connaître ses véritables sentiments ? Je ne lui parle pas avec franchise. Mais je le pourrais. Je le ferai peut-être. Seigneur, Rachel, tu n'as rencontré cet homme que deux fois. Sois raisonnable.

Pourtant je l'ai touché, j'ai touché son visage et sa bouche. C'est tout ce que je connais de lui, son visage, et l'ossature de ses épaules. Une connaissance superficielle.

Il est debout près de la rivière. Je ne sais que dire, ni quelle remarque faire. Je suis sûre que j'ignore pourquoi je suis venue ici. Il ne voulait pas que je l'accompagne. N'importe qui aurait fait l'affaire, aussi bien, histoire de lui tenir compagnie. Est-ce le cas ? Je sens que je dois être plus grande que lui et c'est atroce ; jusqu'à ce que je m'oblige à le regarder et me rende compte que c'est faux. En fait, je le savais pertinemment.

Plus rien n'est clair à présent. Il doit y avoir quelque chose qui cloche dans ma façon de voir les choses. Je n'ai aucune notion du juste milieu. Soit je me concentre sur un détail et je le vois grossi à la loupe – une feuille et toutes ses veinures, le fin duvet sur le dos d'une main d'homme –, soit le monde s'éloigne et devient flou, artificiel, imprécis, comme une peinture abstraite. Le ciel qui s'assombrit est profondément bleu avec des balafres sanglantes de rose, des flammes qui se déverseraient du volcan ou de la blessure, ou encore de cette fleur qu'est le soleil couchant. Le vert qui hésite et la mer d'herbes, d'un brillant strident. Des troncs d'arbres noirs et torturés forment une voûte au-dessus de la rivière.

Seul le visage de Nick est clair. Des pommettes saillantes, des yeux légèrement obliques, des cheveux raides et noirs. Avant son visage avait un air familier parce que j'en connaissais le contact, l'odeur mâle sur la

peau, la légère rugosité sur les mâchoires. Maintenant son visage slave fermé me fait penser à un de ces anciens cavaliers des steppes au profil d'aigle.

Je dramatise. Je donne à tout cela du mystère ou du sens au lieu de m'en tenir à ce qui est, et qui est fort gênant tandis que je suis plantée là comme une gourde, sans piper mot, sans le moindre charme, sans la moindre profondeur ou légèreté.

Il s'assied dans l'herbe, et comme je ne sais pas quoi faire d'autre, je m'assieds à côté de lui, arrangeant ma robe de coton avec une coquetterie que je méprise mais dont je ne peux faire l'économie. Je m'aperçois alors qu'il n'a rien remarqué. Son esprit est ailleurs. Il rit, un rire d'indifférence, comme un haussement d'épaule.

« Ça ne sert à rien de venir ici, dit-il. Je ne sais pas pourquoi je voulais voir cet endroit-ci en particulier. Il n'y a plus rien qui m'intéresse ici à présent. Je m'en doutais, bien sûr, mais ça n'empêche pas d'essayer. Ces retours en arrière... ça me rend malade, franchement. Je m'étais toujours juré de ne jamais en faire.

— Pourquoi donc ? Où est le mal ? Est-ce que ce n'est pas naturel de revoir des endroits qu'on a aimés ?

— Je n'ai pas la moindre idée de ce qui est naturel ou de ce qui ne l'est pas, me répond-il gaiement. Ce n'est pas que ça me plaisait particulièrement, ici. C'était un territoire neutre, c'est tout, et quand d'autres gamins se pointaient, Steve et moi leur faisions peur.

On avait des frondes et on était bigrement adroits tous les deux, surtout Steve. On n'a jamais eu de carabine 22. L'envie me dévorait pourtant. Le paternel était contre. Il croyait encore le port d'armes illégal et craignait que l'un de nous deux soit envoyé en prison à cause de ça. Tu me suis ? Il savait bien que ce n'était pas vrai, en même temps qu'il avait du mal à s'en convaincre. Je ne sais pas ce qu'il imaginait que nous ferions avec une carabine 22... lancer une révolution, peut-être ?

— Qu'est-ce que tu veux dire par "endroit neutre" ?

— Oh, simplement le fait que ce ne soit ni la ville ni la ferme, m'explique Nick avec désinvolture ; c'était un terrain en friche, à l'époque, pas même utilisable comme pâture. À part des gamins qui s'y permettaient des incursions illégales je n'y ai jamais vu personne sauf quelques clochards, qui ne nous ont jamais dérangés. De toute façon ils n'avaient pas vraiment d'autre endroit où aller. »

Tout cela me paraît tellement étrange que j'ai peine à le croire. Mais quand je me tourne vers lui et le regarde, il détourne les yeux.

« Rachel, dit-il comme s'il jouait à faire sonner mon nom. Rachel Cameron. Tu dois me trouver ridicule. Changeons de sujet. Je me suis déjà égaré la dernière fois. Et ce n'était pas du tout mon intention. Des gens que j'ai connus il ne reste plus âme qui vive, tu comprends ? Ils ont déménagé, d'autres sont arrivés, mais ce n'est pas une excuse

pour blablater avec toi non plus. Autrefois j'aurais crevé plutôt que de me confier comme ça. Au moins j'ai un peu changé, Dieu merci. Je me suis bonifié, c'est ce que je crois en tout cas, mais je suis peut-être suffisant en affirmant ça. »

Un territoire neutre, c'était ce qu'il lui fallait à l'époque. Un endroit qui n'appartienne ni à un côté ni à l'autre.

« Nick, je n'aurais pas deviné que c'était ton état d'esprit de l'époque. J'ai toujours cru...

— Vas-y. Tu as toujours cru quoi ? Ça m'intéresse.

— Je t'enviais, j'imagine. Je ne veux pas dire toi en particulier. Mais les gens comme toi.

— Les gens comme moi ? » Le voilà avec un grand sourire et je crains tout à coup qu'il ne se fasse blessant. « Je suis unique, ma chérie. Ce que tu essaies de dire c'est que tu enviais les Ukrainiens. Et ce que moi j'aimerais savoir, c'est pourquoi.

— Parce que... je ne sais pas... comparés aux enfants de mon...

— De ton quartier ? Ça va. Tu peux le dire. Ce n'est pas un blasphème.

— Oui. C'est ça. Eh bien, vous... c'est-à-dire ils... paraissaient toujours plus vaillants, il me semble, et plus libres. »

Il rit et me touche pour la première fois, posant la main sur mon épaule et la laissant doucement glisser le long de mon bras.

« Plus libres ? C'est drôle, ça. Comment tu crois qu'on passait le temps ? À allonger les filles et à nous livrer à des danses slaves endiablées ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Tu voulais dire quoi, alors ?

— Je ne sais pas comment le formuler. Vous viviez de manière moins rigide, peut-être. Avec plus de franc-parler, peut-être aussi. À la fois laissés libres par vos familles et par vous-même. Quelque chose dans ce goût-là. Ou peut-être que c'était juste mon imagination. On croit toujours qu'ailleurs l'herbe est plus verte. L'hiver, il m'arrivait de m'accrocher au traîneau de ton père ; je me rappelle sa grosse voix tonitruante et comment il se mettait dans tous ses états, insultant les chevaux ou bien tentant de les amadouer. Dans ma famille on ne montrait pas d'émotions. C'était répréhensible. »

Nick se rallonge dans l'herbe. Mais sa main repose toujours sur mon bras.

« C'est ta plus longue tirade jusqu'ici, Rachel, tu t'en rends compte ?

— Non.

— Et je suis un mufle de te le faire remarquer. Désolé. Eh bien, je comprends ce que tu veux dire, et en un sens tu as raison, je crois, même si à une autre époque je ne l'aurais pas compris. En ce temps-là les disputes ne me paraissaient pas vraiment une bonne chose. Mon oncle vivait à Galloping Mountains et chaque fois qu'il descendait ici, ce qui heureusement ne se produisait pas plus

de deux ou trois fois par an, mon père et lui semblaient régulièrement sur le point de s'entretuer. Mon oncle, frère de ma mère, n'a jamais vraiment été communiste mais il était d'extrême gauche, tu comprends, et il pensait dur comme fer qu'il était bon pour l'Ukraine de faire partie de l'U.R.S.S. Mon père n'était pas d'accord. Selon lui l'Ukraine devait être un pays indépendant. Incroyable, non ? Mais telle était son opinion et il n'en changerait jamais au grand jamais. Tous les deux ne se contentaient pas de discuter, ils se lançaient dans des batailles verbales acharnées et se déchaînaient l'un contre l'autre comme deux mastodontes. Cela ne dérangeait pas Steve, qui était plus libre d'esprit que moi. Mais moi ça me contrariait au dernier degré par contre, tellement ça me paraissait ridicule. Je me souviens d'une fois où j'avais dit à mon père que je me fichais complètement de l'Ukraine, pour moi ça n'avait aucune portée. Et c'était vrai. Mais je n'aurais pas dû lui dire ça. Maintenant je le regrette.

— Il s'est mis en colère ?

— Oui. Mais ce n'était pas grave. Il était en colère contre moi la moitié du temps. Non, ce qui est grave c'est que ça l'ait blessé. Pour lui c'était inacceptable, comme le fait que j'aie toujours refusé d'apprendre l'ukrainien. Ma mère était née ici et nous parlait en anglais. Mon père a essayé pendant quelque temps, puis il a fini par renoncer et nous parler en anglais lui aussi, ce qui le mettait en situation de grande infériorité vis-à-vis de nous, bien qu'il ne l'ait jamais reconnu, pas

même en son for intérieur probablement. D'après lui, même l'anglais de la reine ne valait pas le sien. Il avait en lui une foi incroyable, et encore aujourd'hui j'ignore si c'était vrai ou un simple moyen de défense. Plaise au ciel que je ne le sache jamais non plus.

— C'est vraiment dommage que tu n'aies jamais appris sa langue.

— Oh, ça présentait aussi des avantages. Ma grand-mère était arrivée avec mon père et elle a habité chez nous jusqu'à sa mort. C'était une femme acerbe, une vraie guerrière. Bien heureusement, chacune de ses colères nous est toujours passée largement au-dessus de la tête. Or combien d'enfants ont la chance de ne pouvoir échanger un traître mot avec leur chère vieille grand-mère ? »

Il y avait dans sa voix cette pointe d'amertume mordante, à laquelle je ne pouvais répliquer. Impossible de savoir comment l'interpréter.

« Mais assez parlé pour l'instant, hein, Rachel ? »

Et on s'embrasse comme si l'on était de vrais amoureux, bien qu'il n'y ait là aucun faux-semblant. Comme s'il me désirait vraiment. Il s'étend à mon côté, et à travers nos vêtements respectifs je sens le poids de son corps, ainsi que son sexe. Oh, mon Dieu. J'ai envie de lui.

« Débarrassons-nous de quelques vêtements, ma chérie. »

Je ne supporte pas la douleur physique. Et ça ne date pas d'aujourd'hui. J'aurais honte

qu'il découvre qu'à l'âge que j'ai ça me fait mal, avec à cela une seule raison valable. Impossible. Mais peut-être que ça ne fera pas mal. La membrane a été enlevée il y a des années, je m'en suis assurée afin que ma nuit de noces ne soit pas gâchée. Quelle blague. Ça fera mal quand même. C'est inévitable. Impossible de le lui avouer. *Le bien le plus précieux d'une femme*. La voix archaïque et affectée de ma mère qui mettait en garde ma petite personne de seize ans d'une façon qui me donnait envie de rire, ou alors de vomir. Mais ça n'a été ni l'un ni l'autre et je n'ai pas adopté son point de vue, en même temps que j'étais incapable d'agir par moi-même. Pour moi il aurait mieux valu que je reste à l'écart, ou bien que je me débarrasse facilement de ce pesant fardeau avec le premier garçon venu. Mais le premier garçon venu n'a pas beaucoup insisté. J'aurais préféré qu'il l'ait fait. À cette époque je n'étais pas plus effrayée que ça. Ça m'était égal. À l'époque j'avais juste plus de temps.

« Qu'est-ce qui ne va pas, ma chérie ? me demande un Nick perplexe. Tu as envie aussi. Tu le sais bien. »

Dans ses yeux un sourire étonné. Mon hésitation lui est hermétique. Après tout je ne suis pas une enfant, ni une jeune fille. Que diable se passe-t-il ? Impossible pour moi de me déshabiller dans un champ. Et si on nous voyait ?

« Je ne peux pas... ici.

— Je t'ai dit qu'il ne venait jamais personne.

— Ça, c'était autrefois.

— Oh, ma chérie, dit-il fort gentiment mais avec un sourire de reproche, c'est un endroit très isolé. Qu'est-ce qu'il te faut de plus ? »

*La tombe est un lieu de beauté secret
Mais nul, je crois, ne s'y éteint.*

Voilà sans doute pourquoi il a dit ça. Ma mère disait, elle : « Ton père n'était pas du genre à exiger beaucoup de moi, il faut bien lui accorder ça. » Et j'ai compris alors combien cela avait dû être terrible pour lui, toutes ces années.

« Pas tout, Nick. Pas mon jupon.

— D'accord, ma chérie. Comme tu voudras. »

En esprit, dans les profondeurs de ce théâtre, personne n'avait jamais eu à s'empêtrer dans les gestes maladroits du déshabillage. Les vêtements disparaissaient tout seuls. Je refuse de le regarder, même si Dieu seul sait qu'il s'en sort adroitement et se faufile hors de ses pantalons en flanelle grise comme un serpent qui se débarrasserait de sa mue. Non, pas un serpent bien sûr.

Tout nu, il est chaud et frais. Sa peau est lisse, les poils de ses cuisses et de l'entre-jambe sont légèrement rugueux. Son sexe, étranger, est géant et bien réel. Maintenant plus rien ne m'importe, je n'ai plus peur de quoi que ce soit et il n'y a plus rien autour de nous, mis à part le bleu sombre de la nuit, je n'aurai plus jamais peur de rien et puis après tout il me désire.

« Prends-le, ma chérie. »

Sa voix grave prononce quelques mots et je me rends compte que si j'avais voulu changer d'avis, maintenant c'est trop tard. Il faut y aller. Mais je n'y avais pas pensé, n'y avais pas réfléchi, ça ne m'avait pas traversé l'esprit avant cet instant-ci...

« Nick... tu n'as pas... tu sais, pris... »

Sa bouche explore mon visage, mes yeux.

« Et toi, Rachel ?

— Non. Non. Je n'y ai pas pensé. »

Je croyais que c'était l'homme qui s'occupait de ça. Je me trompe ? Ce n'est plus le cas maintenant ? N'importe quelle gamine de dix-sept ans aurait été au courant. Je ne sais pas ce que je fais ici. Je ne veux pas...

« Tu me prends pour un boy-scout, ma chérie, toujours prêt ? »

Insupportable colère, si c'est de ça qu'il s'agit. Pas maintenant. Pas comme ça. Et ça me met en colère aussi.

« Et moi, à ton avis ?

— Chut, ma chérie. Pas de problème. Ne t'en fais pas. Je n'éjaculerai pas en toi. »

Une brève douleur fulgurante, puis voici son sexe dans le mien et je le sens qui pénètre, chaud et inoffensif. Et, oh, Nick, impossible de réfréner ce tremblement qui n'est pas du désir mais quelque chose que je ne comprends pas. Je ne veux pas de ça. Ce ne sont que mes muscles, ma peau, mes nerfs qui ont été coupés de moi-même, rien à voir

avec ce que j'ai envie d'être. Pardonne-moi. Pardonne-moi. Et puis...

« Oh flûte, ma chérie, je voulais me retirer avant, mais je... »

Je m'en moque. Je me moque de tout sauf de cette paix, cette fierté, et puis le fait de le tenir, lui.

« Pas grave.

— Mais tu étais tellement inquiète, avant. Tu... feras le nécessaire en rentrant chez toi ?

— Bien sûr. »

J'aimerais qu'il n'y fasse pas allusion. J'ai à peine conscience de ce qu'il me raconte.

« Tu n'as pas joui, Rachel, si ? Tu étais plutôt tendue, ma chérie. »

Le sentiment de paix s'est envolé. Je tourne la tête.

« Oui, je sais. Désolée.

— C'est sans importance. Ce n'est jamais très réussi la première fois.

— C'était donc si évident ?

— Qu'est-ce qui était si évident, Rachel ?

— Que c'était ma première fois ? »

Maintenant c'est à son tour de tourner la tête.

« Ne dis pas ça, Rachel. Il ne faut pas. Ce n'est pas nécessaire. Laisse les choses être comme elles doivent être. Ne t'inquiète pas, je ne te prends pas pour une pute. »

Je ne saisis pas ce qu'il veut dire. Puis je comprends. Quand il a dit *la première fois*, il parlait de la première fois où deux personnes font ça ensemble. Il ne sait pas que c'est *ma* première fois. Je suis tellement soulagée de l'avoir compris, que pendant un instant je suis incapable de penser à autre chose. Puis cette autre chose me frappe. Il croit que je lui ai menti, parce que préoccupée de manière erronée par... quoi ? Ma réputation... *J'ai perdu ma réputation*. Qui a dit ça ? Un idiot dans Shakespeare. Nick ne sait pas... Il ne sait pas combien j'avais eu envie de la perdre, cette réputation, de m'en débarrasser comme on se débarrasse d'un fardeau, de la réduire en cendres et d'éparpiller celles-ci au vent. J'ai envie de rire, d'être furieuse contre lui pour m'avoir traitée de menteuse, pour... Assez, assez, Rachel. Ça ne marchera pas. Pas maintenant. Pas ici.

Le monde revient en tourbillonnant avec, dans l'obscurité, le doux frottement des branches entre elles. Puis je vois qu'autour de nous il ne fait pas vraiment noir. C'est pleine lune. N'importe qui pouvait nous voir.

« Qu'est-ce qu'il y a, ma chérie ? »

Mais je l'ai repoussé loin de moi de toutes mes forces. Me rhabiller prend une heure, une éternité.

« Pourquoi se presser ? » demande-t-il. Il est toujours étendu là dans l'herbe, à sourire nonchalamment.

« Je dois y aller, Nick.

— Vraiment ? D'accord. »

Sur le chemin du retour la nuit paraît insupportablement chaude, l'air est collant et mielleux, chargé de l'odeur des plantes et des mauvaises herbes qui s'accroche encore à nous. Il conduit, un bras passé autour de mon épaule, et j'ai envie de me rapprocher de lui pour qu'il me tienne d'une manière tellement rassurante que rien ne pourra aller mal, jamais. Mais je ne dois pas me rapprocher de lui. Il conduit. Ce serait dangereux. Et s'il arrivait un accident, que l'on me trouve les cheveux défaits, sans rouge à lèvres, avec ma robe froissée et chiffonnée ?

« On y est, dit Nick. Je t'appelle, d'accord ?

— Oui. » Sans y penser je l'ai enlacé et j'ai tendu mon visage vers le sien, en quête d'un baiser.

« Oh, écoute, Rachel.

— Oui ?

— Tu... tu prendras tes précautions la prochaine fois, hein ? C'est mieux. »

Impossible de le regarder, ou d'en parler sur ce ton. Pas si vite. Donne-moi un peu de temps. Je m'y habituerai, à ce côté pratique, ces obligations, cette froideur. Pourquoi faudrait-il que ça fasse mal ? Et qu'est-ce que je m'imagine ? Qu'il va me dire qu'il m'aime ? Ça il ne le dira jamais. Il n'est pas friand de mensonges.

« Ça va, Rachel ?

— Bien sûr. Pourquoi cette question ?

— Je ne sais pas. Tu m'as l'air un peu tendue.

— Mais non, je vais bien. Bonne nuit, Nick.

— Bonne nuit, ma chérie. À bientôt. »

Mère est éveillée. Naturellement. Espérer qu'il en soit autrement aurait vraiment été utopique. À l'instant où elle m'entend dans les escaliers, elle allume. Et si jamais elle descend dans l'entrée et me voit dans cet état, échevelée ? Je ne veux pas me faire interroger. Non. Pas question.

« C'est toi, Rachel ?

— Oui. »

Elle attend qui, l'Ange de la Mort peut-être ? Peut-être que oui, après tout. Peut-être qu'elle est restée là, étendue des heures durant, à écouter les irrégularités de ses battements cardiaques. Ou alors à s'inquiéter pour moi. Elle tient à moi. Je compte pour elle.

« J'arrive dans une minute, Mère. Tu veux un chocolat chaud ?

— Ce serait gentil, ma chérie. Et une tranche de pain grillé tant que tu y es. »

Vite, dans la salle de bains pour refaire mon maquillage et me recoiffer. Voilà. Maintenant j'ai l'air correcte, normale. Et pourtant quand j'entre dans sa chambre et lui tends le plateau, j'évite de m'attarder sur la hargne fugace inscrite sur son visage, ses yeux trop brillants cernés par les ombres de la maladie ou de la déception. Impossible de la regarder. Elle ne comprendrait pas du tout ; aucune explication ne pourrait l'atteindre. Il

existe trois mondes et je suis dans celui du milieu, qui paraît être maintenant une zone de moindre résistance entre deux repères.

Elle finit par se calmer et je peux donc aller me coucher. Je n'ai pas encore commencé à réfléchir. Pour ça j'ai attendu d'être seule.

J'aimerais pouvoir en parler avec ma sœur.

En cet instant précis je suis sublimement heureuse. Il me désirait. Et je n'ai pas eu peur. Quand il est avec moi je n'ai plus peur. Ou à peine. Bientôt je n'aurai plus peur du tout.

Il a cru que je lui mentais.

Je ne pouvais pas lui dire que ce n'était pas le cas. En tout cas c'est mieux que de lui révéler l'absurde vérité. Mais j'aurais préféré qu'il ne me prenne pas pour une menteuse. Comment ai-je pu être aussi bête quand il a lancé : « Ce n'est jamais très réussi la première fois » ? J'aurais dû comprendre de quoi il parlait. Si j'avais compris, alors le problème du mensonge ne se serait pas posé. Bon sang de bonsoir. Pourquoi je n'ai pas compris ? C'était évident, pourtant.

Il a dit : « Tu étais plutôt tendue, ma chérie. » Oui. Même encore plus que je ne le pensais ? J'ignore comment on est supposée être. Je ne sais pas comment sont les autres femmes. Naturellement, il a dû comparer. *Tendue*. Toutes mes actions étaient saccadées, heurtées, spasmodiques, convulsives ? Je n'ai pas su y faire. J'ai dû être... non, je préfère ne pas y penser. Impossible.

Impossible de penser à autre chose. Mais il a dit : « La prochaine fois. » Seigneur, je vous en prie. Même si ce n'est qu'une seule fois encore. Comme ça je pourrai mieux faire. Sans plus de maladresse. Je vous en prie.

Je ne sais pas pourquoi on parle avec Dieu. Si j'étais croyante, le dernier genre de créateur que j'imaginerais serait un Être de type humain que l'on pourrait émouvoir avec des larmes ou soudoyer avec des mots. *Dis : s'il te plaît, Rachel, c'est le mot magique.* Mère.

Je vous en prie, Dieu, faites qu'il téléphone.

Et ma façon de partir précipitamment. *Pourquoi se presser ?* Il trouvait ça amusant. Rien d'étonnant. Crac ! Et je l'avais repoussé pour me ruer sur mes vêtements comme s'il y avait eu des spectateurs invisibles prêts à huer ou à croasser avec une dérision choquante. Et c'est vrai que quelqu'un aurait très bien pu passer par là. Ce n'est pas parce que l'endroit n'était pas tellement fréquenté quand Nick était gamin que c'est pareil aujourd'hui. N'importe qui aurait pu facilement passer par là. Et ça m'aurait été insupportable. *Pourquoi se presser ?* Oh Seigneur, j'aurais pu au moins ne pas agir comme je l'ai fait. Je me revois maintenant, cette précipitation frénétique, cet accéléré comique, on aurait dit une actrice de film muet.

Je ne dois pas penser. Et puis je m'en souviens. Il a dit : « Tu feras le nécessaire en rentrant chez toi ? » Impossible. Je n'ai rien sous la main. Et Mère ? Sûrement qu'elle a

encore quelque part un moyen de contraception datant de Mathusalem. Une canule rouge comme un cathéter et un sac du genre mamelle en caoutchouc. La froideur de ma nausée me fait l'effet d'une pierre dans le ventre. Non. Je ne vais pas m'en faire pour des détails. Je ne peux plus m'offrir ce luxe, plus du tout. Mère l'aura-t-elle conservé ? Voici pour l'instant la seule question importante. Elle ne jette jamais rien. Mais où peut-il bien être ? Je ne peux pas tout mettre sens dessus dessous maintenant, c'est évident. Mes idées ne sont pas claires.

Et si jamais ça arrivait ? Quand est-ce que je vais avoir mes règles ? Dans moins de deux semaines. C'est le pire moment, le plus fertile, en plein milieu du mois. Et si jamais ? C'est fou. Et ridicule de s'en faire. Cela n'arrive pratiquement jamais la première fois. Si oui, je ferai quoi ? Qu'advient-il de moi ? Peut-être...

Non, pas lui. Et puis qui se chargerait de quelqu'un dans de telles conditions ? La vie est trop longue pour qu'on ait des remords. Ce serait pire que tout.

Tu feras le nécessaire ? Comment ? Écoute, Nick... tu ne comprends pas. Comment est-ce que je peux trouver le nécessaire ? Le docteur Raven me connaît depuis ma plus tendre enfance. Je me vois mal lui rendre visite. C'est hors de question. Tout comme d'aller à la *Manawaka Pharmacy* où tout le monde me connaît aussi. Comment faire ? Il ne comprend pas. Il ne sait pas. Il faudra que je le lui explique. Que c'est à lui de s'en occuper. C'est à lui. Et s'il ne veut pas ? Il acceptera,

naturellement. Mais, et s'il ne veut pas ? Alors
je ne le reverrai plus.

Sauf que j'ai envie de le revoir.

« Est-ce que tu as vu cet horrible navet au Roxy cette semaine, May ?

— Non. Non. On voulait y aller, avec Rachel, mais elle a été plutôt fatiguée ces derniers temps, la pauvre. Elle est toujours à plat pendant un bon mois après la fin de l'année scolaire. Besoin de récupérer. Rien de plus grave que ça. C'était quoi le film, Verla ?

— *Jeune Tigresse*. Je te demande un peu. Et c'était sans intérêt bien sûr. Toutes ces horribles créatures sans une once de pudeur ou de bon sens, et avec des coiffures négligées en prime. J'ai eu du mal à rester jusqu'à la fin.

— C'est à qui ? À moi ? Ils ne font plus de bons films, c'est ça le problème.

— Moi j'aimais bien Claudette Colbert.

— Moi aussi. Elle était adorable. Tellement naturelle. Et de si beaux cheveux. Voyons. Je crois... Je crois bien que... je vais annoncer un pique.

— Moi j'aimais bien Ruby Keeler.

— C'était il y a des années, Holly. Des lustres.

— Non, pas si longtemps que ça, à mon avis. Je ne suis pas plus âgée que toi, Verla. Moi ça ne me semble pas si loin.

— Florence, qu'est-ce que tu annonces ?

— Je ne sais pas quoi faire tellement mon jeu est mauvais.

— Eh bien, décide-toi, ma chère. Qui ne risque rien n'a rien. Essaie-moi un peu ces chocolats, Holly. Ce n'est pas le traditionnel Assortiment pour le Bridge. Il y a aussi des raisins secs enrobés de chocolat. Je trouve que c'est un plus agréable.

— Oh, merci, May. Juste quelques-uns alors. D'après Maureen je ne devrais pas manger de sucreries.

— Et pourquoi pas ? Tu n'as pratiquement pas grossi, franchement.

— Eh bien, d'après elle...

— Je vais passer mon tour, May. Honnêtement, avec cette donne...

— La semaine prochaine au Roxy on passe *Femmes perdues*. Je me demande bien de quoi ça parle... Et ça m'étonnerait que ça vaille le déplacement ! Harold me dit que si je veux y aller, je n'ai qu'à y aller seule. Il lit la vie d'Albert Schweitzer. C'est très long.

— Si tu veux, je t'accompagne, Verla.

— Oh, vraiment, Holly ? J'ai horreur de sortir seule. Je ne me sens pas à l'aise. »

Ces voix. Aiguës, lentes, rien de ridicule à leurs oreilles, uniquement aux miennes, et d'une telle tristesse que je peux tout juste les écouter, mais pas m'empêcher de tendre l'oreille.

Voilà. C'est le dernier des sandwiches soigneusement découpés pour ne faire qu'une bouchée. Ainsi Rachel est un peu lasse,

vraiment ? Et elle a besoin de repos ? Comme si j'avais l'occasion de faire grand-chose d'autre. Depuis presque une semaine maintenant.

Un bon point pour mon sens pratique et ma ruse, j'ai persuadé Mère d'aller chez Mrs Gunn, où il est si agréable de s'asseoir dans le jardin (ce prétexte a surgi si naturellement que je n'aurais pas eu de mal à me laisser convaincre moi-même). Puis je suis revenue pour retourner les tiroirs de sa coiffeuse comme une vandale en quête d'un butin. Des petits flacons de verre bleu, jadis *Evening in Paris* et aujourd'hui évaporé depuis belle lurette ; une pile d'appuie-tête pour ses fauteuils aux lourds motifs crochetés, jamais utilisés vu qu'elle en a un millier d'autres ; des chemises de nuit neuves en nylon, rose pastel, encore enveloppées dans leur papier de soie, cadeaux de ma sœur à chaque Noël mais qu'elle trouve trop délicates pour les porter ; alors d'une manière un peu morbide elle les met de côté pour l'hôpital et son ultime maladie, histoire de mourir dignement ; un sachet de pétales de roses, enfermés dans une mousseline raide et mauve nouée d'un ruban violet, semblables maintenant à des flocons d'avoine ; une boîte à chocolats remplie de photos sépia d'elle enfant, toute bouclée, avec d'énormes yeux aux longs cils et une bouche à la moue gentille, ainsi qu'une photo de Niall Cameron maladroitement fier et incroyablement jeune dans son nouvel uniforme de simple soldat d'artillerie en 1915.

En dessous de tous ces souvenirs, un autre, celui que je cherchais. Je l'ai emporté dans ma chambre où je l'ai caché sans même

le regarder, tellement écoeurée que j'ai eu du mal à m'en saisir. Assise sur mon lit j'ai fumé tout en me disant : *Ce n'est pas la bonne méthode, il y a quelque chose qui cloche*. Je ne pourrai jamais toucher à cet engin. De plus, il y a des chances qu'il ne fonctionne pas, ou plus. Le temps a dû l'endommager.

Supposons que je raconte à Mère que je dois passer quelques jours à Winnipeg. La raison ? Peut-être l'achat de livres. Il y a plein de pharmacies là-bas, et personne qui me connaisse. Saurais-je demander, ou vais-je dire n'importe quoi, sortir quelque chose que je n'ai jamais eu l'intention de dire ?

Pas question de ça, pas comme ça. Comment avoir plus d'assurance ? La nonchalance serait idéale, si seulement je savais comment la pratiquer. Pour Stacey c'est naturel. Elle en rirait sans doute. Pour elle tout est bien, facile et simple. Elle ne se rend pas compte de son bonheur. Elle n'en est même pas consciente. Elle trouve sa vie difficile, avec le travail que donnent quatre gamins et un homme qu'elle ne laisse pas insensible. Elle ne se rend pas compte. Elle est partie d'ici jeune. Elle a donné mon prénom à sa benjamine. Elle a cru me faire une faveur. Jennifer Rachel. Mais tout le monde l'appelle Jen.

« Et les sandwiches, Rachel, ils sont prêts ?

— Oui. Tu ne les veux pas déjà, si ? Il n'est que vingt heures.

— Non, je voulais juste voir comment tu t'en sortais, ma chérie, c'est tout.

— Fort bien. Tout est prêt.

— Oh, c'est gentil, ma chérie. »

Le téléphone. Impossible de la court-circuiter. Elle est trop rapide.

« Rachel, c'est pour toi. »

Sa voix prend un ton interrogatif. Bonsoir. Je tremble, on dirait que je ne vais jamais pouvoir m'arrêter. Avec ses boucles d'oreilles en strass qui étincellent sous l'éclairage de l'entrée, Mère me tend le combiné, le regard vide.

« Allô.

— Allô. Désolé de n'avoir pas téléphoné plus tôt, Rachel. J'en avais l'intention, mais cette maison a été un vrai cirque toute la journée. Tu es occupée ?

— Quand ? Là ?

— Oui. »

Dans le salon la conversation a bienheureusement repris.

« Non.

— Je peux venir te chercher dans... disons un quart d'heure ?

— D'accord. C'est bon. »

Il rit. « J'aime bien ta voix polie. Mais je suis content qu'elle soit trompeuse.

— Vraiment ?

— C'est mon impression en tout cas. Mais je peux faire erreur.

— Ça ne t'arrive pratiquement jamais, si ?

— C'est ça, ma chérie. Tu as tout compris. Eh bien... à tout de suite. »

Je dois appeler Mère. La voici, l'air anxieux.

« Qu'est-ce qu'il y a, Rachel ? Il y a un problème ? »

— Non. Non, rien. C'est simplement que... eh bien, je vais sortir quelques heures. Avec Nick. »

Si elle n'avait pas décroché le téléphone je lui aurais raconté que Calla était malade et que je devais passer la voir. Ce n'est pas que j'aie envie de lui mentir. Mais elle appelle ce genre d'attitude, m'y pousse, même. Celui qui a décrété qu'il était libérateur de dire la vérité n'a jamais connu cette maison. Maintenant la voici contrariée.

« Toujours cette même personne, Rachel ? »

— Oui.

— Mais il est trop tard pour aller au cinéma, ma chérie. »

Si je ris, elle sera blessée, vraiment blessée.

« On va prendre un café au Regal. J'aime bien bavarder avec lui. »

— Eh bien, ma chérie, fais pour le mieux. Loin de moi l'idée de t'interdire d'y aller. Mais quand même, me lâcher pendant une soirée de bridge... Enfin, tant pis. On sera obligées de s'arrêter de jouer pendant que je ferai le service, c'est tout.

— Désolée. Vraiment. C'est que...

— Oh je comprends très bien, ma chérie. File. Je sais que ce n'est pas tous les jours. C'est plutôt que d'ordinaire tu es toujours là pour les soirées de bridge, c'est tout, et que ça me rend tellement service. »

Je n'irai pas, alors. Je sens les mots prêts à sortir, mais je les ravale. Ma nouvelle nature impitoyable me ravit. Je ne reculerai pas. Sinon, je suis fichue. Et pourtant je ne peux la regarder sans remarquer son teint jaunâtre.

« Eh bien... », sa voix ressemble à une coulée de chewing-gum que l'on étire au maximum jusqu'à ce qu'il soit sur le point de rompre puis de pendouiller, « je pense que Verla acceptera de me donner un coup de main pour les tasses et le reste... »

— Désolée. Je veux dire, de t'abandonner ainsi. Mais je ne rentrerai pas tard.

— Non, dit-elle en entourant mon poignet de sa main blanche baguée de saphirs, ne rentre pas tard, ma chérie, hein ? »

La maison des Kazlik est à environ cinq kilomètres en dehors de la ville, en bordure de l'autoroute où les fils téléphoniques bourdonnent comme les harpes célestes. Elle est en retrait et ressemble au millier de maisons en bois plantées au milieu des peupliers. La grange est splendide, elle, et gigantesque, d'un blanc immaculé. Sur le devant, quel-qu'un, la mère de Nick sans doute, a planté des calendulas orange et jaune, des pieds-d'alouette bleus et des zinnias raides, à peu près aussi chics que des fleurs en papier.

« Je n'ai jamais mis les pieds ici.

— Non, j'imagine que non.

— Tes parents sont partis pour combien de temps ?

— Oh, quelques jours seulement. Ma mère aimerait rester une semaine au moins chez son frère à Galloping Mountains, mais mon paternel ne s'y supportera jamais aussi longtemps. Il ne me fait pas confiance. Jago est là, mais mon père s'attend à trouver l'entreprise en faillite à son retour. Et il n'a pas tort, en un sens. Je ne connais rien aux vaches excepté mes souvenirs de gamin, qui sont tout de même des plus réduits.

— Tu n'as jamais aimé cet endroit, hein, Nick ?

— Je crois que je l'ai aimé avant de commencer l'école. Mais plus depuis. L'ironie de l'histoire c'est qu'il a fallu quinze années à mon père pour constituer son troupeau, années durant lesquelles moi j'ai souhaité la mort de chacune de ses maudites vaches.

— Tu aurais préféré qu'il soit quoi ?

— Oh, docteur, juriste, gros négociant. Ou même cheminot.

— Ou alors entrepreneur de pompes funèbres ?

— Non, me répond Nick avec un sourire, pas ça. Ça t'a enquinée, toi ?

— Oui. Mais soyons clairs. J'adorais mon père.

— Là n'est pas la question. Et c'est assez commun, comme grief. Viens, ma chérie, entrons. »

Alors que nous pénétrons dans le salon, il rit.

« C'est drôle, non ? Attendre que la famille soit partie. Comme si on retombait en adolescence. »

Le salon a un aspect figé, ce côté impeccable de la pièce d'une maison où les gens se réunissent toujours dans la cuisine. Le mobilier est ancien et ouvragé, les meubles ont été amassés avec une amoureuse frugalité sans doute, au cours d'un quart de siècle de ventes aux enchères. Un buffet en noyer avec un grand miroir biseauté, un présentoir à porcelaines avec boiseries à panaches et volutes est rempli d'objets tout juste visibles derrière la vitre rubis. Un Chesterfield à accoudoirs de couleur prune et conçu pour une race de géants étale ses courbes imposantes dans l'embrasure de la porte-fenêtre. Et puis, au beau milieu de ces formes familières, une icône dans un cadre doré ainsi qu'une nappe avec un arbre mythique brodé dessus et où nichent d'étranges oiseaux ; au mur une photo encadrée de parents depuis longtemps décédés au pays, les hommes arborant costumes de sergé et sourires rigides sous leurs grosses moustaches, assis les mains sur les genoux, et les femmes avec des tabliers sophistiqués, coiffées de foulards à franges noires avec des coquelicots ou des roses en guise de motifs.

« Tu boiras quelque chose, Rachel ?

— Oui, avec plaisir. »

Maintenant, dans sa propre maison, il paraît mal à l'aise pour la première fois et cherche ses mots. Ou alors il pense aux mots suivants. Comment savoir ?

Mais quand on se retrouve dans sa chambre, impossible de lui dire ce qui m'a préoccupée, tourmentée. C'est aussi son problème. Je le sais bien. Mais est-ce qu'il comprendra ? Je dois en parler. Je me suis promis de le faire. C'est vital. Mais je ne sais pas comment aborder le sujet. Il me vient à l'esprit que je ne le connais pas assez bien. C'est ridicule évidemment.

« Qu'est-ce qu'il y a, Rachel ?

— Rien. Rien d'important. Je me sens vraiment mieux ici, dans cette maison.

— Comment ça, mieux ?

— Plus à l'abri. »

Il rit. « À cause de quatre murs et d'un toit ?

— Tu trouves ça bête, non ?

— Un peu. Mais les femmes, non. »

Les femmes. Je ne suis donc pas la seule à avoir ce sentiment. Nick se dirige vers la fenêtre et ouvre les rideaux.

« Ma mère les ferme toujours, pour se protéger du soleil. Ça me rend claustrophobe, les endroits clos comme ça. »

Puis il me prend dans ses bras.

« Viens, ma chérie, viens t'étendre auprès de moi. »

Il semble y avoir une espèce de tendresse dans sa voix. Au bout d'un moment je n'ai plus d'appréhensions. Je peux même me déshabiller sans la moindre impression d'étrangeté. Eh bien... J'ai changé.

Ses mains sont tout d'abord prudentes, douces et lentes.

« Tu as de jolis petits seins, ma chérie. Tu es mince de partout, non ? »

— Un peu trop, même. » Tout aussitôt je regrette mes paroles.

— Mais non. J'aime bien.

— Vraiment ?

— Oui. Je t'aime ici et ici. Tu as aussi des épaules très fines. Et de belles cuisses, et la peau là est... tu sens comme ta peau est douce, Rachel, quand je te caresse là ? »

Je suis comme ça ? Je ne savais pas.

« Caresse-moi aussi. Là. Pose tes mains là. C'est bon. Encore. »

Puis je veux que mes mains connaissent tout de lui, comment poussent ses poils sous les aisselles, l'arrondi des os iliaques, les muscles nerveux de son ventre, l'érection de son sexe.

« Maintenant, Rachel ? »

— Oui. Maintenant. » Si seulement je pouvais me détendre. Détends-toi, Rachel.

« Détends-toi, Rachel.

— Désolée.

— Non, pas de problème. Mais détends-toi, ma chérie, tout simplement.

— Désolée, Nick.

— Pas de problème. »

Sauf qu'il y en a un. Sans le vouloir, je me contracte. Mais ça n'a pas fait mal, après tout. Maintenant il n'y a plus que sa fougue, son poids sur moi, et au moment ultime il ne crie pas comme la dernière fois mais son visage est tellement tendu que je peux à peine le regarder, à cause de la franche tendresse que j'éprouve à le voir ainsi. Puis c'est fini et au bout d'un moment il lève la tête et me regarde. De mes doigts je parcours les traits saillants de son visage, caresse ses yeux et la noirceur désordonnée de sa chevelure.

« Nick...

— Voui. Est-ce que... hmm, est-ce que tu as... Rachel ?

— Oui. » Ce n'est pas vrai, mais c'est vrai en fonction de ce qui à présent m'importe.

Les pensées doivent me revenir mais n'ont pas le pouvoir de m'effrayer, pas encore. *Et si jamais ?* Je devrai me faire du souci. Et pourtant savoir qu'il habitera en moi, pour ainsi dire, qu'il sera présent en moi quelques jours de plus, voilà bizarrement qui me réchauffe, contre toute raison. Après quoi je saurai définitivement que je suis, encore une fois, seule à l'intérieur de moi. Difficile de croire que je pourrais avoir un enfant, que ce serait possible. Pourtant Stacey m'a raconté jadis que pour son premier elle n'y avait pas cru neuf mois durant et n'avait admis

l'évidence que lorsque l'enfant s'était trouvé là, en chair et en os.

Nick allume nos cigarettes et se repose à mes côtés, la tête sur ma poitrine ; nous paressons sans avoir à nous lever, et par la fenêtre je vois la lumière grise du soir.

« Je pourrais tout de même te faire un café, finit-il par dire. Je suis un hôte lamentable. »

Hôte. Cela me paraît un mot peu adapté aux circonstances.

Nous nous habillons, redescendons au salon, et lorsque le café est prêt nous nous asseyons ensemble dans le gigantesque Chesterfield en demi-lune.

Pour le moment je ne trouve rien à dire. Il parle si facilement quand il veut, en même temps que les silences ne semblent pas le déranger. Moi je suis tout le contraire.

« Il n'y a pas de samovar.

— Quoi ?

— Tes parents ont une icône, mais pas de samovar. »

Au moment même où je le prononce je sens l'incongruité de mon commentaire. Toute personne originaire de cette partie du monde ne va pas forcément arriver équipée d'un samovar, pour l'amour du ciel. Je donnerais n'importe quoi maintenant pour reprendre ce que je viens de dire.

« Quelle déception », assène Nick. Et il se met à rire, mais juste un peu. « À vrai dire ma grand-mère en avait emporté un, mais elle n'a jamais pu le faire arriver ici.

— Pourquoi ? » Quel soulagement de le voir faire la conversation à présent. Ça m'intéresse, mais ce que je préfère c'est encore le son de sa voix, rester assise à côté de lui dans ce petit cocon et juste entendre sa voix, quelle que soit la teneur du discours.

« Elle l'a troqué sur le bateau et personne ne sait contre quoi. Elle prétend qu'il a servi à se procurer des médicaments pour mon père, mais lui dit qu'il était le seul de tous les passagers de l'entrepont à ne pas avoir été malade. Pour ma part je pense que ça s'est transformé en vodka pour rendre le voyage supportable. Elle ne le reconnaîtra pas mais, franchement, on peut la comprendre.

— Ces bateaux d'immigrants, ça a dû être terrible.

— Ça l'était. Mon père en parle encore quelquefois. Il ne peut pas s'en empêcher. Ça a été une grande expérience traumatisante, cette vie nouvelle débutant dans une cale empuantie par les gens qui se vomissaient les uns sur les autres, avec en prime, à l'en croire, des cafards gros comme des chauves-souris. À l'époque je me fâchais contre lui parce qu'il en parlait trop. J'étais un gamin qui n'avait pas de repères, en quelque sorte. Tu imagines un peu, devoir rester assis, à écouter attentivement ces détails pour la millionième fois. Mais ça t'est peut-être impossible à imaginer. Je suppose que les bateaux d'immigrants étaient à des lunes de vos préoccupations, dans ta famille. »

Pour une raison que j'ignore, voilà qui me fâche, même si c'est totalement vrai. Avec

mon père c'était la Grande Guerre le sujet fétiche, mais il n'en parlait pas.

« Enfant, mon grand-père était arrivé sur un bateau d'immigrants. Peut-être l'avait-il raconté à mon père. Ou peut-être pas, je ne crois pas que ça aurait été son genre. Rien n'a filtré jusqu'à moi en tout cas. Alors j'oublie et je compatis pour les gens comme ceux de ta famille, qui ont eu à endurer ça. La mienne a vécu ça aussi, mais c'était il y a plus longtemps et le souvenir s'est effacé aujourd'hui.

— Que tu es étrange, Rachel. Pourquoi cette compassion ?

— Je ne sais pas. » Et pourtant c'était lui le responsable de ce sentiment, insinuant que ce devait être loin de mes préoccupations comme si la vie avait été facile pour mes ancêtres, facile depuis le fin fond de la préhistoire jusqu'à nos jours. Qu'est-ce qu'il en savait ?

« Drôle d'aventure, ce voyage, poursuit-il. Je pense que tous les bateaux se ressemblaient. Des tas de gens venus sur le même bateau et qui sont restés en relation encore des années et des années après. Quand je suis allé en fac à Winnipeg, ma grand-mère m'a suggéré de prendre contact avec une famille avec laquelle mon grand-père et elle avaient fait le voyage. Elle avait des nouvelles des Podiuk à Noël et à Pâques de chaque année, et il arrivait à mon père d'aller les voir quand il se rendait à la ville de temps à autre ; elle n'y était jamais allée, et ne les avait donc jamais revus. De si braves gens, à

l'entendre. Mon père m'a traduit tout ça d'un air sévère pour que je puisse avoir une vision d'ensemble. Des gens bien, selon ses dires, ce qu'il y avait de mieux. Son grand souvenir c'était d'avoir tenu la tête de Mrs Podiuk, ou Mrs Podiuk la sienne, tandis que le vieux rafiot était ballotté mais peu importe, la traversée les avait unis à tout jamais. Et c'est exact bien sûr, mais je ne le voyais pas comme ça à l'époque. Le garçon sera le bienvenu, avait-elle dit à mon père, il sera reçu comme leur fils. Cette perspective ne me remplissait pas foncièrement de joie. Je ne connaissais les Podiuk ni d'Ève ni d'Adam et n'avais pas vraiment envie de les connaître. Mais la première semaine à Winnipeg, j'y suis quand même allé ; j'avais dix-sept ans, tu vois, avec ce sens bizarrement inexact de l'orientation qui me faisait toujours prendre le mauvais tramway et finir à l'opposé de là où je devais me rendre. J'ai fini par trouver l'endroit, une petite maison en stuc marron sur Skelkirk Avenue, avec devant la porte d'entrée une grappe de gamins chahuteurs. Je me suis arrêté net à leur vue et suis resté planté là, le regard fixe, jusqu'à ce qu'ils finissent par se méfier et hurler : "Vous voulez quoi, m'sieu ?" Ce que je voulais ? Aller au diable. Ça paraissait fou de rendre visite à des gens juste parce que votre grand-mère avait fait la traversée sur le même bateau. Je leur ai demandé où étaient Mr et Mrs Podiuk et ils m'ont lancé – à l'unisson, tu vois, on aurait cru un chœur grec – cette sinistre psalmodie : *Ils sont morts, ils sont morts, ils sont morts*. Je ne suis pas resté pour vérifier si la génération suivante de Podiuk habitait

toujours là. J'ai décampé sans demander mon reste, réellement soulagé qu'ils soient morts, que je n'aie pas à les voir. Tu comprends ? »

On rit facilement avec lui. Puis je vois que ses yeux ont changé, et bien qu'il soit en train de rire, il m'observe.

« Je parle trop, dit-il, tu devrais m'arrêter. Tu aimes ton métier, Rachel ? »

Il a posé la question par simple politesse. Ça aurait été mieux qu'il s'en soit dispensé. Je préfère l'écouter parler. Il n'y a pas grand-chose à dire sur moi, rien d'exprimable. Et pourtant, maintenant qu'il pose sa tête sur mes cuisses et allonge ses longues jambes par-dessus le bord du Chesterfield, je ressens l'envie de lui parler et imagine qu'il pourrait comprendre ce que je veux dire.

« J'aime bien, oui, mais il y a une chose à laquelle je n'arrive pas à m'habituer.

— Laquelle ?

— Peut-être que tu n'as pas le même problème. Tes élèves sont plus âgés ; quand ils changent de classe, très vite ils quittent carrément l'école et tu ne les revois plus jamais. Mais les miens n'ont que sept ans et je les vois partout ensuite pendant des années et des années après qu'ils m'ont quittée, sauf que je n'ai plus rien à voir avec eux. Ce n'est pas un lien durable. Ils changent de classe, et ça s'arrête là. C'est tellement bref. J'apprends à les connaître juste l'espace d'une année, et puis je les vois changer mais on n'est plus en rapport. »

Son visage s'est voilé un bref instant. Je n'aurais pas dû raconter tout ça. Que va-t-il penser maintenant ?

« Tu t'attaches joliment à eux, je suppose, Rachel ?

— Oh, eh bien, je suis consciente que ce n'est pas une bonne idée, et naturellement je ne m'attache pas à tous, mais il y en a qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer plus que les autres, et alors on a le sentiment, je ne sais pas, que tout ça est futile. »

J'avais croisé James dans la rue quelques jours auparavant. À ce moment-là je pensais à Nick et donc peu m'importait que James soit passé en trombe sans me voir. Pourquoi me verrait-il ? Quand il aura terminé sa scolarité primaire il aura eu huit instituteurs. On peut difficilement s'attendre à ce qu'il fasse éternellement attention à tous.

Nick fronce maintenant le sourcil en me regardant.

« Ce n'est pas une situation très agréable pour toi, Rachel. » Puis soudain il se lève. « Je pense qu'il reste un peu de whisky, tu en veux ?

— D'accord. Je... Ce que je t'ai raconté sur les gamins n'avait pas grande importance, Nick. Tu as dû trouver ça bizarre.

— Non, je n'ai pas trouvé ça bizarre du tout, au contraire. »

Mais il a envie de changer de sujet. Il apporte nos verres et entreprend de fouiller partout à la recherche de cigarettes.

« Jago garde toujours un paquet planqué quelque part.

— Où est-il ce soir ? » La pensée vient juste de me traverser l'esprit et je m'attends tout à coup à le voir débarquer. Si oui, quelle importance ? Et pourtant, parce que j'ai couché avec Nick, il me semble que ça se verra. Mon visage trahirait tout, ou alors un lapsus, ou encore une expression malheureuse. Mais Jago s'en soucierait-il ? Ça ne le regarde pas. Pourtant, s'il y avait quelque chose sur son visage qui suggère un tant soit peu que la situation est ambiguë, ça me serait insupportable. Parce que ce n'est pas le cas. Et puis peu m'importe qui est au courant. Et pourtant, si. C'est là l'ennui. Si cette relation est cachée et clandestine, c'est bien parce que moi je le veux ainsi.

« Il est au cinéma », répond Nick en me jetant un coup d'œil, et je me rends compte alors que ma voix a dû paraître plus inquiète que je l'aurais souhaitée. « Tu es trop angoissée, tu t'en rends compte ?

— Je sais bien. C'est très bête. Mais je ne peux pas m'en empêcher, on dirait.

— Ce n'est pas vraiment bête. Mais c'est une fameuse perte d'énergie. Je parle d'expérience.

— Tu ne me sembles pas du genre angoissé.

— Je ne te fais pas cette impression-là ?

— Non. Non.

— Eh bien, je n'ai jamais cru que je l'étais, jusqu'à ce que je débarque ici cet été. Je ne m'inquiète pas pour les choses sur lesquelles j'ai une prise. Juste pour celles sur lesquelles je n'en ai pas. Et c'est vraiment une perte d'énergie. Ça faisait un bon bout de temps que je n'étais pas revenu ici, comme tu le sais. Je demandais plutôt à mes parents de venir me voir une ou deux fois par an à Winnipeg. Ils ont toujours trouvé ça gentil de ma part. Gentil, certes. Tout bonnement parce que je ne voulais pas revenir ici, c'est tout. Ils détestaient ces visites, même si tous deux m'ont joué à chaque fois la comédie du joyeux séjour. Mon père arpentait l'appartement en se mourant d'ennui. Pour les distraire je les emmenais au cinéma. Une fois j'ai commis l'énorme erreur de les emmener voir un film russe, celui où ce jeune soldat essaye de revenir en permission chez lui et où tout tourne mal. Je pense que ça se passait en Ukraine, il y avait des milliers de kilomètres de champs de blé à perte de vue. Et voilà ma mère qui se met à brailler, et mon père qui n'arrête pas de faire des commentaires à voix haute sur les Rouges qui ont massacré la terre de ses ancêtres. C'était fabuleux.

— Tu étais gêné ? »

Nick ne me regarde pas et j'ai à nouveau l'impression qu'il se parle à lui-même ; pourtant, mystérieusement, il tend la main vers moi et me caresse le bras.

« Oui. Et c'est bien ça qui me pose problème, pour tout te dire. »

Il se tait. Quand il reprend, sa voix est basse et neutre avec une pointe d'autodérision, comme s'il me demandait de ne pas réagir trop sérieusement, en même temps qu'il ne peut s'empêcher de prononcer les mots à haute et intelligible voix.

« J'ai abandonné ma maison – j'ai délaissé mon héritage – mon héritage a été en moi comme un lion dans une forêt – il a poussé contre moi ses rugissements – c'est pourquoi je l'ai pris en haine. »

Puis il s'éloigne en haussant les épaules.

« Jérémie, dit-il. Un grand type à l'expression sinistre. Tu connaissais ma sœur Julie ?

— Elle avait quelques années de moins que moi. Je ne l'ai jamais très bien connue sinon. Je la voyais parfois en ville. Elle est mariée maintenant, non ?

— Oui. Un remariage. Elle vit à Montréal. Ils ont deux gamins très chouettes, dont un de sa première union. Elle me trouve désespérant parce que je ne viens pas par ici plus souvent. Elle, elle ne peut pas, elle habite tellement loin, n'est-ce pas, et puis comment laisser Denis et les enfants ? Ce qui est au demeurant vrai.

— Ma sœur Stacey invoque les mêmes raisons.

— Vraiment ? Et que répondre ? J'allais te raconter qu'une fois, quand on était gamins, mon père s'était mis en tête de repeindre la maison. Pourquoi en blanc ? avait-il décrété. Bleu serait plus gai. De chez le quincaillier il a rapporté des échantillonneurs de couleurs

gratuits et il les a étudiés comme s'il préparait une thèse. La couleur était toute trouvée : bleu myosotis, qui était en fait un turquoise très vif. Ma sœur en a presque fait une crise de nerfs. D'après elle personne, absolument personne, n'avait de maison de cette couleur-là. Où, dans tout Manawaka, voyait-on des maisons d'une autre couleur que blanc ou marron clair ? Elle a fait tout un ramdam. Selon elle la maison Kazlik deviendrait la risée de la province tout entière. En fin de compte mon père en a eu assez et n'a pas peint la maison du tout, pas même en blanc. Environ cinq ans plus tard les maisons de couleur ont fait leur apparition, et une personne sur deux a bichonné la sienne avec du vert menthe, du rose saumon ou toute autre nuance dégueulasse. Alors Julie a demandé très gentiment : pourquoi ne pas peindre la maison en bleu, Papa ? Mais il a répondu non, qu'il ne voulait pas, plus maintenant. Ça fait des années que je n'avais plus repensé à ça. Tu te souviens comment on surnommait mon père en ville, Rachel ?

— Non. Comment ? »

Il hésite, comme s'il regrettait déjà sa question. Puis il rit et lance rapidement, sur un ton léger :

« Nestor le Plaisantin.

— Ce n'était pas bien méchant.

— Peu lui importait le surnom. Il était à la hauteur de sa réputation. Il adorait faire rire. Il croyait toujours que les gens riaient avec lui et non contre lui. C'est en tout cas

l'impression qu'il me faisait à l'époque. Maintenant je ne sais plus. »

Je crains de répondre, au cas où je dirais quelque chose de travers.

Il se lève et se remet à faire les cent pas.

« Je parie que Jago a un litre de whisky caché derrière le poêle ou dans un endroit pas possible. »

Mais impossible de le trouver, et il se fait tard.

« Je dois y aller maintenant, Nick, vraiment.

— Oh, d'accord. Si tu le dis. »

Sur le chemin du retour nous traversons une ville plongée dans le sommeil. Nous ne parlons pas beaucoup et je me souviens alors d'une question que je voulais lui poser.

« C'était ton frère qui était destiné à succéder à ton père ?

— Oui. Lui ça lui plaisait, moi pas. Mais ça n'aurait rien changé, même si j'avais voulu. Mon père et lui s'entendaient bien. Jusqu'à cet été je ne m'étais jamais rendu compte que mon paternel vieillissait. Et Jago n'est plus un soutien suffisant.

— Il n'a tout de même jamais suggéré que tu... ?

— Non, jamais. Seulement... Eh bien, c'est plutôt difficile de savoir quoi faire, c'est tout. Il ne peut pas tout contrôler, et il faudra attendre qu'il soit mort pour qu'il baisse les bras. Mais il n'embauchera personne d'autre, il s'y refuse obstinément. Il dit que ça ne lui

rapporterait rien. Je ne sais pas dans quel but il met de l'argent de côté. Pour Julie et moi, je suppose. Je ne sais pas pour Julie, mais moi je n'en veux pas. En réalité, il ne veut pas léguer son argent, en fin de compte, absolument pas. Il veut juste laisser sa maison à quelqu'un qui en prendra soin.

— Et ce n'est le cas d'aucun de vous deux pour l'instant.

— Non. Je me demande si l'on pourrait s'y obliger ? Ça m'étonnerait. Et ça ne résoudrait rien. »

Impossible pour Nick de s'obliger à prendre soin de quelque chose contre son gré. Ni de quelqu'un, d'ailleurs.

« Bonsoir, ma chérie. Tu as passé une bonne soirée ? Quelle heure est-il ? »

Elle est parfaitement éveillée. Je suis prête à parier que les soirs où je sors elle ne prend pas de somnifère mais de la benzédrine.

« Excellente, merci. Il est juste minuit.

— Oh, tu es une vraie Cendrillon, ma parole ! » s'écrie Mère avec un rire argentin.

Cette soi-disant timidité, tout de même teintée de méchanceté, me choque pour une raison que j'ignore. Mais quand j'allume sa lampe, je vois qu'elle a peur. Pourquoi ? Son visage d'une douceur artificielle a tout de l'amande blanchie, avec des rides marquées.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Ça va bien ?

— Oh oui, ma chérie, très bien. Un petit peu énervée peut-être, c'est tout.

— Peut-être trop de bridge.

— Je ne dirais pas ça, rétorque-t-elle avec vivacité, bien que les filles aient trouvé ton départ soudain un tantinet étrange, mais elles n'ont fait aucune remarque. » Puis sur un ton mordant comme une piqûre d'abeille : « C'était un cocktail ?

— Non. Pourquoi tu me demandes ça ?

— Oh rien. Ton haleine... Je crois que je suis un peu plus sensible à ce genre d'odeur que la moyenne des gens.

— Si tu veux tout savoir, j'ai bu exactement deux verres. Nick m'a emmenée chez lui... pour rencontrer sa famille. »

Pourquoi ai-je dit ça ? Pourquoi m'y suis-je sentie obligée ? Elle découvrira vraisemblablement la vérité, et elle sera encore plus perturbée que si je la lui avais avouée. En fait elle ne découvrira rien du tout. Comment le pourrait-elle ?

Son visage a pâli et s'est défait encore plus.

« Rachel, est-ce que c'est sérieux ?

— Sérieux ?

— Oui... je veux parler de... »

Nous y voilà. J'aurais dû m'en douter. Elle se demande : *Que vais-je devenir ?* C'est probablement ce que tout le monde se demande tout au long de sa vie, une angoisse dévorante. Qu'adviendra-t-il de moi ? Moi.

« Non.

— Eh bien, ma chérie, c'est de ta vie qu'il s'agit bien sûr, je te l'ai souvent dit...

— Ce n'est pas sérieux, non. Nick est juste... un ami. Essaie de dormir maintenant. Tu as pris ton somnifère ?

— Pas encore, ma chérie. » Puis avec un sourire enjôleur et sûre de lancer parole d'Évangile : « J'ai oublié. »

Après quoi elle se laisse retomber, à présent détendue, et quand je lui donne son cachet elle est toute prête à s'endormir, de soulagement sans doute.

C'est sérieux, Rachel ?

Assise dans l'obscurité près de la fenêtre de ma chambre, une cigarette au bec, je regarde les étoiles, pointes de lumière glacée dans le noir du ciel brûlant de juillet. Si seulement elle arrêta de me questionner. Si seulement je pouvais me retenir de répondre. Pourquoi ne peut-elle jamais dormir et me laisser tranquille ? Ou alors mourir.

Pourquoi ne meurt-elle pas histoire de me ficher la paix ?

Si ça arrivait, je me retrouverais complètement seule, certes. Et est-ce que ce serait mieux ? Je ne crois pas. Impossible de souhaiter ça. Il est sûr qu'elle et moi avons nos hauts et nos bas. Mais de là à souhaiter qu'il lui arrive malheur...

C'est vraiment ce que tu penses, Rachel. Même si ce n'est pas à chaque minute de chaque jour. En tout cas en cet instant c'est ce que tu penses. Et c'est mesquin. À mon image. Je ne m'en étais jamais rendu compte, pas vraiment. Est-ce que tout le monde est comme ça ? Probablement, mais quelle différence ? Je me soucie d'elle. Il est sûr que je l'aime comme la plupart des parents aiment leurs enfants ; je veux dire, comme la plupart des enfants aiment leurs parents évidemment.

Écoute, Nick, je t'aime.

Mon front repose sur le rebord de la fenêtre et puis je finis par lever les yeux et regarder dehors. Je ne sais pas ce que je fais. Le rideau est ouvert, si bien que la pièce est emplie de la lumière extérieure, incertaine, la lumière grise du soir, la lumière plombée de la lune. Et quand je me retourne je me vois

dans le miroir, pas tout à fait mais presque, avec mes bras blanc argenté et mon corps semblable à une grue, qu'il s'agisse de métal squelettique ou d'un oiseau décharné.

Insupportable.

Écoute, mon amour, quelles que soient tes conditions, je n'en pose aucune. Nick, tu sais ce que j'aime en toi ? J'aime le son de ta voix, profonde, avec ce scepticisme que je redoutais avant et ne redoute plus maintenant, le contact de ta peau, les poils noirs qui descendent sur ton ventre et autour de ton sexe, et puis les muscles allongés de tes cuisses. C'était bon, non ?

Ils sont dans un endroit chaud et secret, une pièce qui n'en est pas vraiment une, une pièce au milieu de nulle part, très particulière, totalement fermée, où personne ne peut frapper ni entrer, rien alentour, seulement ce lit. Le spasme de l'amour, et puis ses yeux qui s'ouvrent et sa voix encourageante qui dit...

Détends-toi, Rachel. Et moi qui réponds *désolée*. Sur le lit il y avait une couverture violette au point d'Hudson avec une unique raie noire et dont la texture, celle du travail d'aiguille, était proche de celle de l'herbe ; l'idée a alors fait un va-et-vient précipité dans ma tête, pourquoi une couverture aussi lourde sur un lit en plein cœur de l'été ?

Pourquoi fallait-il qu'il en soit ainsi ? D'accord, Dieu, allez-y et rigolez, je rirai avec vous mais pas tout de suite, attendez un peu. Rachel, arrête. Tu te montes la tête pour rien. C'est mauvais pour toi. Pourquoi mauvais ? Je

me sens diablement mieux depuis que j'ai arrêté de me préoccuper de ma santé.

Tiens, c'est intéressant. J'ai *arrêté*. Je ne m'en étais pas rendu compte. La raison est tellement évidente. N'importe quel observateur extérieur pourrait comprendre pourquoi et sourire. Qu'est-ce qu'ils croient, que je ne sais pas ?

La voiture, la sienne. Il coupe le moteur, ils sont au calme, il se penche vers elle, mais avec une détermination imprévue, comme s'il formait des mots dans sa tête et ne les avait pas tout à fait terminés. Elle n'a pas la moindre idée de ce qu'il va dire. « Rachel, écoute, mon trésor, je ne suis pas très doué dans l'art de dire les choses... »

Non. Tout faux. Il est doué pour dire tout ce qu'il veut. Et il ne dit pas : *mon trésor*. Il dit : *ma chérie*. Quelqu'un d'autre aurait dit : mon trésor, mais je n'arrive pas à me souvenir de qui il s'agit, ni quand. Peut-être le représentant en liquides d'embaumement. Recommence un peu cette partie-là.

Il en parle avec désinvolture, mais pour elle la réalité est évidente, qu'il s'agisse de sa tension à lui ou de sa certitude masquant de l'incertitude.

« Écoute, ma chérie, tu crois qu'une vie d'épouse de professeur de cinquième secondaire serait une destinée pire que... »

Non. Il ne le dirait pas comme ça. Je ne sais pas comment il le dirait. Il m'est sans doute impossible de l'imaginer parce qu'en fait il ne dirait jamais une chose pareille.

Mais, et pourquoi pas ? Il n'y a rien qui cloche chez moi. Et il a bien dit qu'il aimait mes épaules. Ainsi que la peau de mes cuisses. Il a dit...

Rien d'autre. Il n'a rien dit d'autre. Il m'a parlé du samovar de sa grand-mère. Mais là c'était de ma faute.

J'ai perdu l'esprit. Je suis aussi folle qu'une Grecque sur les collines démentes illuminées de sang. Je reste assise là à penser à tout ça alors que je devrais agir. Il faut que je me lève. Je dois avancer vers ma coiffeuse et prendre ce qui s'y trouve. Je dois me diriger très simplement vers la salle de bains et y accomplir l'ablution rituelle.

Aucune idée de comment m'y prendre. Ceci est une première. En tout cas avec un objet pareil, une antiquité, une pièce de musée. Imaginez un peu quelle sorte de musée abriterait ça. Allez, riez. Riez, les anges. Des faiseuses d'anges, voilà comment on appelait les avorteuses autrefois.

*Qu'est donc la femme,
pour que tu l'abandonnes
aux griffes de la vieille faiseuse d'anges ?*

Rien de tout ça n'est vrai évidemment. En fait il s'agit de Kipling parlant des navigateurs, histoire de faire un parallèle avec la grise faiseuse de veuves. *Je dois prendre soin de moi tout de suite ou sinon il sera bientôt trop tard.* Je dispose de combien de temps ? Je ne me souviens plus de ce que disaient les livres. Que le têtard pouvait nager illico presto vers sa retraite et s'y terrer, pour tout ce que j'en sais.

D'accord. Je tiens l'objet entre mes mains. Il sent le caoutchouc en décomposition et les vieux antiseptiques. Je n'ai jamais entendu ma mère se lever la nuit et pénétrer dans la salle de bains sur la pointe des pieds. Elle devait marcher à pas très feutrés. Et lui devait se tourner sur le côté pour ne pas devoir assister à son retour. Il se faisait des reproches, à lui ou à elle, pour une chose ou l'autre. Et le tout se diluait dans un regret aussi futile que la déconvenue.

Voilà. J'ai atteint la salle de bains sans la réveiller. Tout va bien. Du calme, Rachel. Ça va aller. C'est sans importance. Il faut le faire et ne plus y penser. Là. Ce n'était pas si difficile, si ?

Oh mon Dieu, vite, je n'y peux rien, pourvu qu'elle ne se réveille pas et entende du bruit. Quelque chose se révolte, quelque chose me révolte et se révolte en moi et puis...

C'est fini. Vomissement, je suis purgée, plus calme. M'a-t-elle entendue ? Je reviens dans ma chambre mais impossible de fermer l'œil. Je dois me lever et tenir l'engin entre les mains comme s'il s'agissait d'un fœtus mort, quelque chose dont il faut se débarrasser à tout jamais. Impossible de le jeter. Dans la poubelle ça se verrait. Je monte sur la frêle chaise blanche de ma coiffeuse et le dépose sur la plus haute étagère de mon armoire, au milieu des vieux couvre-chefs. Un petit chapeau de paille décoloré dégringole, entouré d'un ruban aussi rose que du sucre glace. Je le mettais quand j'avais douze ans, et il est encore ici.

Je n'y toucherai plus. Jamais plus. Pourtant, je dois faire quelque chose. Je dois lui dire. Impossible. Que dirait-il, lui ? Que diable penserait-il, que je suis incapable de me débrouiller toute seule ?

Les femmes comme moi sont un anachronisme vivant. Nous n'existons plus. Et pourtant je regarde le miroir et je m'y vois. Je suis une réalité tangible, un rêve tangible. Mon sang coule dans de vraies veines, ce qui est une surprise autant pour moi que pour les autres.

Que va-t-il advenir de moi ? Et pourtant, impossible de croire que ça pourrait m'arriver. Une chose pareille, faire pousser un enfant à l'intérieur de soi et le mettre au monde vivant ? Pas moi. Impossible. Très difficile de croire que cela puisse jamais m'arriver.

Nick, donne-le-moi.

Impression qu'il est quatre heures du matin alors qu'il n'est qu'une heure. Je pars en chasse, allume une cigarette dont je n'ai pas vraiment envie puis la repose. Après quoi, en jetant un œil par la fenêtre, je vois que c'est encore allumé dans la *Japonica Funeral Chapel* en dessous.

Ces escaliers ont été recouverts de moquette l'année où mon père est mort, ce sont ceux qui conduisent de notre appartement au rez-de-chaussée. Fond gris, avec les roses rouges aujourd'hui usées par tous les piétinements. Je n'y vois goutte. Pas question d'allumer dans l'entrée, au cas où, mais sur chaque marche je sais où se trouvent les roses usées, que j'ai l'impression de sentir sous mes

pieds. La moquette rend les escaliers silencieux, mais pas assez. Si elle se réveille je dirai que j'ai oublié de fermer la porte d'en bas à clé.

Celle qui mène à la chapelle funéraire est bien plus grande que la nôtre. Hector Jonas a remplacé la porte ordinaire de mon père par une porte vernissée ornée de barres en fer forgé avec des arrondis et des fioritures ; du coup elle ressemble à la porte d'un donjon ou à la geôle d'un château mais elle est fausse, c'est une imitation. *Le Vieux Donjon*, comme dans un film de Disney où même les enfants savent que les occupants sont des personnages de dessins animés. Et pourtant, j'hésite à frapper.

Vas-y, frappe. Il répondra.

Il va croire que j'ai perdu la tête. Qu'est-ce que je fais là ? Je devrais dormir. Ce n'est pas un endroit pour toi, Rachel. Enfuis-toi maintenant, brave petite. Ce n'est pas un endroit pour toi.

Tic-tic-tic.

Mes doigts sur la porte font un bruit de tic-tac d'horloge, ou alors de cœur. Il n'entendra pas. *Tic-tic*, comme ce cœur qui n'arrêtait pas de battre sous le plancher, dans cette horrible et célèbre histoire ; quand nous l'avions écoutée à la radio il y a des années, Mère avait ordonné : « Éteignez-moi ça. »

Des bruits de pas, timides, méfiants, une réticence à ouvrir la porte. Et puis on a tiré le verrou.

« Que diable se passe-t-il ? Qui... ? Ah ben, ça par exemple ! Excuse-moi. C'est toi, Rachel ! »

Hector jette un regard en biais de l'autre côté de la porte, et tout ce que je vois de lui c'est un œil vert inquiet, ainsi qu'une caboche pareille à une pierre rose, lisse, dénudée et constellée de veines. Après quoi il ouvre la porte et reste planté là sans trop savoir comment m'accueillir, ce petit homme rondet en manches de chemise et au pantalon brun froissé, avec des bretelles indigo aux pattes de réglage en laiton.

« Que puis-je faire pour toi ? » me demande-t-il machinalement, reprenant inconsciemment ses manières sépulcrales faites d'un mélange de dignité et de jovialité.

Il se demande ce que je fais là, et voilà qu'il me vient à l'esprit qu'il pense peut-être que je l'admire de loin depuis longtemps, et que maintenant je suis devenue suffisamment folle furieuse pour venir lui déclarer ma flamme de vieille fille. J'ai du mal à m'empêcher de rire ouvertement. Tais-toi, Rachel. Du calme.

« Hector, c'est un drôle de moment pour descendre, en pleine nuit, mais je me suis fait tant de soucis ces derniers temps pour Mère que je n'arrivais pas à dormir ; j'ai vu que c'était allumé chez toi et alors... »

Ma voix s'arrête, je suis là debout, un grand fantôme, transparente, tremblante. Et je m'en fiche. Une seule chose m'importe. *Laisse-moi entrer.*

« Laisse-moi entrer. »

C'était ma voix, ça ? Ce manque de fierté ? Peu importe. Tout à coup cela m'indiffère somptueusement.

Hector Jonas ne semble perplexe qu'un bref instant. Ayant décidé d'accepter sans poser de question, un acte de foi, en quelque sorte, il sourit comme si tout allait de soi.

« Bien sûr. Je te comprends. Moi-même j'ai eu des insomnies de temps à autre. C'est tuant. Entre donc. Je ne pense pas que tu aies vu la chapelle depuis les dernières rénovations, n'est-ce pas, Rachel ?

— Non, en effet. Je ne pense pas être venue ici depuis... oh, depuis très longtemps.

— Je te montrerai plus tard, répond Hector. Entre donc ici pour le moment. Tu as les traits plutôt tirés. Je crois que tu as besoin d'un verre. »

La plaque sur la porte indique *Privé*. C'est la salle de travail. Totalement différente de ce qu'elle était à l'époque de Niall Cameron où les bouteilles vertes et bleues étaient entassées de guingois, mélangées en désordre sur le long meuble à tiroirs, avec de la poussière incrustée dans les coins autant que sur les rebords des fenêtres, et le livre posé là, au milieu de ce capharnaüm et des fards mortuaires, avec un cuir vert olive terne portant la lettre A, écarlate comme il se doit mais dans ce cas-ci signalant les Avoirs, comme pour le Jugement dernier. Comment se fait-il que je m'en souviennne ? Je n'avais pas dû rentrer ici plus de deux fois dans toute ma

vie. Quand j'y rôdais il me répétait inlassablement : « Ce n'est pas un endroit pour toi. » Et je m'imaginai alors que c'était l'efficacité des morts qu'il craignait pour moi, morts susceptibles de s'emparer de moi et de me retenir ; je me demandais comment lui pouvait rester parmi eux, par le truchement de quelle force, et moi aussi j'avais peur pour lui. Pendant longtemps, chaque fois que Mère disait : « Ton père ne se sent pas bien », je croyais que c'était là la raison, parce qu'il avait attrapé auprès d'eux quelque chose, une petite mort, une sorte de bacille.

Aujourd'hui ça ressemblerait plutôt à une salle d'hôpital. Avec des vitrines où les onguents sont rangés de manière ordonnée, tandis que l'acier inoxydable des armoires à tiroirs reluit, net et mat. Sur un mur, un ensemble voyant de patères en métal noir couronnées de boules en plastique rouge, jaune, et bleu. Deux blouses blanches y sont accrochées afin qu'Hector puisse accomplir cet aspect-là de ses obligations dans le plus grand respect des règles d'hygiène.

« Voici », il me tend le verre de whisky et de l'eau puis m'indique une chaise, la seule et l'unique.

« Où vas-tu t'asseoir, Hector ?

— Oh, je vais me percher ici », dit-il en se dirigeant vers le milieu de la pièce où trône une table surélevée qui ressemble à une table d'opération. D'un coup de ses petites jambes il grimpe comme un nain, puis s'assied et me fixe de ses yeux de chouette.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Rachel ? Que puis-je faire pour toi ? »

— Oh, c'est vraiment rien. Je crois que j'ai été un peu stressée à l'école. Et puis la santé de Mère...

— Hum, fait-il comme s'il doutait de chacune de mes paroles.

— Parle-moi de ton affaire, Hector. Tu as effectué de grandes améliorations. »

Il paraît ravi. Il est clair que c'est son sujet de conversation préféré. Et pourtant il était disposé à écouter tout ce que j'avais envie de raconter. Il l'aurait fait jusqu'au bout.

« Tu trouves ? dit-il. Tout est question de présentation, voilà mon avis. La présentation, tout est là, voilà ce que je crois. Tout le monde sait que l'emballage d'un produit se doit d'être attirant, c'est la règle première en matière de vente, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est un peu plus compliqué dans ma forme de commerce, comme tu peux t'en douter.

— Oui. Oui, j'imagine ton problème.

— Ce n'est pas tant une difficulté qu'un défi. Ce qu'il faut clarifier c'est : Quel est mon produit ? Je veux dire, in fine : *Qu'est-ce que je vends ?*

— La mort ?

— Allons, allons, fait-il avec dégoût. Qui a envie d'acheter ça ?

— Eh bien, une négation de la mort, alors ?

— Qui peut la nier ? lance un Hector réaliste. Elle existe.

— C'est vrai. O.K. J'abandonne.

— In fine je vends deux choses, m'explique Hector en tendant deux doigts. Qui sont comme suit. Petit un : *Le Soulagement*. Petit deux : *L'Accroissement du Prestige*. C'est là où je diffère des deux autres directeurs d'établissements funéraires de la ville. Ils ne savent absolument pas ce qu'ils vendent.

— Du Soulagement ? De l'Accroissement de Prestige ?

— Tu ne vois pas ? fait-il, satisfait. Très bien. Je vais t'expliquer. Prends le client moyen d'aujourd'hui. Quelle est sa première réaction quand un de ses proches fait le grand saut ? Tu peux me le dire ?

— Peine ? Remords ? Chagrin ?

— Sûrement, sûrement, mais tout ça vient plus tard. Sa première réaction, et là tu peux me croire, Rachel, c'est la panique : qu'est-ce qu'on va faire du corps ? Comme s'ils avaient assassiné le type. Ou la dame selon le cas. Le but premier d'un directeur funéraire n'est pas cette histoire d'embellissement tant prisée par certains membres de la profession. Non. C'est de... prendre la relève. Rassurer les gens. Faites-moi confiance. Je m'occuperai de tout, depuis l'hôpital ou l'enlèvement à domicile jusqu'à la dernière voiture qui quittera le cimetière. La famille ne doit pas avoir à se préoccuper de tous ces détails, tu comprends ? Le soulagement. Tu dois le leur faire comprendre. Prends la Maison funéraire de Calder, à l'autre bout de la ville. Lui raconte aux gens comment il peut gentiment arranger leurs chers disparus et tout le reste, après

quoi il feuillette avec eux le catalogue de cercueils. Je trouve ça déprimant. Naturellement, ça plaît aux personnes plus âgées. C'est l'approche à l'ancienne. Certains l'apprécient encore. Mais moi ma clientèle est plutôt composée de gens modernes. Qui veulent être sûrs que tout a été fait correctement et naturellement, mais moins ils auront à s'en occuper et mieux ce sera.

— La mort est taboue ?

— Pas exactement taboue mais, regardons les choses en face, la plupart d'entre nous pourraient en faire l'économie.

— Je vois mal comment. »

Je ris plus qu'il n'est convenable de le faire en ce lieu, et pourtant je sais qu'il serait absurde de se retenir, comme s'il flottait ici quelque chose de secret ou de mystérieux.

« Eh bien, d'accord », lance Hector en sautant en souplesse de cette table macabre, remplissant à nouveau mon verre avec beaucoup de whisky et un peu d'eau. « D'accord, je comprends ce que tu veux dire, mais prends maintenant le client moyen. Il est tout bonnement plus agréable de ne pas avoir à s'occuper de toutes ces histoires.

— Celles de crâne sous la peau ?

— Tu peux présenter ça comme ça, oui. Le soulagement, tu comprends ? Vous pouvez avoir confiance, leur dis-je, on s'occupera du moindre détail. Vous n'aurez aucune décision à prendre. Je leur donne trois séries de prix, et après ça ils sont débarrassés. Finis les marchandages pénibles quand on hésite

entre chêne ou pin, et va-t-on capitonner de velours ou simplement de bouillonné en nylon ? Un prix "tout compris" est une bonne réponse à toutes ces interrogations.

— Tu es un as, Hector. »

Il me jette un regard blessé, son visage poupin empli de reproches.

« J'ai du cœur. Mais au bout du compte, si tu veux tenir ton affaire à flot, Rachel, tu es bien obligé de penser en homme d'affaires.

— Je comprends. Désolée. Je ne voulais pas insinuer...

— Laisse tomber, dit Hector en balançant ses jambes gainées de brun fripé au bord de la table d'opération. Pas de problème.

— Et pour l'Accroissement du Prestige ? »

Quelle surprise de pouvoir lui parler aussi facilement. Depuis des années qu'il est ici je n'ai pas dû avoir plus d'une douzaine de conversations avec lui, qui concernaient essentiellement les conditions de notre location, ou alors des réparations.

« Oh, ça. Eh bien, une mort dans la famille vous expose aux yeux de tous pour une durée déterminée. Les gens vous regardent et remarquent ce qui se passe. Cela ne dure pas très longtemps, naturellement, d'où le terme Accroissement, tu comprends ? Mais tant que ça dure il faut s'en préoccuper. Le client moyen voudra que son cher disparu ait des funérailles dignes de louanges. Tout s'est très bien déroulé lors des funérailles Dingle-hooper, vous ne trouvez pas ? Les décorations

florales étaient très jolies, vous ne trouvez pas ? Des trucs dans le genre. Il faut donc que ce soit de bon goût, tu vois, de bon goût de bout en bout, avec juste ce petit quelque chose en plus pour les différencier entre elles, comme par exemple des couronnes de glaïeuls blancs en saison. Un simple détail que les gens sont à même de remarquer et de commenter. En fonction de l'échelle des tarifs aussi bien sûr. »

Pendant qu'Hector me parle, mes yeux fouillent la pièce alors que ça n'a pas de sens. Rien n'est plus comme autrefois, il ne reste rien d'alors, rien de lui, pas un seul indice.

« Tu as connu mon père, Hector ?

— Bien sûr que je l'ai connu, tu le sais bien, Rachel. Pas ce que tu appellerais *bien*, mais je l'ai connu.

— Il ne savait pas ce qu'il vendait, si ? »

Hector descend encore d'un bond et s'affaire, nous versant de nouveau du whisky. Je dois remonter. Mais je me penche en avant pour écouter ce qu'il va me dire.

« Je ne crois pas qu'il ait jamais vraiment vendu quoi que ce soit, me répond-il, mal à l'aise. Ne le prends pas mal, Rachel. C'était un brave homme, ton père. Et j'avais une haute opinion de lui. Mais lui n'avait pas vraiment la tête aux affaires, à mon avis. Note que j'ai pu me tromper.

— Non, tu n'as pas tort. Pourquoi crois-tu qu'il soit resté alors, Hector ? *Il les aimait ?* »

Ma voix est montée puis redescendue avec une douleur que j'ai préféré ignorer. La lumière du seul néon nous éclaire de sa dure blancheur. Tout est pareil à ce que c'était il y a un moment, et pourtant la pièce paraît totalement différente, une pièce au milieu de nulle part, la mise en scène d'un drame qui n'a jamais été joué. L'acier est inoxydable, souillé par les empreintes digitales des ombres, et derrière leur barrière vitrée les bouteilles et les flacons portent des légendes que l'on n'a jamais pu lire. Je suis assise ici, liée par mes faibles poignets qui touchent les bras noirs de ce fauteuil, liée comme par des fils de fer susceptibles de prendre vie. Et sur le grand autel est accroupi un nain que je n'ai jamais vu auparavant.

Rachel, Rachel. Ressaisis-toi. Hector n'a l'air qu'à moitié étonné.

« Tu veux dire... est-ce qu'il aimait les cadavres ? »

J'espère que la gratitude se lit sur mon visage. Un bon point pour lui, et un pour moi. Juste ce qu'il fallait, un peu d'à-propos.

— Oui. Les cadavres.

— Ce n'est pas tout à fait ce que j'aurais dit. Mais c'était une vie tranquille, et il aimait être seul. Ce n'était pas vraiment un homme qui appréciait la compagnie, ton père, si ? »

Je dépose mon verre fermement sur le meuble.

« Il buvait parce qu'il était malheureux. » Je parle avec agressivité, avec fureur presque.
« Voilà la raison. »

Les yeux d'Hector sont des yeux de lynx, des yeux de chat, des yeux de chat obliques, dont le vert rappelle celui des billes de verre. Pourquoi a-t-il cet air-là ?

« Je ne suis pas sûr d'approuver entièrement ça.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Oh, rien de plus. Je ne l'ai pas bien connu. Je ne pourrais pas vraiment m'avancer. Écoute, ne me comprends pas de travers. Il a probablement fait moins de mal que la moyenne des gens, j'en suis sûr. Mais je parierais qu'il a eu le genre de vie qu'il désirait le plus au monde.

— Quoi ?

— Tu m'as tout à fait compris.

— Oui. »

Hector Jonas qui a si longtemps exercé son métier en bas tandis que j'essayais de vivre en haut. Prophète comique, voyant lilliputien. *Le genre de vie qu'il désirait le plus au monde*. Si mon père l'avait voulue autre, sa vie aurait été autre. Pas nécessairement meilleure, mais différente en tout cas. A-t-il jamais essayé d'en changer ? Et moi, la mienne ? C'était ce qu'il désirait le plus après tout, ne jamais avoir à toucher un être vivant ? Était-ce pour cela que Mère a repris goût à la vie quand il est mort ?

S'il est vrai que c'était le genre de vie qu'il désirait le plus au monde, pourquoi pleurer sur lui, alors ? Pourquoi ne pas s'arrêter à tout jamais de pleurer ?

Hector Jonas descend de la table d'un bond élastique, tel un athlète trapu d'un trampoline.

« Je ne t'ai jamais montré la nouvelle chapelle. Viens par ici. Et prends ton verre. »

Il me prend la main et me voici remorquée vers les profondeurs en zigzaguant le long d'un corridor. Jusqu'à une porte. Il l'ouvre à la volée, comme s'il annonçait le riche trésor amoncelé par chaque sultan embijouté de l'univers. Mais il a oublié l'obscurité et je ne puis même pas admirer un seul joyau de ses richesses. Il avance à tâtons et jure.

« Où est donc cette fichue lumière ? Excuse-moi. Ah, la voilà. »

Et la lumière fut. Elle est étonnamment bleue, et faible. À sa lueur la chapelle a la même forme carrée et dénuée de mystère qu'elle aurait eue en plein midi. Les bancs sont en bois blond avec des reflets très brillants, et devant il y a une estrade du même blond lisse, à la bonne hauteur pour déposer le cercueil sans effort inutile pour les porteurs. Je suis surprise qu'il n'y ait ni chariot ni courroie, je dis cela sans mesquinerie aucune même si autrefois j'aurais pu ; aujourd'hui je me sens presque gaie ici. Des candélabres aussi branchus que des arbres sont posés sur des tables basses de part et d'autre, et les cierges sont violets et vert anis. Les murs sont recouverts de faux pin, avec des nœuds de faux bois sur le papier peint.

« Mieux vaut que tu ne saches pas combien ça m'a coûté, pouffe Hector qui me fait remonter le bas-côté comme une mariée tout

en prenant une gorgée rapide de son verre, mais j'en ai eu pour mon argent, si j'ose dire... Regarde-moi ce bois. Un grain splendide. Splendide. Du vrai placage. »

Nous arrivons dans le chœur et je m'effondre sur le banc en dur où la famille en deuil est censée s'asseoir.

« C'est adorable, Hector. J'ignorais que tu l'avais si bien arrangée.

— Pas mal, hein ? dit-il, reconnaissant. Évidemment tout le monde ne souhaite pas que le service funéraire soit célébré ici, mais ça se fait de plus en plus. Les funérailles à l'église sont passées de mode.

— Vraiment ? Et pourquoi ça ?

— Trop éprouvant, m'explique Hector en s'asseyant à côté de moi. Ça a tendance à faire ressurgir tout un tas de choses, ciel, enfer, ce genre de trucs. C'est une grande tension pour les nerfs des endeuillés. Si tu es croyant c'en est une en tout cas, et si tu ne l'es pas, c'est encore pire. Quelle que soit la façon d'aborder le problème, c'est bel et bien une épreuve. C'est pourquoi les gens apprécient cet endroit. Il est décoré avec goût et le service est court.

— Oui, je vois.

— Il faut que je te montre, dit Hector dont la voix est maintenant claironnante, j'ai acheté un orgue automatique super-chouette. »

Je suis à deux doigts de dire une horreur : quelle idée merveilleuse, j'espère que ta femme apprécie. Jadis à la fac j'avais entendu

une plaisanterie sur un ange qui avait échangé sa harpe contre un orgue. J'aimerais la raconter à Hector. Mais je ne le ferai pas, évidemment. Rachel Cameron ne fait pas ce genre de choses.

« Le voilà, regarde ! »

Il me le montre du doigt et j'aperçois l'éventail géant des tuyaux qui se déploient comme un imposant écran sur le mur principal. Chaque tuyau a une hauteur différente, et les extrémités sont peintes pour ressembler à des colonnes corinthiennes.

« Il peut jouer différents airs. Nous avons *Jésus, que ta joie demeure* pour... eh bien, tu comprends...

— Pour ceux qui n'y connaissent rien.

— Oui, c'est ça. Certains ne font pas la différence entre Bach et *Basin Street Blues*. En fait, je ne la fais pas moi-même. Mais comme ils pensent que ça fait très digne et sérieux, ça a beaucoup de succès. Mais je ne te le jouerai pas. Je te jouerai mon préféré.

— Mon Dieu, Hector, tu ne peux pas me jouer de cette chose à cette heure-ci !

— Pas de bile, Rachel. Il y a trois degrés d'intensité et quand je le mets sur *Doucement/Bas*, il est vraiment bas et je suis en dessous de la vérité en te disant ça. Je peux te garantir que ça ne sera pas assez fort pour réveiller un vivant, ha ha. »

Là-dessus le voilà parti à la recherche de leviers à manœuvrer et de boutons magiques à actionner. Il revient comme une flèche,

s'arrête, et d'un bras m'entoure l'épaule. Je ne proteste ni ne m'écarte. Je m'en moque. Nous sommes assis tous les deux sur le banc luisant dans la morne lumière bleue et il est plus de trois heures du matin. Puis la musique s'élève, lentement.

*Il y a une terre heureuse
Très, très loin...*

« Qu'est-ce que tu en penses, Rachel ?

— Merveilleux. Je trouve que c'est la chose la plus étonnante que j'aie jamais entendue.

— Vraiment ?

— Absolument. Et je suis sincère.

— Bon sang, écoute-moi ça. »

*Où se tiennent les saints et les anges
Lumineuse, lumineuse comme le jour...*

La lumière bleue et la chapelle vidée de toute spiritualité mais pas de spiritueux, l'obscurité ostentatoire, cet hymne de mauvais goût, l'heure, l'étrangeté du lieu ainsi que le bras dodu et bien intentionné qui entoure mon épaule, ces mutations omniprésentes et impalpables, et le fait qu'ici il n'y ait rien pour moi excepté ce qui s'y joue...

« Rachel, Dieu du ciel, tu pleures ?

— Ce n'est rien. Désolée. Je suis... J'ai eu pas mal d'ennuis ces derniers temps. »

Hector me tapote l'épaule et émet des gloussements de gorge.

« Là, là. Ne t'en fais pas. Ça va aller. »

Je ne mérite pas pareil réconfort. Demain j'aurai honte. Mais pas maintenant.

« Écoute. Je ne sais pas pourquoi je te raconte ça, mais tu sais ce qui m'arrive ? Au moment crucial ma femme éclate de rire. Elle dit qu'elle ne peut pas s'en empêcher tellement j'ai l'air comique. Eh bien, merde, je sais qu'elle n'y peut rien, mais... »

Je le dévisage alors, et pendant un instant je le vois là, vivant, derrière ses yeux.

« C'est...

— Oui, c'est ça. Qui l'aurait cru, toi et moi à discuter comme ça ? Tu ferais mieux de remonter maintenant, poulette, ou sinon tu vas te transformer en vieille cocotte.

— Oui. » Je me lève, me recompose, rassemble les fragments. « Je suis... écoute, je suis désolée d'être descendue, Hector. Je ne sais pas pourquoi... je ne sais pas ce qui a bien pu me passer par la tête... »

Vas-y, Rachel. Des excuses. Continue à t'excuser sans arrêt, continue jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de toi. C'est bien ce que tu veux ?

« Non, écoute, Hector, ce que je veux dire c'est merci.

— Mais il n'y a pas de quoi. Tout le plaisir a été pour moi. »

La musique faiblit. Le mécanisme est pratiquement en bout de course. La mélodie est sinistre dans la chapelle froide, avec des trous de silence.

*Il y a une – très très loin – là où se tiennent
les saints et...
lumineuse, lumineuse comme...*

Il faut monter les marches moquettées une à la fois, rien qu'une à la fois. Si elle se réveille, je n'aurai qu'à faire chut. Chut, voyons, chut, tout va bien, rendors-toi, n'aie pas peur, ce n'est rien.

Ses parents sont revenus. Ils sont revenus il y a une semaine et cela fait donc une semaine que je ne l'ai pas vu alors que je l'ai vu pratiquement tous les soirs pendant leur absence. Non, ce n'est pas tout à fait exact. Sur quatorze soirées j'en ai passé huit avec lui. Plus de la moitié. Et maintenant voilà une semaine que je ne l'ai pas vu. Qu'est-ce que j'ai bien pu dire ? Qu'est-ce que j'ai bien pu faire ou ne pas faire qui l'ait repoussé ?

Je ne dois pas m'abandonner à ces pensées. Ce n'est pas comme si j'attendais beaucoup de cette histoire. Il était en vacances et il n'y avait pas grand monde dans le coin à part moi, un point c'est tout. Bien sûr que j'en suis consciente. Je n'ai jamais eu la moindre illusion à ce sujet.

La dernière fois on était assis, après, dans la cuisine, quand Jago est entré. J'ai lancé : « Oh mon Dieu, regarde-moi l'heure, je dois vraiment y aller. » Pas question pour moi de rester assise tranquillement et de converser pendant une demi-heure en présence de Jago. Oh que non. Il m'a fallu prendre l'air surpris, comme s'il y avait de quoi l'être, je veux dire, ça ne regardait pas Jago, et puis qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire ? Jago solide et grisonnant n'a pas pipé mot. Il avait simplement l'air perplexe. Je me suis dit que c'était ma présence qui avait dû lui faire prendre cet air, mais maintenant je vois bien que c'était mon départ. Nick a dû être en colère de me voir agir ainsi. Rien d'étonnant

à ce qu'il n'ait pas demandé à me revoir depuis. J'aurais pu réagir différemment. Cela aurait été facile. Je le vois bien maintenant.

Ils sont assis dans la cuisine, à boire un café allongé de rhum. Ils n'ont pas besoin de se parler. Ils sont pleinement heureux, juste comme ça. Raclement de bottes à la porte de derrière, quelqu'un s'essuie les pieds avant d'entrer. « Jago est à la maison de bonne heure ce soir. En général il va boire une bière après le cinéma. — Peu importe, ça n'a plus d'importance maintenant », dit-elle. Il sourit. « Non, plus maintenant. » Jago entre et lance quelques remarques sur le temps : « Il va y avoir de l'orage, y a pas le moindre souffle d'air ce soir. — Trop chaud pour un café ? » — sa voix est amicale, naturelle, sans émotion. Jago répond : pourquoi pas, si elle veut bien lui ajouter aussi une rasade de rhum.

L'espace d'un instant c'est vraiment rassurant et j'arrive presque à me persuader que ça s'est déroulé ainsi. Mais l'instant s'évanouit et il me reste la froide conscience de la façon dont je l'ai vu véritablement se dérouler, moi me levant d'un bond au bruit de la porte, aussi empotée qu'une poule devant un couteau. Jago ne dit rien et Nick hausse les épaules. Comment ai-je pu ? Si seulement je pouvais lui dire, pour qu'il sache : écoute, je ne voulais pas agir ainsi. L'a-t-il perçu comme moi, ou bien ? Si seulement je pouvais m'expliquer. Mais je ne peux pas. J'ai essayé l'autre soir. Non, je refuse d'y penser.

Ma main est toujours sur la sonnette et je m'aperçois maintenant qu'elle doit y être

depuis un bon moment. J'avais presque oublié où j'étais.

« Rachel ! Quelle bonne surprise. Entre. »

Calla porte des jeans citron et un chemisier violet. On dirait qu'elle a trois mètres de large. Hérissée, sa frange grise rebique sur le front. Une paire de bracelets cliquette à son bras droit et ses tongs bleu nuit au son caoutchouté claquent à ses pieds crasseux. Elle pose une main sur mon épaule, comme on le ferait pour guider un visiteur, mais la retire immédiatement, ce qui nous rend toutes deux conscientes de son geste avorté et tout à fait spontané.

« J'avais envie de te faire un petit coucou, si tu n'es pas trop occupée.

— Je faisais juste une pause. Celle qui rafraîchit. Coca ou thé glacé ?

— Thé glacé, s'il te plaît. Tu en as du tout prêt ?

— J'ai mis au frigo ce qui restait hier soir dans la théière, pour ne pas gaspiller. Comme ça j'en ai toujours sous la main. Par ici, assieds-toi, si tu arrive à trouver une petite place quelque part. »

Dans son salon tout semble empilé au milieu de la pièce. Le Chesterfield turquoise ; la table basse en verre ; un tas confus de livres et de lettres ; deux géraniums en pots, roses et maladifs ; des dessins faits par ses élèves de l'an dernier sur d'énormes feuilles d'imprimerie, avec des couleurs vives représentant des châteaux maladroitement imbriqués et des paquebots ; d'innombrables

cendriers pleins ; un sucrier en poterie brune avec une cuiller en laiton ornée d'un visage de gargouille au regard paillard, ainsi que de l'inscription *Le Diablotin de Lincoln Cathedral* ; un coussin carré frangé de jaune et recouvert de satin ivoire sur lequel est peint un clocher carré, avec comme légende *The Turrets Twain – St Boniface, Manitoba*.

« C'est plutôt la pagaille, m'explique Calla sans s'excuser. Je repeins les murs. Ça te plaît ? »

Ils sont violets.

« Ce n'est pas courant, comme couleur.

— Je n'aurais jamais cru que ce serait aussi sombre, mais c'est encore humide. Peut-être que ça s'éclaircira en séchant. Comment ça va, Rachel ?

— Oh, très bien, merci. »

Je n'ai pas peur quand je suis avec lui, mais dès que je suis seule la peur semble revenir. Je n'avais pas l'intention de faire ce que j'ai fait l'autre soir. Les femmes ne devraient pas téléphoner aux hommes. Tout le monde sait ça. Mais ça faisait presque une semaine. Si seulement je ne lui avais pas téléphoné. Ou s'il était sorti, parti loin, injoignable. J'ai dû attendre que Mère soit endormie, et même là je n'étais pas sûre, alors je me suis assise dans l'entrée à côté du téléphone, je l'ai surveillé, me suis surveillée, l'oreille tendue vers sa porte. J'imaginais (pourquoi, je l'ignore) que ce serait lui qui répondrait. Mais non. Sa mère a demandé : « Qui est à l'appareil, s'il vous plaît ? » J'ai eu envie de répondre la reine d'Angleterre ou Ça-ne-vous-

regarde-pas, mais je ne suis pas très douée pour ça alors je lui ai donné mon nom. Il a pris le téléphone. Il a fait : « Oui ? » Comme ça. Réponse formelle. Ne nous appelez pas, nous vous appellerons. *Je vous adjure, Ô filles de Jérusalem, par les chevreuils et les biches des champs, ne bougez point, n'éveillez point l'amour avant qu'il ne lui plaise.* Il m'a fallu poursuivre et donner des explications, n'est-ce pas ? Tu as dû penser que j'étais partie un peu abruptement l'autre soir, désolée d'avoir donné cette impression, et cetera et cetera. Alors il a répondu en riant, comme s'il essayait de visualiser ce dont je parlais : « Mais non, ma chérie, je n'ai pas pensé ça du tout. » Sa voix avait tellement de présence que je l'ai cru, sauf que maintenant je suis à nouveau dans le doute. Cela avait peut-être été pour lui la façon la plus simple de s'en sortir. « Je te passerai un coup de fil, d'accord ? » avait-il suggéré.

Calla est assise en face de moi, sa masse effondrée dans l'unique fauteuil tandis que je tiens à me percher sur le bord du Chesterfield comme pour affirmer que j'ai tellement l'air de passage qu'il ne lui faudra pas être étonnée si je décolle subitement.

« Voilà la moitié de l'été déjà écoulée, dit-elle. Dur de croire qu'on est déjà en août. J'ai eu un travail fou. »

Août. Voilà ce qui me préoccupe le plus. À la fin du mois il devra reprendre son travail, partir, alors pourquoi perdons-nous tout ce temps maintenant ? Si je pouvais demeurer à ses côtés jusqu'à son départ, ce serait...

« Vraiment ? C'est bien. Tu as fait quoi ?

— De la peinture essentiellement, dit-elle en me tendant ses mains abîmées qu'elle inspecte. Je suis devenue une véritable décoratrice d'intérieur. Tu ne me croiras pas mais je n'ai pas eu un moment à moi de tout l'été. Cela étant ça m'a beaucoup plu, autant le dire franchement. »

J'ai beaucoup de mal à me concentrer sur ce qu'elle raconte, mais le côté agressif de sa voix me submerge.

« C'est bien. » Comment le dire avec suffisamment de conviction ? « C'est... Je suis très contente pour toi.

— Oui. On a fini les peintures du Tabernacle il y a une semaine. Une vraie réussite.

— Oh, bien.

— Oui. On a peint les murs coquille d'œuf. Par groupes de quatre. Si on est plus, les choses n'avancent pas, on passe son temps à papoter. Décorations et boiseries en vert mousse. C'est vraiment mieux. Je suis devenue tellement bonne au rouleau que je n'utiliserai plus jamais de pinceaux pour les murs. Ni pour les plafonds. C'est moi qui en ai fait la plupart, parce que je suis douée pour les hauteurs, ce dont à première vue tu es parfaitement autorisée à douter. »

Il y a en elle quelque chose de tellement modeste que je voudrais bien lui ouvrir mon cœur. Mais impossible de parler de lui à quiconque.

J'ai eu mes règles cette semaine. Il va sans dire que j'étais soulagée. On le serait à moins.

N'importe qui le serait, vu les circonstances. C'est le bon sens même. On entend parler de femmes qui les attendent, se font un sang d'encre, et puis quand leurs règles arrivent elles sont soulagées et la vie reprend son cours, l'anxiété s'est envolée, pour un temps en tout cas, plus besoin de se demander : *Qu'est-ce que je vais faire ? Que va-t-il m'arriver ?* J'étais terriblement soulagée. Une vraie délivrance.

Rachel, tu mens. Tu mens vraiment, et de manière éhontée en prime.

Non. Oui. Les deux sont vrais. Doit-on choisir entre deux réalités ? Si vous croyez aimer deux hommes, disait le courrier du cœur du journal que je lisais quotidiennement, alors c'est qu'aucun d'eux n'est vraiment le bon. Si vous croyez avoir en vous deux réalités, peut-être n'en avez-vous aucune.

S'il me fallait choisir entre des sentiments, je sais bien lequel je choisirais. Mais ce serait catastrophique, à tout point de vue excepté le plus grave ; et si je choisissais cette option, je serais vraiment toute seule, maintenant et pour toujours et ce serait insupportable, moi je ne le supporterais pas en tout cas.

De quoi parlons-nous, Calla et moi ? Où l'ai-je donc laissée ? À peindre le Tabernacle. Très bien. Il ne s'est écoulé qu'un bref instant, je pense.

« J'aimerais bien y aller un de ces quatre.

— Ça te plairait, vraiment ?

— Mais oui. Oui, bien sûr. Ça m'a l'air très chouette. »

Chouette. Le mot le plus utile de la langue, et le plus vague aussi. Calla n'est pas dupe. Elle est brusque parfois, et son goût en ameublement me paraît tellement horrible qu'il fait naître en moi un affreux snobisme, alors je passe à l'autre extrême pour admirer ses murs violets. Mais elle n'est pas bête. Elle sait.

« Tu n'es pas obligée, me dit-elle fort gentiment.

— Non, j'aimerais bien. Vraiment. » Je suis tenue de dire ça maintenant, tenue de continuer à clamer ma sincérité. Pourtant j'ai du mal à repenser à cet endroit sans épouvante. Les voix abandonnées, abandonnées dans les deux sens du terme, avec leurs propriétaires dépossédés et qui, à cause de cela, éprouvent le besoin de s'exprimer de façon relâchée. Et cette voix inoubliable. Mais c'était passager, une défaillance, un accident. Impossible que cela se reproduise. Je ne crois pas que ce genre de choses pourrait, si ?

« Après ce qui s'est passé, je veux dire au Tabernacle le soir où tu y étais, je n'y suis pas revenue pendant des semaines, m'explique Calla.

— Vraiment ? Pourquoi ?

— À cause de ta réaction. C'était contagieux. Non, ne dis rien. Je sais que tu ne l'as pas fait exprès. Mais j'ai éprouvé la même chose. Que cet endroit et tout ce qui y était lié étaient forcément horribles. C'est après que j'ai relu saint Paul.

— Vraiment ? » Impossible de prendre son sérieux au sérieux. De quoi me parle-t-elle ?

« Oui. Tu étais au courant dès le début. Je n'ai pas cessé de penser à ça, que tu étais au courant dès le début.

— Au courant de *quoi* ?

— De sa mise en garde adjurant de ne pas pratiquer le don surnaturel des langues. Je n'avais eu connaissance de ses paroles que de manière fragmentée, de-ci de-là, les extraits que notre prédicateur glissait dans les feuillets ronéotypés qu'il faisait circuler sur ce sujet. Et puis je suis allée tout lire. Tu étais au courant dès le début, hein ?

— Mais non, Calla. Pas du tout. Vraiment pas. » Mais elle n'en démord pas. Elle s'est creusé la tête pour ça, sans que j'en sache rien. Or ça ne m'a jamais traversé l'esprit. Splendide ironie de Dieu que nous ayons dû croire si longtemps que seuls les élus possédaient le don surnaturel des langues.

« Qu'est-ce qu'il disait ? »

Calla avale une gorgée de thé glacé et s'enfonce dans son fauteuil, décidée à afficher de la nonchalance, mais elle le fait avec une telle maladresse que je sais immédiatement qu'elle se repassera la scène ensuite, péniblement et gratuitement, quand il sera trop tard pour changer la façon dont cela a été formulé.

« Il se peut qu'il y ait plusieurs espèces de voix de par le monde, et aucune n'est dépourvue de sens. C'est pourquoi si je ne sais pas ce que veut dire la voix, je serai pour celui qui parle un barbare, et celui qui parle sera un barbare pour moi. »

— Peut-être qu'il ne voulait pas dire... »

Qu'est-ce que je fais, pour l'amour du ciel ? Dois-je offrir des excuses à la vision terriblement exacte de l'apôtre ? Je ne me rappelle pas avoir jamais entendu ces mots auparavant, bien que je sois censée avoir été nourrie du livre noir en cuir. Ce qu'il dit n'est pas ce qui devrait être. C'est juste ce qui est.

Calla sourit, m'offre une cigarette, ses pieds en canard chaussés de tongs, elle penche maintenant toute sa masse en avant, ses cheveux gris hérissés comme des brindilles de lavande séchée.

« Oui, il parlait sérieusement, d'accord, Rachel. Mais il te faut replacer ça dans le contexte.

— Mais oui, bien sûr. »

La fausseté de cet échange ne lui échappe pas et elle sourit à nouveau, comme si elle était maintenant protégée contre tout, moi y compris, et ce par un millier de mystères.

« Il a dit aussi, parmi pas mal d'autre bla-bla : *Si un homme parmi vous se juge sage, qu'il devienne donc stupide, afin d'être sage.* Tu vois, nous y voilà. Je me suis dit en mon for intérieur, Calla, vieille folle, t'y voilà.

— Où ça ?

— De retour à la case départ », dit-elle en ayant apparemment réglé le problème mais encore dans l'attente de ma réaction. « Donc je suis revenue au Tabernacle, tu vois, me dit-elle d'un air effronté et le ton deux fois plus haut. Mon ancien moi, en quelque sorte. Je me suis dit, eh bien, tu as la clé, fillette, et

si le mot qui me vient à l'esprit est *Alléluia*, eh bien c'est *Alléluia*, qu'est-ce qu'on y peut faire ? Tu ne m'as pas détruite, Rachel. Tu n'en as jamais eu l'intention d'ailleurs. Mais, je me répète, tu ne l'as pas fait. Il n'est que justice que tu le saches.

— Je suis... » Je ne sais fichre plus quoi dire. « Je suis contente.

— Tu n'es pas contente, lance Calla d'un ton coupant. Comment tu pourrais l'être ? Tu ne sais pas de quoi diable je parle. Pardonne-moi, et pour l'amour du ciel n'avance pas plus ton coude ou tu vas toucher la peinture humide. J'ai *parlé*, au fait, voilà ce que je voulais t'annoncer.

— Tu veux dire... ?

— Oui. Étonnant, hein ? Ça m'a été donné. À *moi*. Pas dans le Tabernacle, me dois-je de préciser. Et c'est peut-être aussi bien d'ailleurs. Qui aurait été capable d'interpréter ? Saint Paul dit qu'il devrait y avoir un interprète. »

Elle m'a larguée. Je ne la suis plus. Et pourtant je ne suis pas si effrayée que ça, plus du tout. Ça ne m'arrivera pas. Je ne deviendrai pas une exaltée qui obéit à un fonctionnement tout personnel, ou qui énonce des bizarreries qui lui paraissent évidentes à elle mais certainement pas aux autres, bizarreries hilarantes pour les cruels et carrément terrifiantes pour ceux qui sont simplement plus observateurs. Pas maintenant. Plus question. Quand bien même elle serait aussi folle que le chapelier fou d'Alice, elle serait incapable de me contaminer.

Peut-être qu'il me téléphonera ce soir.
Nick ? *Écoute...*

« Ça s'est passé où, alors ?

— Ici, seule.

— Oh ?

— Oui. Ça a commencé et... c'est difficile à décrire, Rachel. Je me suis sentie en paix. Comme certaines douces averses de pluie. Étrange, non ?

— Non... non, pas du tout. » Ça me paraît carrément cinglé.

« Bon, mais, assez discuté sur ce sujet », lance Calla en nettoyant vivement les verres avec les tranches de citron molles et imbibées. « Dis donc, tu n'as jamais vu Jacob, si ?

— Qui ?

— Mon canari. Il n'apprécie pas ces histoires de peinture, alors pour le moment je l'ai installé dans la chambre à coucher. »

Elle me conduit dans la pièce qui contient un lit à une place recouvert d'un dessus-de-lit en chenille cerise, ainsi qu'une coiffeuse en bois blanc qu'elle a teintée en gris argent, une couleur pour le moins étrange. La cage est posée sur la coiffeuse, c'est une grande cage dorée qui se balance librement sur son pied, de sorte que l'oiseau peut parader à sa guise. À l'intérieur il y a une petite baignoire en porcelaine, un plateau de graines et une échelle miniature.

« Bonjour, Jacob », lance Calla. Puis, à mon intention, dans un aparté discret comme si l'oiseau pouvait l'entendre et s'en offusquer :

« Je l'ai baptisé Jacob parce qu'il monte cette échelle en permanence. Et il refuse de chanter. Il n'a pas l'oreille musicale. Tout ce qu'il fait c'est monter et descendre cette satanée échelle.

— Et pourquoi ? » Il me faut bien dire quelque chose.

« Pas la moindre idée, rétorque-t-elle avec un haussement d'épaule. Peut-être parce qu'il ne m'est pas donné de voir l'ange tout là-haut. »

Elle siffle en guise de salut. L'oiseau reste sur le barreau du bas, totalement dédaigneux, ou alors simplement indifférent.

« C'est une perte sèche, dit Calla. J'aurais mieux fait d'acheter une perruche, comme celle que j'avais avant.

— Pourquoi tu le gardes, alors ?

— Eh bien, tout flegmatique qu'il soit, il ne peut s'empêcher de se déplacer de temps à autre, et dans ces moments-là je l'entends. Je m'y suis habituée, assez bêtement. »

J'ai envie de partir. Impossible de rester ici plus longtemps. Calla qui, au petit matin ou dans l'obscurité, tend l'oreille en quête d'un son.

« Calla, Mère m'attend, je dois y aller.

— Bien sûr. D'accord. Repasse me voir, hein ? Quand tu auras le temps.

— Oui. Oui, je repasserai. »

Elle me sourit, légèrement, poliment, comme si elle essayait de ne pas remarquer

que je n'avais pas la moindre intention de revenir à moins d'un remords.

Notre baignoire est très ancienne, incroyablement profonde et longue, montée sur des pieds aux serres crochues comme celles d'un griffon, l'extérieur repeint moult fois au fil des années par Mère. Malgré sa taille, elle est juste assez longue pour que je puisse m'y allonger complètement.

Un jour nous avons discuté d'une nouvelle installation sanitaire. Mère n'arrêtait pas de dire qu'elle était joliment lasse de peindre cette vieille baignoire en ruine et d'essayer de lui donner un air à peu près correct, et que pour les toilettes c'était une honte : qui pouvait bien encore avoir un siège en bois ? Nous sommes allées jusqu'à décider de la couleur – elle penchait pour abricot – et puis elle a décidé que ce ne serait pas commode parce que les nouvelles baignoires dans les prix que nous pouvions nous offrir étaient toutes trop petites et auraient peut-être été très bien pour elle mais n'avaient pas été conçues pour moi. J'ai rétorqué que peu m'importait de payer plus pour une plus longue, mais elle a décrété que non, elle était sûre que même celles-là n'iraient pas, il se pourrait qu'il nous en faille une sur mesure. Voilà ce qu'elle a décrété. Ce soir-là je crois bien qu'elle était en colère contre moi pour une autre raison. Et quand je lui ai dit qu'elle exagérait, elle m'a répondu : « Tu n'as aucune raison d'être impolie avec moi juste parce que j'essayais d'avoir le sens pratique, ma

chérie. » Des mots pareils s'accrochent à l'esprit comme des poux aux cheveux, et il me semble toujours avoir du mal à les chasser alors que je devrais le faire, je ne le sais que trop.

Mais je me rappelle aussi les mots que j'ai choisis et balancés sur un ton mordant : « Comment pourrions-nous aller au cinéma cette semaine ? Tu sais ce que le docteur Raven t'a dit. Tu n'as pas envie d'avoir une autre attaque, si ? » Et elle m'a regardée avec des yeux aussi ronds et inquiets que si elle avait été une enfant à qui l'on demandait d'aller chercher quelque chose à la cave. Seulement, l'autre soir, j'ai dit ça alors qu'elle pleurnichait d'ennui. Ça ne lui aurait pas fait de mal à ce moment-là de sortir, et malgré tout, c'était sans doute mieux que d'attendre entre quatre murs. De mon côté je ne voulais pas sortir, parce qu'il risquait de téléphoner.

Écoute, Nick...

Je lui parle quand il n'est pas là, je lui raconte mes pensées les plus intimes, tout ce qui s'est passé, ce que je ressens et, l'espace d'un moment, il me semble qu'il connaît tout de moi ; après quoi je me souviens alors que je ne lui ai parlé de cette manière-là que lorsque je suis seule. Il n'a pas entendu et n'est au courant de rien.

La maison n'est pas grande mais c'est bien. Ils n'ont pas besoin d'une grande maison car ils travaillent tous les deux et elle n'a pas beaucoup de temps à consacrer au ménage. La maison n'est pas en ville mais plutôt très éloignée de cette âpreté et de cette froideur.

À Galloping Mountains peut-être, avec des sapins d'une taille incroyable et très serrés, sauf que lorsqu'on regarde le soir à travers les branches noires on voit un ciel au noir chaleureux et une profusion blanche d'étoiles. Il adore cet endroit. Il s'excuse à moitié de l'aimer : « C'est dingue, mais j'ai toujours voulu... et c'est peut-être un meilleur investissement ici, sauf si un crétin cède à la séduction des boutons et des cadrans ou que sais-je, et puis les villes sont vouées à la perdition. Peut-être que quelques gamins, dans des endroits reculés comme celui-ci, seront les seuls à avoir jamais entendu parler de *La Tempête* ou de *Moby Dick*. »

Oh Rachel. Il ne dirait jamais ça, jamais de la vie. Qu'est-ce qu'il va te raconter alors, après cette touchante envolée ?

« Dieu merci, tu es là, ma chérie, ensemble nous pouvons affronter ce monde sauvage et marcher main dans la main dans le et cetera. » J'ai honte. Mais je ne peux m'en empêcher. Je suis comme droguée.

« Ça fait vraiment longtemps que tu es là-dedans, Rachel. » Trémolo anxieux de Mère. « Ça va ? »

Je ne répondrai pas. Je n'ai pas entendu. Ferme-la, pour l'amour du ciel, tu peux ? Non, je ne vais pas bien. Je viens juste de me noyer.

« Ça va, Rachel ?

— Oui, très bien. Je sors dans une minute. »

Sur l'eau un nuage de savon, et à travers la crasse ma peau est celle d'une noyée, trop

pâle, léthargique, à la dérive, comme si j'étais incapable de me lever et d'agir. J'ai l'air mince comme un fil. Nue, j'ai de longs os tellement frêles, avec des jambes chastement jointes et des bras ballants. Sous l'eau, cette croix formée d'os paraît étrange, de l'ordre du phénomène. Mes os pelviens sont trop étroits, trop étroits pour quoi que ce soit.

Téléphone.

Je me lève, tends l'oreille, glisse sur le carrelage, trempée, en alerte, me maudissant de n'être pas sortie plus tôt.

Et c'est bien lui. La voix de Mère est essoufflée, comme si elle ne pouvait attendre pour décrocher le combiné.

« Non, désolée, elle prend son bain pour le moment.

— Ne raccroche pas, j'arrive ! »

Mon Dieu, ce cri, il l'aura entendu comme si j'étais un saint bernard accourant au secours d'un groupe d'alpinistes égarés.

« Bonjour.

— Bonjour. Rachel ?

— Oui. Comment vas-tu ?

— Désolée, ma chérie, je n'ai pas reconnu ta voix tout de suite. Oh, je vais comme ci comme ça. Tu es libre ?

— Ce soir ?

— Oui, ce soir.

— Oui. Je suis libre. »

Quand je raccroche, Mère est plantée sur le pas de la porte de la cuisine et me regarde, l'air dégoûté ; je me rends alors compte que je n'ai même pas enroulé de serviette.

« Franchement, Rachel, ce n'est pas très joli.

— Ne t'en fais pas. » Je ne sais pas ce que je raconte. « Les téléphones ne sont pas encore équipés d'écrans de contrôle. »

Puis, alors que sa désapprobation se transforme en préoccupation face à la gaieté inquiétante de ma folie, je me mets à rire de soulagement, à rire, à rire, sans plus pouvoir me contrôler.

« Désolée, ça va s'arrêter. »

Je ferme la porte de la salle de bains, m'y enferme à clé et tremble tellement à force de rire que ça ne ressemble plus à un rire du tout.

La chemise de Nick est marron foncé, les manches relevées révèlent des avant-bras bronzés par l'été et couverts d'un léger duvet noir, tandis que par l'ouverture du col de sa chemise je distingue la courbe plongeante de ses clavicules. Son odeur de mâle, de peau et de sueur propres, me pousse à le toucher. Il sourit, mais vaguement, comme s'il ne le remarquait pas vraiment, puis il se lance.

« Ils sont à la maison ce soir. » Il a l'air ennuyé. « On va faire un tour quelque part ?

— D'accord.

— J'ai usé de tout mon tact pour les pousser à aller au cinéma, mais ça a été peine perdue. Le paternel et moi ne sommes pas en très bons termes ces jours-ci, et donc quoi que je suggère il fera le contraire. Si j'avais été malin je l'aurais prié de rester à la maison et là il aurait filé comme une flèche bien sûr.

— Vous avez eu un problème, Nick ?

— Non. Il a juste un caractère de cochon, c'est tout, et le mien n'est pas triste non plus.

— Toi ? Mais non.

— Tu ne me connais pas très bien.

— Suffisamment pour avoir une idée de ton caractère.

— Non, ma chérie. Tu ne me connais pas.

— Arrête de te déprécier.

— Tu as tout faux. Je ne me déprécie pas. C'est toi qui passes ton temps à ça. »

Me voici réduite au silence. Voilà donc ce qu'il pense ? Et c'est donc ça qui est frappant chez moi ? À quoi ça peut ressembler d'être avec quelqu'un qui joue sans arrêt cette rengaine ?

« Mais non ! En tout cas plus maintenant. Je ne l'ai pas beaucoup fait ces derniers temps.

— Oh, ma chérie », dit-il, et je ne sais comment interpréter sa voix emplie d'un certain regret, comme s'il pensait quelque chose qu'il était incapable d'expliquer. « Alors c'est bien.

— Est-ce que ton père t'a harcelé pour que tu restes ? »

Il a beaucoup parlé les autres fois, aujourd'hui ça ne semble pas devoir être le cas.

« Non mais pour d'autres choses, oui, dit-il à regret. Je suis entouré de problèmes complexes. De satanés sacs d'embrouilles. Suis-je l'araignée, ou bien la mouche ? Question philosophique. Et peu importe. Tiens, des framboises sauvages. On en ramasse ? »

La route est bordée de buissons des deux côtés, des murs verts et piquants, et quand nous sortons de la voiture l'odeur d'essence et de moteur disparaît en un instant pour laisser place à l'odeur poussiéreuse du gravier et au parfum vert et poussiéreux des feuilles.

« Les meilleures sont toujours cachées. Il faut les chercher. » Il s'égratigne aux épines des framboisiers. « Putain de merde. Ma main droite semble avoir perdu de sa dextérité.

— Nick, il ne te demandera jamais clairement de rester, mais...

— Comment est-ce que je pourrais ? » Sa voix est agressive et je vois bien que j'ai choisi le mauvais moment, mais je dois poursuivre.

« Eh bien, tu pourrais enseigner ici, j' imagine. »

Ma voix, que j'ai voulue décontractée et naturelle, comment l'a-t-il perçue ? Il sourit, un sourire de façade.

« Ce n'est pas possible, ma chérie. On y va ? »

Le rugissement rauque et métallique de la voiture offre un bruit qui couvre l'absence de paroles. Impossible d'ajouter quoi que ce soit, et puis lui ne parlera pas. Qu'est-ce qui m'a pris de suggérer une chose pareille ? Aussi ouvertement. N'ai-je donc aucune fierté ?

Non, je n'en ai pas. Il ne m'en reste plus, plus maintenant. Cette constatation me rend tout à coup calme, inexplicablement calme, elle me libère presque. En aurais-je fini avec les apparences ? Quoi qu'il arrive, qu'il en soit ainsi. Je ne m'y opposerai pas.

« Ce n'est pas tant son désir de me voir rester, dit Nick tout à coup. C'est la façon dont il en parle.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Cette manière faussement innocente qu'il a mise au point. C'est le prénom par lequel il m'appelle qui me perturbe.

— Je ne comprends pas...

— La semaine dernière il m'a appelé Steve à trois reprises.

— Oh, Nick...

— Pas besoin de prendre un ton aussi peiné, me lance un Nick en colère. En ce qui le concerne ce n'est ni un regrettable lapsus ni même une erreur. C'est cet art fabuleux qu'il a de créer le monde à son image. Il sait parfaitement ce qui est quoi. Il n'est pas gaga, certainement pas. Mais plutôt incroyablement rusé. Il n'a rien planifié de tout ça. Il n'a jamais planifié quoi que ce soit dans sa vie

d'ailleurs, je ne crois pas en tout cas. C'est simplement un instinct, peut-être, qui lui suggère que s'il ne peut me persuader de manière indirecte, sans s'abaisser à me le demander ouvertement, alors il pourra m'obliger, par le truchement de la honte, à faire ce qu'il veut. Et merde si je vais me laisser manipuler comme ça. De toute façon je ne suis pas comédien, et même si je l'étais, ce rôle ne me conviendrait pas. Je ne vais pas me laisser retourner par un... »

Il s'arrête brusquement et, quand il reprend, sa voix s'est délibérément durcie.

« ... Un homme mort. Voilà ce qu'il est, autant voir les choses en face. Après tout ce temps. Je ne parle pas de mon frère. Un homme mort.

— Ton père n'a donc jamais accepté... ?

— Je crains que non. Mais il faudra bien qu'il finisse par y arriver, sans quoi... enfin, c'est lui que ça regarde. Moi je suis impuissant. Je n'ai pas pu l'aider à l'époque et je ne peux pas l'aider davantage maintenant. J'ai autre chose à faire. Qu'il aille au diable. Ça ne sert à rien d'en parler. J'en ai marre de toute cette histoire. Viens, Rachel, voici le pavillon d'été. »

Le pavillon d'été. Les bords verdoyants d'une rivière brunâtre, des branches cassées qui encombrant les eaux peu profondes, des herbes hautes et clairsemées, un écran au travers duquel n'importe qui peut regarder, et puis la route suffisamment proche pour nous ou quiconque, sans la moindre distance et, de là où nous sommes, s'étalent dans notre

rayon visuel le demi-cercle des champs, les fils de fer barbelés et le grain qui, avec l'arrivée de l'automne, commence à prendre une pâle couleur mûrissante. Si seulement ça n'était pas autant à découvert. Il prétend que ça ne l'est pas, mais pour moi ça l'est bel et bien. Si seulement nous pouvions être à nouveau entre les quatre murs d'une maison, d'une vraie maison. C'était mieux, là-bas. Je me sentais mieux. Tout était parfait, c'était bon, et lui qui me disait, mon Dieu, ma chérie, c'était merveilleux, tu es vraiment...

C'est faux. Il m'a dit : *Je t'aime bien, Rachel*, et à une occasion il a même dit : *Ça va mieux, ma chérie, tu t'habitues à moi*. Je ne sais comment ça se fait que je le désire, lui en particulier, sans pouvoir néanmoins me perdre ni cesser de me demander si je fais bien, ce qui du coup me fait agir de travers. Il n'y a que dans les rêves que je fais bien.

Sur la couche d'herbes hautes Nick étale une mince couverture bleue. Elle plane un instant, s'empale sur les tiges raides et vertes et puis retombe ; il la piétine alors pour délimiter un espace.

« Je l'ai emportée cette fois, m'annonce-t-il fièrement. J'ai pensé que ce serait mieux. Pour toi.

— Merci, c'est très gentil. » J'essaie de prendre le même ton désinvolte que lui, mais c'est peine perdue.

« C'est tout moi, ça, imparablement galant. En fait je me suis dit que pour moi il n'y avait pas de problème, mais que toi tu préférerais

peut-être ne pas avoir de chardons plein les fesses. »

J'ai envie de céder à son rire, de tout voir se dérouler comme lui l'entend, légèrement et pas comme s'il s'agissait de la création du monde. Mais j'en suis incapable. Je ne sais comment rendre ça suffisamment anodin.

« Nick...

— Moui ? C'est bien, ma chérie, viens tout près de moi. C'est super. Une cigarette ?

— Oui, s'il te plaît.

— Et voilà. Tu finis par avoir les bras bronzés, Rachel.

— Qu'est-ce que tu entends par "tu finis" ?

— Oh, je ne sais pas. Tu ne t'exposes pas suffisamment au soleil pour changer de couleur. Ta peau est très pâle. Je me suis dit que le soleil ne te convenait sans doute pas, que tu ne le supportais peut-être pas.

— C'était le cas autrefois. En fait je n'attrape pas vraiment de coup de soleil, mais je crois que je le crains tout de même. Quand j'étais petite ma mère me harcelait pour que je mette un chapeau, parce qu'à l'entendre les blondes attrapent toujours des coups de soleil. À l'époque je l'étais. Mes cheveux ont foncé maintenant.

— Difficile de t'imaginer en blonde, Rachel.

— Je m'en doute.

— Ne le prends pas mal. C'était supposé être un compliment, en fait. »

Le son de sa voix est vaguement irrité. J'ai à nouveau mal interprété quelque chose. Maintenant je ne peux qu'essayer de m'en sortir, si tant est que ce soit encore possible.

« Tu bronzes vite, Nick. En moins de quelques semaines tu as...

— C'est vrai, dit-il en enlevant sa chemise. Regarde, qu'est-ce que tu dis de ce bronzage ? Je l'ai attrapé surtout la semaine dernière, en travaillant torse nu. Je dis ça, alors qu'en fait ce que ça veut vraiment dire c'est que j'ai besoin de sortir de cette maison ; du coup je traînaille autour de Jago, je suis dans ses pattes en permanence, jusqu'à ce qu'il finisse par en avoir marre et me lance : "Nick, comment ça se fait que tu serves à rien par ici ? T'as tout oublié depuis l'époque que t'étais petit ?" Et je réponds, en prenant plaisir à reprendre l'erreur grammaticale : "C'est vrai, Jago, j'ai tout oublié depuis l'époque que j'étais petit." Puis ma mère sort, hurle : *à table*, et ça fait encore une matinée de passée, ouf.

— Tu ne parles pas beaucoup d'elle.

— Ma mère ? Ça ne me paraît pas nécessaire.

— Tu l'aimes ?

— Si démodé que cela puisse paraître, répond-il un peu vertement, oui. Elle est, comment dire, solide. Physiquement et spirituellement. Elle n'a pas ce côté excentrique qu'a mon paternel. Ou si elle l'a, et je crois que par certains côtés c'est le cas, elle ne le montre pas. En fait ce n'est pas tellement ça,

mais plutôt qu'elle est entièrement menée par son intime conviction. Tu ne le croirais jamais, à la voir.

— Comment ça ? »

Le voici allongé à côté de moi et je caresse son épaule nue. Mes doigts explorent un peu le fourré sur sa poitrine et ses mamelons qui me paraissent tellement étranges sur un homme, quelle fantaisie ou hasard de l'évolution les a donc laissés là ? Il parle. Il veut parler, tout de suite. *Pour l'amour de Dieu, tiens ta langue et laisse-moi aimer.* Mais c'est un homme qui est censé lancer cette réplique-là.

« Elle croit aux présages, qu'elle interprète comme ça lui chante. Et elle possède une merveilleuse foi en son intuition. Pas pour tout, seulement quand ses enfants sont concernés. Un truc magique, selon elle, que le ciel a donné aux mères comme elle, les ferventes, celles qui ont su tisser un véritable lien avec leur progéniture. Elle ne parierait pas un kopeck sur ces femmes qui déposent leurs enfants à la crèche pour aller travailler. C'est cracher à la face de Dieu, selon elle qui *sait*. Elle sait ce qui se passe sans qu'on le lui dise.

— Et il lui arrive d'avoir raison ?

— Assez souvent. Naturellement, comme pour n'importe quel autre oracle, on oublie quand elle se goure et on s'extasie quand il lui arrive d'avoir raison. “Le mari de Julie n'est bon à rien”, m'a-t-elle dit il y a bien des années. “Qu'est-ce qui te fait dire ça ? — Je le sens.” J'ai ri, naturellement. Elle le connais-

sait à peine. Et pourtant, il s'est avéré qu'elle n'était pas si loin de la plaque. *Bon à rien* est une expression commode, et même si je décrète qu'il était timbré, qu'est-ce que j'en sais ? C'était le premier mari de Julie, qui s'est tirée. Ma sœur a un sens très sûr, bien qu'irraisonné, de l'auto-préservation. À l'époque je la prenais pour une vieille folle, ainsi qu'elle l'est parfois, d'avoir quitté ce gars qui gagnait bien sa vie comme chauffeur longues distances. C'était en Colombie-Britannique et il faisait les grands trajets comme l'autoroute de l'Alaska et tout ça ; je me disais, si elle ne l'aime pas tant que ça, qu'importe, elle n'est jamais tenue de le voir qu'un jour sur sept ou tout comme. À l'époque ma priorité c'était la sécurité. On se préoccupera des subtilités une fois qu'on aura payé le loyer, ce genre de choses. À mes yeux elle avait perdu la tête. Et pourtant elle est partie, avec son fils sous le bras. Divorce et tout le bazar. Elle s'est remariée puis s'est installée à Montréal. Il y a peu de temps son premier mari a fini à la morgue parce qu'il avait fait le malin une fois de trop avec son poids lourd, et que cette fois-là le gars en face n'a pas plus fait d'embarquée sur le côté que Buckle Fennick, prince de l'autoroute.

— C'est... terrible.

— Pourquoi ? Il a eu ce qu'il voulait, non ? C'était bien que Julie ne soit plus avec lui à ce moment-là, c'est tout. En attendant, chapeau à ma mère. Qui n'a jamais lancé de *je te l'avais bien dit*.

— Et elle a lancé quoi, alors ?

— Rien, a répondu Nick en s'appuyant sur un coude. Quand il n'y a rien à dire, elle sait se taire. Contrairement à mon père. Ou à moi. Steve lui ressemblait. Le paternel pense toujours que c'était à lui que Steve ressemblait, mais non. Il était comme elle, s'en tenant à ses intuitions et ne se croyait pas obligé de tout rendre public. Mon père, lui, voudrait que tout le monde sache ce qu'il ressent. Il fait de sa vie une espèce de théâtre, et pourtant il n'a pas l'intention que quiconque sache à la fin quelle part de vrai il y avait dans la pièce, ou même s'il y en avait une tout court. C'est plutôt de mauvais goût. Et pourtant, je comprends.

— Vraiment ? » Les mots n'ont aucun rapport avec ce qu'il dit. Ils sont simplement émis pour faire du bruit, pour le faire revenir, s'éloigner de là où il était parti, revenir ici parce que je veux faire l'amour avec lui.

Il rit et le fil qui le liait au passé s'effiloche ; maintenant il me regarde.

« J'aime ta façon de faire, Rachel.

— Faire quoi ?

— Oh, faire courir tes doigts le long de mes côtes.

— C'est parce qu'elles sont étonnantes.

— Vraiment ? Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Difficile à dire. Juste pour te sentir en vie, là, sous la peau.

— Eh, tu fais attention, ma chérie ?

— Pourquoi tu me dis ça ? Je croyais que je devais essayer de faire le contraire.

— Je le croyais aussi, mais maintenant je ne sais plus.

— Ta colonne vertébrale est un peu tordue. Les os font une bosse, juste ici. Tu le savais ?

— Oui. Ça vient de... Gamin, j'ai eu la polio.

— Et tu t'en es sorti. C'est rare, pour cette époque. » Je ne sais pas pourquoi je dis ça, juste par gratitude. « Tu as évité le handicap.

— Ça se voit quand même un peu.

— Nick, déshabille-toi.

— Ma chérie, dit-il surpris et souriant, c'est vraiment toi qui décides cette fois ?

— Peu importe.

— D'accord, peu importe.

— Prends-moi. Maintenant. Tout de suite.

— D'accord, ma chérie. »

Rien n'est compliqué. Il me possède jusqu'au fin fond de mon être, quel qu'il soit. Je peux aller vers lui sachant qu'il veut ce que je suis et que je suis en mesure de l'accueillir, quoi qu'il soit, lui. Et puis cette tendre cruauté, que lui a toujours connue mais moi jamais, la dématérialisation de ce que nous sommes tous les deux, il importe seulement que ce que nous faisons continue continue...

« Nick... *Nick*... »

Juste son prénom. Juste son prénom pour l'instant. L'unique mot.

Un laps de temps s'écoule. Puis je redécouvre notre lit de fortune. Et il est toujours là, à mes côtés.

« Rachel...

— Oui ?

— C'était un coup de chance.

— Oui. »

Il a envie de dormir, qu'on le laisse seul. Moi aussi, mais pas tout de suite. J'ai envie de me retirer lentement et graduellement, de façon à ce que rupture et séparation ne fassent pas mal. Et puis autre chose encore. Si l'on s'exprime selon sa foi et non selon la logique, ça se passe comment ? Je ne sais pas, si ce n'est que je suis tellement forte grâce à elle, tellement pleine d'assurance que ça ne peut vraiment pas mal tourner.

« Nick...

— Mmh ?

— Si j'avais un enfant, j'aimerais qu'il soit de toi. »

Ça sort tout naturellement et j'imagine qu'il va voir les choses de la même manière. Je l'ai dit avec beaucoup de retenue, alors que j'aurais très bien pu lui lancer : *Donne-moi mes enfants.*

Sa chair, sa peau, ses os, son sang sont encore reliés à moi, puis plus du tout. Il ne s'agit pas d'un simple retrait musculaire. Mais de quelque chose de différent, quelque chose dont je ne me méfiais pas.

Son visage se détourne du mien. Il pose momentanément sa bouche sur mon épaule. Puis, toujours sans me regarder, il effleure mon front de sa main.

« Ma chérie, je ne suis pas Dieu. Je ne peux pas tout résoudre. »

Nous voilà inexplicablement séparés, peut-être contre nos deux volontés. Il se dégage et, pratique, cherche ses cigarettes. Nous en allumons deux et découvrons que nous ne pouvons plus supporter d'être nus côte à côte alors nous enfilons nos vêtements, qui nous protègent mystérieusement l'un de l'autre.

« À quoi tu penses, Rachel ?

— À quoi je pense ? Oh...

— Regarde un peu par ici, dit-il comme s'il bataillait pour s'éloigner. Le long de la crête. Je ne m'étais jamais rendu compte qu'on voyait aussi bien le cimetière d'ici, et toi ?

— Moi oui. Mais je n'aime pas tellement.

— Moi non plus. En principe, je déteste les tombes. Je ne sais pas pourquoi j'y suis allé la semaine dernière.

— Nick, pourquoi tu ne me dis pas tout ?

— Arrête, répond-il sur la défensive, je t'en ai dit plus qu'il n'en fallait, et sur des tas de sujets. Regarde, je ne t'ai jamais montré ça ? »

Il sort son portefeuille et en extrait une photo. Elle doit être là-dedans depuis un bon moment, et comme on l'a beaucoup manipulée, les bords du papier sont tout racornis.

C'est la photo en pied d'un gamin d'environ six ans, sans le moindre arrière-plan. Un gamin dont les yeux et le visage sont la copie conforme de ceux de Nick.

Comment se fait-il qu'il ne me soit jamais venu à l'idée qu'il soit marié et père de famille ?

« C'est à toi ? »

Ma voix est calme. Ça, je peux au moins y parvenir. C'est à toi ? Quelle jolie photo.

« Oui, dit-il en m'enlevant le portrait. C'est à moi. »

Toute personne sensée aurait compris depuis longtemps. Il a trente-six ans. Si un homme a l'intention de se marier, en général à cet âge-là il l'a déjà fait. La souffrance ne se loge pas dans un endroit précis, c'est plutôt comme si j'avais mal partout. N'importe quelle fille de dix-sept ans se serait déjà posé la question avant, et du coup la lui aurait posée.

« Nick, il faut que je rentre maintenant. »

Comme toujours il accepte sans questionner ni discuter.

« D'accord, ma chérie. Si tu le dis. »

La veilleuse couleur pêche dans la chambre de Mère n'est pas allumée. Il semblerait qu'elle dorme. C'est tellement inhabituel que je me fais du souci, écoute à sa porte, et puis je l'entends respirer, un vague ronflement, et je sais alors qu'elle va bien. Je peine à croire que ses questions ciblées et ses préoccupa-

tions puissent m'être épargnées. Et pourtant, paradoxalement, j'aurais aimé qu'elle ne soit pas encore endormie. Quand elle a du mal à s'endormir elle apprécie une tasse de thé tard dans la nuit. Et j'aime bien la lui préparer.

Une fois dans ma chambre je me déshabille dans le noir. Je me couche calmement, pose les mains sur mes cuisses et alors je me souviens, tout en ne voulant pas me souvenir, de ce qui a eu lieu ce soir, et seulement cela. Tout ce dont je me souviendrai toujours c'est qu'il s'est cambré au-dessus de moi comme le soleil. Rien d'autre. Rien.

Qu'il soit marié ne change rien à l'affaire. Ce n'est pas comme si j'avais imaginé qu'il y aurait une suite. L'idée m'avait à peine effleurée d'ailleurs. Tout est simplement comme avant. Je n'aurais pas agi différemment, même si je l'avais su. Je ne suis pas bête au point de m'imaginer que ces rencontres de hasard peuvent durer.

Sauf que la totalité de ma vie semble être une rencontre de hasard, et que tout ce qui m'arrive semble durer. Ce n'est pas une façon d'être intelligente.

Comme le gamin lui ressemble. Je me demande si elle en est contente, elle. Si elle a deux sous de jugeote elle devrait bénir le ciel chaque jour, mais ça m'étonnerait. Sans doute qu'elle ressemble à ma sœur, se plaignant constamment d'être fatiguée, épuisée, jusqu'à ce que l'on ait envie de l'attraper, de l'étrangler très lentement, le pouce sur les veines du cou, et de voir ses yeux s'opacifier petit à petit...

Oh mon Dieu, loin de moi... Vraiment.

Je devrais penser à des choses concrètes. Il me faut faire quelque chose, aller chercher le vieux bidule et chasser toute trace de lui à grande eau. Pourquoi maintenant, alors qu'il y a une semaine je ne l'ai pas fait ? Si j'avais été enceinte alors, je ne le lui aurais même pas dit. Voilà un piège que je ne tendrai jamais ; jamais. Je n'y ai pas pensé comme à une arme. Je le jure. J'y ai pensé comme à un don, je crois. S'il l'avait découvert (ce qu'il aurait pu faire facilement et avec discrétion) il aurait été ravi. « Mon Dieu, ma chérie, pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ? Tu avais peur ? C'était idiot, ça ne pose aucun problème. »

Les strates de rêve sont si nombreuses, il y a tant de membranes trompeuses qui enveloppent l'esprit que j'ignore leur existence, jusqu'à ce qu'une réalité coupante ne les tranche, et je vois alors les créations de mon imaginaire pour ce qu'elles sont, déformées, bizarres, grotesques, une plaisanterie insupportable si on la regarde de l'extérieur.

Impossible à admettre. Ça je pourrais en discuter avec Vous (si Vous étiez là) jusqu'à la fin des temps. Comment osez-Vous ? Mon problème, c'est que je m'attendais peut-être à de la justice. Sans y être apte moi-même.

Je prends à nouveau la tangente. N'importe quoi pour repousser le moment où je devrai me lever et faire maintenant ce qu'il faut. Impossible. Impossible. Mais si, tu peux, Rachel. Laisse le dégoût à ceux qui en ont les moyens. Tu n'es pas assez riche pour ça en ce moment.

Pourquoi ? Ce que je n'arrive pas à comprendre c'est pourquoi. C'était quoi, son but ? Il craignait quoi ? Je n'aurais pas eu le droit de discuter. Peut-être croyait-il que j'allais me briser en mille morceaux, créer une malencontreuse scène, éparpiller les éclats pointus que lui, immobile, n'aurait pu que regarder d'un œil gêné. Je ne l'aurais pas fait. Jamais je n'aurais fait ça. Ou je l'aurais peut-être bien fait. Je ne sais plus du tout ce que j'aurais pu faire ou ne pas faire.

J'ai attendu dix jours pour téléphoner. Je me suis dit... peu m'importe qu'il soit marié ou non. S'il n'avait pas téléphoné, c'était peut-être parce qu'il pensait que la nouvelle me dérangeait trop, et que donc je n'avais plus envie de le voir. Il fallait que je l'informe. Une voix de femme vaguement familière a répondu, sa mère.

« Bonjour.

— Oh, bonjour. Je pourrais parler à Nick, s'il vous plaît ?

— Il n'est pas là. Il est reparti il y a une semaine.

— Oh, je vois. Eh bien... Merci beaucoup.

— C'est de la part de qui, s'il vous plaît ? »

Mais je n'ai pas répondu. J'ai reposé le combiné et suis sortie de la cabine téléphonique de la gare routière. Mue par une idée absurde : au moins ils ne pourront pas trouver trace de l'appel. Comme s'ils allaient

essayer ! À la gare routière je n'ai pas regardé autour de moi pour voir s'il y traînait quelque connaissance. Les gens attendaient, assis, leur valise à leurs pieds, mais sans visages. J'avais la conviction que, puisque ces derniers m'étaient brouillés et cachés, j'étais moi aussi sans visage à leurs yeux.

J'ai senti une terrible migraine et j'ai cru que c'était dû au soleil, bien que la journée tire maintenant à sa fin. Je me suis arrêtée à la pharmacie et j'y ai acheté une petite boîte d'aspirine. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça puisqu'on en a plein à la maison. Je n'ai pas réfléchi, je crois, ou bien je savais déjà que je ne rentrerais pas à la maison avant un certain temps. Je suis allée aux toilettes. Le distributeur de gobelets en carton était vide alors j'ai pris une serviette en papier et l'ai pliée soigneusement pour en faire une tasse. Mon père m'avait montré comment faire, il y a bien longtemps. « Un jour ça pourra te dépanner, mais tu dois boire vite sinon ça traverse et après c'est fichu. » Il ne parlait vraisemblablement pas d'eau, quand j'y repense. J'ai avalé celle-ci vite fait avec trois aspirines. Je me rappelle m'être dit qu'il me faudrait aller chez l'ophtalmo, peut-être que la migraine n'était pas simplement due au soleil.

Ça n'était peut-être pas simplement dû au soleil.

Deux filles venaient d'entrer. L'une s'est dirigée vers les toilettes et l'autre s'est passé du rouge à lèvres orange, elle approchait son visage du miroir comme si elle voulait y pénétrer et le traverser pour se retrouver dans un monde tout en images, comme

Alice. Puis j'ai vu que dans ledit miroir elle me dévisageait.

« Qu'est-ce que tu disais, Hélène ? a demandé la voix depuis les cabinets.

— Rien », a répondu la fille au miroir.

Elles se sont mises à glousser, et c'est à ce moment-là que je me suis rendu compte que c'était moi qui avais parlé à voix haute. J'ai laissé tomber le gobelet en papier sur le sol et me suis mise à courir. Dans le long miroir mural je me suis vue qui courais, j'ai vu la blancheur de ma robe, mon visage sans traits, ma taille élancée, mince plume blanche et raide comme celle d'une d'oie, emportée et poussée par un vent imperceptible.

J'ai marché un certain temps. Je me suis dit : pourquoi ne marcherais-je pas, le soir, toute seule ? Il y a dans cette ville des endroits que je connais à peine. Puis j'ai prêté attention à celui où je me trouvais et j'ai compris que je m'étais contentée de marcher dans Japonica Street, de faire le tour du pâté de maisons puis de revenir à mon point de départ. Ça m'est apparu clairement quand j'ai aperçu l'enseigne de néon bleu qui dansait devant chez nous et que je me suis rendu compte que je l'avais déjà vue quelques minutes plus tôt. J'ai alors compris que cette course folle était inutile et je suis rentrée. J'ai préparé le dîner et on a regardé la télé.

Peut-être qu'il s'était de nouveau disputé avec son paternel et qu'il avait pris sa voiture sur un coup de tête. Si c'était le cas, il se pourrait qu'il écrive.

Ma chérie, je suis parti diablement vite, je le sais, mais chez mes parents c'était devenu invivable, impossible à le supporter une minute de plus. Je me demande si tu viendras un jour par ici, et quand. Qu'en est-il de...

Non, Rachel. Laisse tomber. Certains poisons sont doux quand on les goûte, mais ils n'en sont pas moins prêts à vous tuer quand même. Il était parti parce qu'il ne pouvait pas supporter leur besoin à la fois affectueux et réprobateur de le voir rester. Ça lui était insupportable, même pour les quelques semaines supplémentaires qu'il avait prévu de passer là. Qu'il parte ou qu'il reste, ça n'a rien à voir avec toi. L'idée n'a même pas dû l'effleurer. Il n'a pas téléphoné, non parce que ça ne lui est pas venu à l'esprit, mais parce que votre histoire n'avait pas assez d'importance à ses yeux pour justifier un appel. Il était occupé. Il a fait sa valise et il est parti.

Voilà. C'est l'exposé de l'éventualité la plus brutale. Tiens-en compte, Rachel.

Et pourtant je n'y crois pas. Je ne crois pas que ça n'ait strictement rien signifié pour lui. Est-ce que je me leurre ? Fort probablement. Je ne sais pas, c'est ça le problème. Je ne l'ai pas bien connu. On n'était pas très liés. On parlait parfois, et j'essayais d'entendre ce qu'il me disait, mais je ne suis pas sûre de l'avoir vraiment entendu. Il se peut que je n'ai entendu que des échos contrôlés de sa voix, qui n'engageaient à rien. Il ne parlait jamais de sa vraie vie, celle qu'il menait loin d'ici. Il y avait juste eu la photo du gamin. Rien

d'autre. S'il avait voulu en dire plus, je l'aurais écouté, mais pas nécessairement compris. Tout ce que lui connaît de moi, c'est ce qu'il a deviné.

Août touche à sa fin. La semaine prochaine c'est la rentrée des classes.

Nick, écoute...

Ils entrent au pas, deux par deux, tous ces jeunes animaux qui pénètrent dans mon Arche. Et je dois m'intéresser à eux parce que je suis leur gardienne. Ce ne serait pas honnête vis-à-vis d'eux de ne pas le faire. Ils me font très peu confiance, mais ils me feront quand même un tant soit peu confiance en ceci : quoi qu'il arrive, je veillerai sur eux, du moins le croient-ils.

Ils n'entrent pas en classe de manière très naturelle, c'est leur deuxième année. Ils se donnent donc des coups de coude et se bousculent, se permettent de crier un *B'jour !* d'étonnement à de vieux camarades vus hier pour la dernière fois et planquent dans leurs poches des bouts de chewing-gum au rose nocif ou encore des rubans noirs de réglisse avec une drôle de boule au milieu. Peut-être se souviennent-ils avec condescendance de l'époque où ils étaient ignorants, quand ils entraient silencieusement en classe ou quand ils se couvraient de honte en hurlant derrière leur mère. Maintenant ils débordent d'effronterie. Ils se pavanent, sont ouvertement agressifs et jouent les grands seigneurs auprès des petits, plus réservés. La plupart d'entre eux

ont ce comportement-là en tout cas. Ici et là j'en détecte un qui, de par sa nature, ne suit pas le mouvement, et curieusement je me demande alors ce qui se trame, comme s'il y avait des codes à déchiffrer, pour peu qu'on en ait le temps.

Je ne pensais pas susciter le moindre intérêt, et pourtant si. Non, ça n'a rien à voir avec moi. En fait ils me l'ont accordé de force, tous autant qu'ils sont, en chair et en os avec leurs voix fortes et irritantes.

Je me demande qui ressemblera au James de l'an dernier? Aussi sec je sais qu'il n'y aura personne, pas cette année, plus jamais. Cette désagréable révélation m'emplit d'un sentiment de finitude, comme s'il n'y avait plus rien à espérer.

Je ne sais pas. Je ne sais pas où est le problème. Ce qui me cause souci, sournoisement, ce n'est pas vraiment ça, c'est plutôt une impossibilité qui me fait tellement peur que, si j'y pense, je ne pourrai plus travailler. Je dois me concentrer. Ceci est mon gagne-pain.

Voilà. Les premières feuilles d'automne se détachent, découpages écarlates comme on n'en a jamais vu par ici, certaines aussi jaunes que des verges d'or, feuilles de rêve pour nos cahiers... quoi? Les rêves ont peut-être des couleurs plus criardes que les arbres.

Dans le hall, à la récréation, je croise James Doherty. Je crois que je le cherchais pour confirmation de ce que j'ai toujours su, à savoir que je n'ai plus rien à voir avec lui. Je l'ai très peu vu ces derniers temps. Il semble

avoir grandi pendant l'été, toujours plein de cette même vivacité retenue, et cependant sur le qui-vive en permanence. Ses cheveux sont toujours roux mais n'auraient-ils pas foncé ? Et en quoi cela me regarde-t-il ? Maintenant je me souviens de Grace Doherty et comment je trouvais insupportable alors de savoir qu'elle tenait à lui.

« Bonjour, James.

— Bonjour, Miss Cameron. »

C'est tout. À partir de maintenant nous risquons de ne plus jamais échanger un seul mot. Peut-être a-t-il même oublié que je l'avais frappé naguère.

En fin de journée Willard Siddley est venu traîner dans ma classe avec ses fines chaussures en daim. Toujours ce même entrain ostentatoire et ce sourire en biais laissant entrevoir de la ruse derrière les mots.

« Vous avez passé un bel été, j'imagine, Rachel ?

— Excellent, merci. »

Je n'avais pratiquement pas pensé à Willard ces deux derniers mois, et pourtant il me semble maintenant que j'avais songé à lui sans le savoir, que j'avais envisagé comment je me comporterais avec lui, différemment. J'avais eu tort d'avoir peur. C'était ma nervosité qui à elle seule appelait ses cruautés surnoises. Cette année, ce sera différent. J'espère néanmoins qu'il ne va pas rester longtemps. Pourvu qu'il s'en aille vite cette fois. Demain je serai plus à même de m'en sortir.

« On ne vous a pas beaucoup vue dans les parages. On voulait vous inviter, mais Angela ne se sentait pas en forme, et puis en août on a été au lac. Je suppose que vous avez été fort occupée. »

Quels mots choisis. Difficile d'imaginer les sous-entendus. En même temps qu'il peut y en avoir. Il sait. Il doit savoir. Mais non, impossible, et même s'il sait, et alors ? Pourtant je me rends compte que je tâtonne comme à mon habitude pour trouver mon crayon sur le bureau, que je tiens ensuite entre les doigts comme si je voulais le casser en deux. Mes yeux se tournent vers la fenêtre, je joue à cache-cache, une tactique pour trouver une parade au plus vite.

Suppose que Willard se soit promené un soir dans la vallée en compagnie d'Angela qui serait allée sur les bords de la Wachakwa ramasser des pousses de saule à peindre, suppose qu'ils se soient approchés de l'endroit et qu'ils aient vu...

Maintenant me voici bien obligée de le regarder, de le dévisager, de tenter de savoir. Derrière ses lunettes cerclées de bleu marine il n'y a rien, rien de caché, rien qui s'apprête à fondre sur moi. Juste ses yeux de poisson blanc escomptant peut-être un peu d'amitié de ma part tandis que je suis assise ici à imaginer des dragons afin de me faire peur. Comme je retombe facilement dans mes automatismes.

« Oui, j'ai été plutôt occupée. Avez-vous passé un bon été, Willard ?

— Oh, comme ci, comme ça », dit-il en posant les mains sur mon bureau ainsi qu'il l'a toujours fait. « Il y avait foule au lac cette année, ce qui était pénible. On a quand même assisté à tous les concerts improvisés en plein air et c'était... oh, c'était plutôt distrayant. »

Tout à coup je me demande si ce qu'il désire vraiment ce n'est pas de la compréhension, peut-être même m'en a-t-il demandé auparavant, et bien d'autres choses dont je ne me suis jamais douté, de l'admiration, du réconfort, ou un quelconque sentiment qu'il ne possède pas en quantité suffisante. Je ne sais s'il parle autrement, ou alors si c'est moi qui l'écoute autrement.

Je me trompe. Sûrement. J'imagine de nouveau des choses. Et pourtant... je me demande si en fin de journée il va dans les autres classes ? Impossible. Il n'en aurait pas le temps. Je n'y avais jamais songé auparavant. J'ai toujours cru qu'il venait ici à cause du petit jeu qu'il adorait jouer, ce subtil harcèlement pour lequel j'étais un satané bon sujet. Et il y avait de *ça*. Je le sais. Mais maintenant je ne suis plus certaine que c'était l'unique raison. Quelle que soit la disparité de nos tailles ou, peut-être, et de manière perverse, à cause de cela même, il se pourrait que...

Il se pourrait tout simplement qu'il me trouve attirante et désire, sous une forme latente, un échange.

« J'imagine qu'au moins au bord du lac il faisait plus frais. Quoi qu'il en soit vous m'avez l'air en forme, Willard. »

Il prend un petit air à ce point satisfait et reconnaissant que j'ai honte, honte de la facilité du tour joué, mais aussi de ne pas en avoir usé plus tôt, s'il n'y avait que ça pour lui faire plaisir.

J'ai quand même des doutes me concernant. Il se pourrait que je voie la situation de travers. Ce ne serait pas la première fois. Je songe alors aux vieilles filles que j'ai connues et chez qui la solitude suppurait jusqu'à la moisissure ; elles flânaient avec un papillonnement affolé des cils, s'imaginant qu'aucun mâle terrestre ne leur résisterait et louchant vers le ciel comme pour se transformer en anges flirteurs et attirer aussi les mâles passés de l'autre côté. Pourquoi ai-je parlé ? Pourquoi ai-je ouvert la bouche ? C'est ce qu'il va croire – Rachel avance sur le chemin qu'elles empruntent parfois – elle se prend pour une...

Je ne dois pas penser ça. Hors de question. Je croyais m'être débarrassée de ce tic. Mais il est toujours là.

« J'ai été très content de rentrer, dit Willard. À franchement parler, c'est encore ici à l'école que je suis le plus heureux. On y a un certain sens de... eh bien, je crois que l'on pourrait parler du sentiment de s'accomplir.

— Oui.

— L'année sera bonne, je crois, pleine de satisfactions. Les membres du personnel

enseignant sont les mêmes et je trouve que c'est un grand atout de pouvoir poursuivre avec la même équipe. À condition naturellement qu'elle s'entende bien, ce qui est notre cas, je peux le dire sans crainte aucune. Oh, au fait, Rachel, vous vous souvenez de notre petit problème disciplinaire juste avant les grandes vacances ?

— Oui. » Je presse mes mains l'une contre l'autre et les trouve glissantes, froides et humides.

« Je veux simplement que vous gardiez à l'esprit cette année que si vous avez le moindre ennui avec un élève, vous pouvez me l'envoyer directement.

— Je... je m'en souviendrai.

— Inutile de vous en faire. Moi je m'en occuperai.

— Merci.

— De rien, répond-il courtoisement. C'est... ce n'est rien. Je suis là pour ça. Pour arranger ces petits problèmes de tous les jours. »

Une fois Willard parti, je me dirige vers la fenêtre et regarde dans la cour de récréation, le gravier, les balançoires ; tout est pareil à l'an dernier. Rien n'a changé. Rien ni personne.

Willard ne saura jamais que son désir profond est de punir. Et à coup sûr je ne saurai pas davantage si je l'invente, ou non. Quelquefois seulement, quand j'aurai trahi l'un d'eux.

Alors j'aurai peur. Comme maintenant.

Onze jours. Onze... Autant, vraiment ? Peut-être que j'ai mal compté. Mais non. Onze jours. Je n'ai jamais eu un tel retard de ma vie. Deux-trois jours, parfois, quand j'ai eu froid ou attrapé la grippe, ou alors si j'ai été contrariée. Mais jamais aussi longtemps. Chaque jour je me suis dit – *aujourd'hui* – et je n'ai pas cessé de guetter. Qu'il est bizarre de devoir se réfugier sans arrêt dans la seule pièce fermant à clef, le seul lieu où l'on ait le droit incontestable d'être seul, les toilettes. À une porte de chambre les gens peuvent frapper et vous obliger à répondre, ou même entrer, ce que Mère fait parfois.

Pendant les premiers jours, puis une semaine durant, j'ai eu du mal à le croire, incapable que j'étais de prendre ça au sérieux, parce que tellement sûre que ce genre de choses ne pouvait pas se produire. Dieu sait pourquoi je pensais ça. *Ça ne m'arrivera pas à moi*, mais toujours à quelqu'un d'autre, comme on se le dit pour les catastrophes. Pas à moi – *toujours à quelqu'un d'autre*, comme on se le dit aussi pour ce que l'on désire le plus.

Envie d'une seule chose, de ne pas avoir d'autre sujet de préoccupation excepté ceci, oui ceci, uniquement ceci. Quand j'y pense de cette manière, loin des voix et des regards, c'est déjà plus que ce que j'aurais jamais pu espérer. Mon sentiment à ce sujet ne dépend pas de ce que lui pourrait ressentir,

ou non. Quoi que lui, ou quiconque, ressent, il serait à moi et je le revendique. Comment faire quelque chose contre lui sans que cela me tue aussi ? Aurais-je éprouvé la même chose si je l'avais détesté, s'il avait été n'importe qui ? *Non*. Ça, ça m'aurait été insupportable. Je ne suis sûre de rien et pourtant, ça, j'en suis sûre. Jusque-là je n'imaginai pas à quel point ce serait terrible. Abriter un extraterrestre serait terrifiant. J'ignorais à l'avance combien ça pouvait être terrible. Si ça avait été de Willard, par exemple, alors tout en moi, du plus profond de ma chair, l'aurait refusé et expulsé. Mais la nature n'aurait pas forcément suivi, et ça aurait pu se développer, même dans la froideur. Je n'avais jamais assisté jusque-là à la brutale détermination des graines. Et indépendamment d'autres considérations, *moi*, avec *ça*, je ne pouvais qu'éprouver de la chaleur à être son lieu d'élection.

Tout cela n'a rien à voir avec ce qui se passe ici. J'ouvre la fenêtre de la salle de bains et j'observe le crépuscule qui plane autour de notre maison. Puis je reviens au lavabo en émail blanc, à la baignoire aux pieds de griffon, aux sels de bain enveloppés dans de la cellophane et entassés sur l'étagère d'angle à côté du dentifrice et des boîtes de talc, *Fleur de Cactus*, *Lys Écarlate*, *Jeune Lilas*, des cadeaux d'anniversaire jamais utilisés. Nos serviettes de bain et les gants sont toujours assortis. Cette semaine les miens sont jaunes et les siens roses.

Que va-t-il advenir de moi ?

Ce n'est pas supportable. En tout cas pour moi. Qu'est-ce que je vais faire ? Peu importe ce que je ressens, ou quelle est la vérité. L'évidence c'est que ça ne peut pas avoir le droit d'exister.

Imagine. Impossible. Impossible. Oui. Imagine. Vas-y, Rachel. Elle serait... comment dire, brisée, blessée, honteuse, hystérique, elle refuserait d'y croire, ne le croirait que trop facilement, disposée qu'elle serait alors à trahir son âme ou mettre son alliance au clou pour s'en débarrasser, plus jamais capable de me faire confiance (déclarerait-elle), incapable à tout jamais de marcher tête haute dans Japonica Street, rejetée et parallèlement en quête d'exil parce qu'incapable de faire face aux bégaiements de sympathie des gens ; pire que tout, peut-être se reprocherait-elle (ou en tout cas elle prétendrait le faire) un élément inconnu et insoupçonné de mon éducation. « Rachel, je me demande ce que j'ai bien pu faire comme erreur dans ton éducation pour qu'il t'arrive une chose pareille ? » Lui faisant tristement faire des cheveux gris et cetera. Et derrière toute la frénésie, tous les stratagèmes, elle se lamenterait vraiment. Comme s'il s'agissait d'un décès. Personne ne pourrait la faire changer d'avis.

« Rachel, où vas-tu ?

— Nulle part. Juste chercher des cigarettes.

— Oh. Tu vas aller au Regal, alors ?

— Oui, ou au Parthenon. Tu veux quelque chose ?

— Eh bien, si tu pouvais juste me prendre une tablette de chocolat noir. Pas au lait, tu sais, du noir.

— D'accord.

— Merci, ma chérie. Je n'ai pas souvent envie de sucreries. Juste de temps en temps. Je ne sais pas pourquoi ce soir je...

— D'accord. Je n'en ai pas pour longtemps. »

Japonica Street est silencieuse, seuls conversent les derniers moineaux ; dans River Street le trottoir crisse de poussière et les premières feuilles d'automne, poussées par le vent, mordillent mes chevilles. La plupart des devantures ne sont plus éclairées. Seulement ici et là en reste-t-il une allumée, pour la publicité. Dans la devanture de *Vêtements pour Femmes Simlow* je me retrouve devant un costume automnal en tweed tacheté d'orange, ainsi qu'un corsage charbon de bois à plis blancs avec jupe assortie et une pancarte imprimée dans le style sérieux propre à Ben Simlow : *Pour les Dames qui attendent un heureux événement.*

Nick ? J'aimerais juste te voir un tout petit peu. Qu'importe si je ne peux pas te toucher. Je me ferai une raison. J'aimerais juste parler avec toi. Ce n'est pas beaucoup demander.

La clinique sent le désinfectant et la maladie dominée, mais cette salle est à part et il n'y traîne pas de gens malades. Sa chevelure est légèrement moite de sueur et s'étale librement sur l'oreiller. Son visage est serein, elle se maîtrise. Elle est plongée dans ses pensées.

L'infirmière, blanche et raide comme la justice, est debout à côté de son lit, momentanément radoucie. « Vous avez un visiteur, souhaitez-vous le voir ? » Elle n'a pas la moindre idée de qui cela peut être, mais elle acquiesce. Il entre, les sourcils froncés, sceptique face à tout ça, n'appréciant pas vraiment cet environnement, puis il la voit, un lit au milieu de six (dix ? douze ?) autres. « Rachel. » Oui. Bonjour. « Tu aurais pu me prévenir, ma chérie. » Je me suis dit que tu n'avais peut-être pas envie de savoir. « Vraiment ? Tu as tout faux, ma chérie. Je l'ai vu, tu le savais ? Je l'ai vu. Pas mal, hein ? Tu as bien travaillé, ma chérie. » Vraiment ? « Rachel, tu sais que je ne peux pas m'empêcher de faire comme si ça n'avait pas d'importance, tu vois ce que je veux dire, ma chérie ? » Oui, je vois, c'est très bien, je vois, tout va bien maintenant...

Le vent qui soulève la poussière m'encercler les pieds de chaînes froides. Le Parthenon Café. Les lettres au néon écarlate lancent comme un défi à la rue sombre. Je ne veux pas entrer. Ça va être plein d'adolescents, avec peut-être l'un d'entre eux qui lancera : « Bonjour, Miss Cameron », une politesse datant de l'époque où lui ou elle était l'un de mes élèves. Le Parthenon est à côté du Queen Victoria Hotel et il y a une porte de communication entre les deux. Si l'on est assis sur une des banquettes sur le devant du Parthenon, on peut y observer le comptoir de chêne, les chaises en crin asthmatique et les crachoirs en cuivre conservés pour les quelques vieux messieurs qui se retrouvent là chaque après-midi et chaque soir pour

analyser le passé, l'ordonner et s'y replacer eux-mêmes. La direction les tolère. Ils ne sont plus très nombreux. Ce soir ils ne sont que trois, que je vois en ouvrant la porte et en me glissant sur la banquette la plus proche. Juste trois vieillards taciturnes et raides comme des piquets. La porte qui mène au couloir de l'hôtel est ouverte et je suis soulagée qu'ils ne parlent pas. Je me souviens avoir jadis été gênée d'entendre là-dedans un vieil homme chanter d'une voix éraillée et fragile comme un brin d'osier :

*Adieu, vieux Joe Clark,
Adieu, je m'en vais.
Adieu, vieux Joe Clark,
Au revoir, Betsy Brown.*

À l'époque je m'étais dit : quoi que vous ressentiez, ne le racontez pas, et ne le chantez surtout pas, parce que si vous le faites je serai mortifiée. Si je rentrais là, maintenant, sans y être invitée, jeune à leurs yeux, étrange dans mon imperméable blanc, et que je lance : *Pardonnez-moi*, ils penseraient que j'ai perdu l'esprit.

« Oui ? »

— Oh, un café, s'il vous plaît. »

Les gamins de seize ou dix-sept ans ne dansent pas vraiment, mais ils se comportent comme s'ils étaient sur le point de le faire. Ils ont l'air si sûrs d'eux, si élégants. S'ils pouvaient ne pas regarder dans ma direction ce serait un coup de chance pour moi. Suis-je penchée sur ma tasse de café ? Non, bon sang, je ne veux pas. N'ai-je pas autant le

droit d'être ici qu'eux ? Si, mais je n'y crois pas.

D'accord. Je sais, je sais. Je sais que je dois faire quelque chose. C'est insupportable. Je dois m'en débarrasser. Je pense que c'est l'expression consacrée. M'en débarrasser. Comme d'une démangeaison passagère que l'on pourrait gratter puis supprimer. Je dois m'en débarrasser. Excès de bagages. D'ordures. Si je pouvais simplement me débarrasser de tout, n'appartenir qu'à moi-même et ne pas devoir prendre autre chose en compte. Je dois l'expulser.

Ce sera infinitésimal. Invisible à l'œil nu tellement c'est petit, mais la chose grossira. Voilà ce qui lui arrivera, à elle et à moi. Ça aura une voix. Ça pleurera. Je pourrais supporter un être vivant. Ce serait envisageable. Quelque chose que l'on pourrait toucher et dont on verrait qu'il a un squelette, des os en croissance, et puis ça aurait des traits, ainsi qu'un crâne où les circonvolutions labyrinthiques feraient ce qu'elles voudraient sans tenir compte des théories, et aussi des yeux. Il serait en possession de moyens pour voir.

« Vous voulez autre chose ?

— Non. Non, merci. Ce sera tout. »

Le café est clair et tiède. Je dois le boire. On dirait un remède.

Les grands enfants élancés dansent avec beaucoup de retenue à présent, comme si le monde était trop terrible pour qu'on le prenne à bras-le-corps et qu'il faille plutôt le tenir à distance. Et je les admire.

Rachel. Tu dois décider quoi faire. Vraiment ? Que feras-tu d'autre sinon ? Je ne sais pas. Je ne sais pas ce que je vais devenir.

« Est-ce que je pourrais... est-ce que je pourrais avoir un autre café, s'il vous plaît ?

— Certainement, madame. »

Madame. Dix ans auparavant Miklos m'aurait appelée mademoiselle. Il a un ordinateur intégré qui lui permet d'enregistrer automatiquement les années.

*Là où tu vas, fillette,
La route n'est pas longue.
Sors de ta bourse brillante
Ta chanson à deux dollars.*

La musique de la machine tourbillonne autour de moi, je l'entends et à la fois je ne l'entends pas. Je ne sais pas où aller. Je sais ce qu'il me faut faire, et ce qu'il faut qu'on me fasse. Mais comment diable vais-je y arriver ? J'ignore où m'adresser.

Ayons l'esprit pratique, parce qu'en fin de compte c'est ça l'important. Pourrais-je aller chez le docteur Raven ? Pour lui dire quoi ? Écoutez. Je voudrais que vous me recommandiez quelqu'un qui accepte d'accomplir un acte réputé criminel et illégal ? Il est évident que le docteur Raven n'est pas tout à fait l'homme de la situation. Qui d'autre, alors ? Si je vais en ville, n'importe quelle ville, quelle différence cela fera-t-il ? Et par où commencer ? Je n'ai pas l'habitude de ce genre de choses. Après de qui me renseigner alors que je ne connais personne ? Un chauffeur de taxi ? Une serveuse ? Excusez-

moi, mais pourriez-vous me dire où trouver une faiseuse d'anges de toute confiance ? Je ne sais pas où aller. J'ai lu tous les articles des revues qui racontent qu'on en fait passer des milliers chaque année, n'est-ce pas terrible et cetera. *Comment toutes ces femmes savent-elles où aller ?* Je serais disposée à payer. Mais je n'ai pas d'adresse.

Même si je pouvais trouver un bourreau à portée de main, pourrais-je m'y résoudre ? Cela me tuerait-il, d'une façon ou d'une autre, même si je continuais à vivre ?

Nick, si je n'étais pas en mesure de parler avec toi, très bien. Je l'accepterais. Si seulement je pouvais être près de toi. Si je pouvais être très calmement étendue à tes côtés, toute la nuit, alors la douleur disparaîtrait.

*Voici la grand'route, fillette,
J'peux plus aller doucement...*

Il avait surnommé le premier mari de Julie le prince de l'autoroute. Et j'avais lancé : « C'est terrible. » Je faisais allusion au fait de mourir comme ça, au cours d'un jeu. Il avait rétorqué : « Pourquoi ? Il a eu ce qu'il voulait. » Selon Hector Jonas, mon père avait eu la vie à laquelle il aspirait. Je ne sais pas de quoi ils parlent. Comme si les gens avaient ce qu'ils désirent. Ils ne savent pas de quoi ils parlent. Laisée à moi-même, détruirais-je cette chose unique ? C'est insupportable, voilà tout. Ça ne doit pas naître. Je ne peux pas y faire face. Ni les affronter.

Les visages des gamins qui dansent se balancent devant moi mais je ne les vois pas

clairement. Est-ce que je les connais ? Me connaissent-ils ? On ne dirait pas. Ils ne me regardent pas. Ils se regardent entre eux, tout naturellement, et ils ne me voient pas. Que Dieu en soit loué, de toute façon. Je suis anonyme, c'est comme si je n'étais pas là. Et je sens maintenant que je ne suis effectivement pas là, et que cela ne me ferait rien s'ils regardaient dans ma direction, quelle que soit l'expression sur leurs visages. Ça prouverait quelque chose.

Dans le couloir du Queen Victoria je vois en partie les trois vieillards. Ils somnolent, je pense, leurs yeux sont fermés en tout cas. C'est pourquoi je ne les vois pas bien.

Que vais-je faire ? Je vais devoir lui écrire. Il saura. Lui saura où je pourrais aller. Mais pourquoi le saurait-il ? Il n'y a aucune raison. Il n'en saurait vraisemblablement pas plus que moi. De toute façon, comment lui écrire ? Et je dirais quoi ? Je n'ai rien fait pour empêcher que ça arrive, ou très peu, et voilà c'est arrivé et c'est de ma faute mais quoi qu'il en soit sauve-moi. Aide-moi. *Nick, je t'en prie.*

Non. Il ne peut pas. Personne ne peut. Il n'y a personne. Je suis toute seule. Je n'ai jamais su jusque-là ce que ça pouvait signifier. Eh bien ça signifie personne. Tout simplement. Juste... moi.

Rachel. Elle lève les yeux, surprise, et il est debout, là. Au Parthenon Café. Sur son visage passe une anxiété secrète, ainsi que du soulagement. « Je t'ai cherchée, ça ne va mener à rien, cette fuite permanente, hein, ma

chérie, ni pour toi ni pour moi, il va nous falloir... »

Il est à cent cinquante kilomètres d'ici. Je n'ai même pas son adresse. Mais je pourrais l'avoir par son père.

Nestor Kazlik dépose la bouteille blanche sur le pas de la porte. Elle sort, le vieil homme lève les yeux et sourit en reconnaissant, en dépit des années, l'enfant qui s'accrochait à son traîneau l'hiver. « Monsieur Kazlik, j'ai quelques livres que j'avais promis de lui envoyer, mais je crois que j'ai perdu son... »

Impossible de lui écrire. Et si sa femme voyait la lettre ? Non. Ce n'est pas ça qui me dérange. Qu'est-ce que ça peut bien me faire pour le moment, ce qu'elle dirait ou ressentirait, ou à quel point ça l'affecterait ? Mais, voilà le hic, je sais ce qu'il répondrait. « Tu aurais dû faire plus attention, ma chérie, tu aurais dû être plus prudente. » Et que répondre à ça.

Mes coudes reposent sur l'arborite rouge de la table et je respire l'air saturé de fumée du Parthenon, j'écoute le bruit, le jazz, le vacarme, et puis je l'écoute, lui, et je me rends compte qu'il n'est pas là. Les gamins sûrs d'eux sont partis et même ici je suis toute seule. Il est tard, et j'entends dans la cuisine le cliquetis des couverts et des tasses que Miklos lave avant la fermeture. Je ne sais pas depuis combien de temps je suis ici. Mère sera sûrement morte d'angoisse. Je me lève, tousse pour appeler Miklos, paie, prends un autre paquet de cigarettes et me rappelle

alors la tablette de chocolat à lui rapporter. Il faut que je rentre à la maison maintenant. Il le faut. C'est la seule chose à faire.

Qu'est-ce que je vais faire ?

« Rachel,

— Oui. Désolée d'avoir mis tant de temps.

— Je m'inquiétais, ma chérie. Vraiment.

— Je suis désolée. C'était une... c'était une délicieuse soirée, alors j'ai fait un petit tour dans le quartier.

— J'ai cru qu'il allait pleuvoir. Je trouvais le vent frais alors j'ai ouvert la fenêtre de ma chambre puis je l'ai refermée. Il est très tard pour te promener toute seule, Rachel. Tu ne t'es pas dit que ça pouvait avoir l'air... eh bien, un peu étrange ? »

Non, ça l'était ? Eh bien... cela en avait-il l'air ?

« Je ne suis pas allée très loin. Mais je n'aurais pas dû m'absenter aussi longtemps. Désolée.

— Oh, ce n'est pas grave, ma chérie, mais je ne peux m'empêcher de me faire du souci, juste un tout petit peu, quand tu es...

— Je sais. Désolée.

— Ce n'est pas grave, ma chérie. Il n'y a pas de problème, vraiment pas. C'est juste que je...

— Oui. Je suis terriblement désolée. Je ne le ferai plus.

— Je sais bien que tu n'avais pas envie de me causer du souci.

— Effectivement. C'est juste que je n'ai pas réfléchi...

— Que je m'inquiète ne te traverse pas l'esprit, je crois, c'est aussi simple que ça. Et je le comprends tout à fait. C'est juste que je ne peux pas me détendre correctement tant que tu n'es pas rentrée ; je devais espérer que tu avais fini par t'en rendre compte.

— Mais oui... je m'en rends compte. Désolée.

— Oh, pas de souci, ma chérie. Ce n'est pas grave. »

Elle finit par être prête à s'endormir et je peux alors regagner ma chambre. J'enfile ma chemise de nuit jaune et me brosse les cheveux comme je le fais chaque soir. J'éteins la lumière, ouvre les rideaux et la fenêtre de façon à voir au-dehors, si tant est qu'il y ait quelque chose à voir. L'air est très frais, trop frais pour qu'il pleuve maintenant, et le vent s'est calmé. Au lointain, en provenance de ces endroits irréels au-delà des nôtres, j'entends un train de marchandises. Ce sont des diesels maintenant, au sifflet aigu et efficace. Quand j'étais petite les trains étaient tous à vapeur et l'on entendait le sifflet de très loin, il avait plus de portée dans cette contrée de plaines qu'il n'en aurait eu dans les montagnes ; c'est le son avec lequel grandissent tous les gamins de la plaine, la voix du train

disant *n'arrête pas n'arrête pas n'arrête jamais, va et continue d'aller, peu importe où*. Lamento et air moqueur de cette voix, à l'image du blues. Les seuls autres sons plus solitaires que j'aie jamais entendus étaient ceux des plongeurs sur le lac bordé de sapins, là-haut à Galloping Mountains où nous sommes allés un été quand Stacey et moi étions petites et que mon père pouvait encore prendre son courage à deux mains pour aller quelque part, pas trop loin, pour quelque temps. Ces voix d'oiseaux étaient folles, totalement solitaires, elles lançaient des sorts et riaient là-bas, dans les profondeurs noires de l'eau nocturne, là où personne ne peut les atteindre, où on ne le pourra jamais.

Je veux voir ma sœur.

Stacey, écoute, je sais que ça fait bien longtemps que nous ne nous sommes pas vues, et que notre correspondance s'est limitée à la période de Noël pour se remercier des cadeaux. Mais si je pouvais te parler, tu serais peut-être la seule personne avec qui je pourrais. Écoute... est-ce que tu saurais ?

Stacey saurait-elle où je peux m'adresser ? Si je lui écrivais pour lui annoncer que je viens lui rendre une courte visite, qu'y aurait-il d'étrange à cela ? Le premier trimestre a débuté et pour le moment il n'y a pas de vacances en vue. Elle se dirait que j'ai perdu la tête. Et même si je pouvais le lui annoncer, le lui annoncer tout de go, juste comme ça, eh bien quoi ? Elle est mariée depuis des années. Elle a quatre enfants tous nés à la maternité et dans les liens du mariage, selon la formule consacrée. Qu'est-ce qu'elle en

saurait ? Sa conduite en ce domaine a été franche et traditionnelle. Elle va chez son docteur, on lui donne des feuilles de régimes et des vitamines, elle fréquente les centres de santé. Elle a le droit de faire ce qu'elle fait.

Qu'est-ce qu'elle en saurait ? Elle montrerait de la compassion, sans doute, par-delà les immensités qui nous séparent. Et elle me donnerait de bons conseils, peut-être, n'en ayant pas besoin elle-même. Qu'elle aille au diable. Qu'est-ce qu'elle y connaît ?

Cassie Stewart. C'était la fille dont Mère m'avait parlé. Elle a eu des jumeaux, une faute deux fois plus grande aux yeux de Mère. Si je pouvais aller à la quincaillerie et lui parler, ce serait peut-être une bonne idée. Mais ce n'est pas possible. Cassie a dix ans de moins que moi, pour elle je suis Miss Cameron et si nous parlions, ce ne pourrait être que poliment, d'un côté comme de l'autre, rien à donner ni à échanger. Elle a gardé les enfants. Mais sa mère s'en occupe pendant qu'elle travaille. En dépit de ce qui a eu lieu, ou de l'opinion maternelle, Mrs Stewart s'occupe des jumeaux pendant que Cass travaille. Ce que l'on ignore à l'avance c'est que le processus ne s'arrête pas à la naissance. Il n'y a pas que cela à jauger, expliquer, envisager ou devant quoi crâner. On reste avec une créature sur les bras dont il faut s'occuper et se soucier, une créature dont il faudra tenir compte à tout jamais. Pas pour une seule et unique année mais bien dix-huit. Dix-huit années, ça fait un bail. À sa majorité j'aurai cinquante-deux ans. Et durant tout ce temps-là j'aurai été entièrement responsable. Il ne restera pas la moindre petite

place pour autre chose à part cette seule et unique créature, et devoir gagner assez pour nous faire vivre toutes les deux, en espérant trouver quelqu'un qui s'occupera d'elle pendant que je travaillerai.

Mère ne voudra pas. Sûr et certain. Et même si elle pouvait prendre sur elle, ce qui est difficile à imaginer, elle n'en serait pas capable. Physiquement, elle n'en aurait pas la force.

Il ne peut pas naître. Je ne vois vraiment pas comment il le pourrait.

On ne peut pas le faire passer non plus. Je ne sais où aller.

Je ne sais pas exactement quand j'ai acheté ceci. Il y a une semaine peut-être. Ces jours-ci je ne me rappelle pas bien les détails. Je l'ai posée tout en haut de mon placard. Je la descends maintenant, la fameuse marque de whisky, puis je me rends compte que je n'ai pas de verre.

Mère dort. J'entends ça à sa respiration. Le verre à dents est en plastique bleu. Ses somnifères sont sur la plus haute étagère de l'armoire à pharmacie. Calmement, calmement, Rachel. Voilà. Tout le nécessaire est ici, rassemblé dans ma chambre.

Combien ? Le maximum afin de ne pas prendre de risques. Le docteur Raven lui en a prescrit une nouvelle série la semaine dernière, la boîte est donc presque pleine. Pas la peine de les compter.

Je verse le liquide marron dans le gobelet en plastique bleu, je jongle un instant avec

les gélules bleues et violettes que je fais rouler d'une main à l'autre. Elles sont incroyablement petites. Elles ne prennent pratiquement pas de place. Je m'aperçois que je les ai comptées malgré moi. Il y en a quatorze.

Est-ce que c'est assez ?

Si une suffit pour une nuit, il est sûr que celles-ci feront l'affaire, en plus du reste. J'avale un peu de whisky. Pur je pensais détester ça, mais non. C'est comme si on avalait une flamme qui l'espace d'une seconde vous brûle, et puis qui vous console. Ça va aller. Ça va bien se passer. Il n'y a rien à redouter.

En fait, c'est très simple. N'importe qui peut avaler quelques cachets, il n'y a pas de raison que ce soit difficile. Et ce liquide, n'importe qui peut ouvrir la bouche et boire, une fois la décision prise. *De l'eau de feu*. Ça me donne envie de rire. Les Indiens, c'est du moins ce qu'on nous a dit, avaient ainsi surnommé le whisky. Bien vu.

La moitié du verre a été avalée. Mais sans cachet. Ça, ça reste à faire. D'accord. Un à la fois. Un. Voici le premier. Encore treize. Chiffre porte-malheur, mais ensuite il n'en restera plus que douze. Allez, Rachel. Encore un petit effort et puis tout ira bien.

Oh, Seigneur.

Le temps a dû s'arrêter, l'espace d'un instant. Qu'est-ce que j'ai fait ? Maintenant je le vois, j'ai pris la boîte de barbituriques de ma mère et, c'est idiot, j'ai vidé les précieux et

décisifs cachets par la fenêtre, sur le gazon bien tondu d'Hector Jonas. Le whisky n'a pas disparu, lui. Il est encore ici. Quelque chose m'empêche de jeter du bon whisky. Je suis bien la fille de mon père, c'est indéniable. Niall Cameron serait tombé raide mort si on avait jeté une bouteille de whisky sous ses yeux. Respectons les morts. Je rebouche la bouteille et la range parmi les autres reliques du plus haut placard.

Comment puis-je me sentir aussi légère ? C'est temporaire, une réaction. Ça ne va pas durer.

À ce moment-là, quand je me suis arrêtée, mon esprit n'était ni vide ni paralysé. Mes idées étaient claires.

Ils vont tous continuer leur route, d'une manière ou d'une autre, tous autant qu'ils sont, mais moi je serai morte et il sera trop tard alors pour changer d'avis.

Mais rien n'a encore changé. Il n'y a rien de plus faisable qu'avant. Une seule chose a changé et je demeure coincée avec, inextricablement. Impossible de faire face et tout aussi impossible de sauter le pas. Qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce que je vais devenir ?

Le plancher a des échardes là où le tapis ne le recouvre pas, et leur rugosité m'oblige à être attentive à ce que je fais. Je ne sais pas pourquoi je ferais une chose pareille. C'est à la fois comique et insensé. Je ne sais que dire, ni à qui. Et pourtant je suis à genoux.

Je ne prie pas – à supposer que ce soit ce que je fais – par foi. Juste par nécessité. Ni

foi, ni croyance, ni même le sentiment de mériter quelque chose. Rien de tout cela n'y ressemble.

Aidez-moi.

Aidez-moi, si Vous le voulez bien. Qui que je sois. Et qui que Vous soyez, où que Vous soyez. Je ne suis pas intelligente. Je ne suis pas aussi intelligente qu'en mon for intérieur je le croyais. Et je ne suis pas aussi bête que je le craignais non plus. Mes excuses étaient-elles une sorte de monstrueux auto-apitoiement ? Combien de plaies ai-je refusé de laisser guérir ?

Il semble que nous ayons longtemps combattu, Vous et moi.

Ceux qui n'ont personne d'autre se tournent vers Vous, croyez-Vous que je l'ignore ? Tous les cinglés et les excentriques se tournent vers Vous. En dernier recours. Croyez-Vous que je l'ignore ?

Mon Dieu, je sais combien Vous êtes suspect. Et je sais combien je le suis aussi.

Si Vous avez parlé, je n'ai pas conscience d'avoir entendu. Si Vous avez une voix, elle est inaudible. Aucun présage. Aucun buisson ardent, aucune colonne de sable le jour ni de colonne de flammes la nuit.

Je ne sais pas ce que j'ai fait. J'ai vraisemblablement eu un coup de folie. Et pourtant, je sais ce que je vais faire.

Écoutez, c'est mon enfant, le mien. Et donc je le garderai. Je le garderai parce que je le veux et parce que je ne peux rien faire d'autre.

Impossible d'aller chez le docteur. Il posera des questions qui ne le regardent pas. « En as-tu discuté avec cet homme, Rachel ? Accepterait-il de t'épouser ? » Ou bien il dira : « Ça va être un sacré choc pour ta mère, Rachel, avec son cœur... »

Le cœur de Mère. Je viens juste d'y penser. Et si elle avait une autre attaque quand je le lui annoncerai ? Ce sera de ma faute. Et si ça devait s'avérer fatal, ce sera entièrement de ma faute. Je ne peux pas. Je ne peux pas le lui dire non plus, ni au docteur Raven ni à d'autres. Je vais devoir quitter la ville.

Impossible de le faire sans explications. Impossible. Et puis où aller, de toute façon ? Il faut que je parte. Mais je vais aller où ? Chez Stacey ? Non, non pas là, jamais de la vie.

Une fois que ce sera visible je ne pourrai plus travailler, du moins comme institutrice. Je ferai quoi alors, pour gagner ma vie ? Je ne vois pas comment je ferai pour vivre.

Il n'y a qu'une seule chose à faire, et c'est de m'en débarrasser. Toute seule. Comme ça personne ne le saura. J'avais perdu la tête quand j'ai cru que je pourrais le garder. Il n'y a qu'une seule chose à faire.

Comment ? Avec une aiguille à tricoter ? C'est la méthode traditionnelle préférée. Mais ni Mère ni moi ne tricotons. Il me faudra acheter une paire d'aiguilles dans ce seul

but. Plutôt étrange. Ou alors un cintre métallique déplié ? Quand je pense à ça, ma chair se rétracte comme si elle était déjà blessée. Et si jamais ça se passait mal ? Qui sera là pour m'aider ? Je n'aurai pas seulement tué la créature, je me serai tuée aussi. Les barbituriques auraient été plus faciles, si tel est mon souhait. Mais qu'est-ce que je souhaite ?

Elle est dans la salle de bains, la porte fermée à clé, et dans l'impossibilité d'appeler quiconque. La douleur la déforme ; elle en est toute boursouflée. La souffrance est omniprésente. Il y en a partout sur le plancher et partout sur elle, elle baigne dedans, il y en a même sur ses cheveux : du sang.

Non, je ne veux pas. Ça je ne peux pas. Je m'y refuse.

Peut-être que ça ne se passerait pas ainsi. Ça se pourrait, pourtant. Que sais-je de ma propre anatomie ? Ce qu'il me faut c'est un bon livre. Faites-le vous-même. Comment devenir faiseuse d'anges en une seule et unique leçon. Oh Seigneur, c'est presque comique, non ? Ah non ?

Du calme, Rachel. Ce n'est pas le moment de se laisser aller. Pas maintenant. Tu dois réagir. Si je fais très attention, peut-être que ça marchera. Comment peut-on faire méthodiquement attention, pour une chose pareille ? Ils sont étonnamment difficiles à tuer. Je l'ai lu. Aucune exploration délicate ne saurait les déloger.

Déloger. C'est donc qu'il est logé là maintenant. *Logé* signifie qu'il y vit. Ça paraît incroyable. Je lui ai offert un logement. Et il y

pousse, tout seul. Il a tout ce qui lui faut, pour l'instant. Je me demande si c'est une fille ou un garçon.

Elle est consciente. Elle a refusé l'anesthésie parce que parfois (elle l'a lu) ça abîme l'enfant. À sa naissance elle regarde le garçon. Ses cheveux sont noirs et ses yeux sont légèrement obliques, comme ceux de Nick.

Je ne vais pas le perdre. Il m'appartient. J'y ai droit. C'est la seule chose que je sache avec certitude.

Mais où irai-je ? Que ferai-je ? Les mêmes questions, sans arrêt, et jamais aucune réponse. Si seulement je pouvais parler à quelqu'un.

Nick, écoute...

Non. Ne fais pas ça, Rachel. Ça te fera encore plus mal qu'avant, une fois que tu auras fini de lui parler et que tu devras admettre qu'il n'a pas entendu. Je dois m'entretenir avec quelqu'un. Il le faut. Hélas je n'ai personne.

Mais si ! Et je l'ai évitée, je ne lui ai rendu visite que rarement et par simple acquit de conscience, ce qu'elle sait parfaitement. Je lui ai à peine parlé depuis la rentrée. Elle ne passe plus en coup de vent dans ma classe pour m'apporter des plantes en pot ou des cadeaux bizarres qu'elle déposait sur mon bureau ; à une occasion ce fut une boîte à thé en fer-blanc avec des scènes new-yorkaises qu'elle avait eue en cadeau avec de la lessive, elle s'était dit que ça pourrait me plaire. Maintenant elle connaît mes réticences

et garde ses distances. Pourtant c'est la seule personne qui me vienne à l'esprit.

« Tu sors, Rachel ? me demande Mère.

— Oui. Pour une petite heure. Je vais chez Calla.

— Tu ne vas pas rester longtemps, hein, ma chérie ?

— Non. Pas longtemps. Promis.

— Ça va, alors, ma chérie. »

Elle soupire un peu, comme soulagée. Elle me croit parce qu'il le faut bien, j'imagine. Si je revenais tard un millier de soirs et lui disais à chaque fois que je ne sors que pour une heure, elle me croirait toujours, je le vois bien. Quand je sors elle me suit d'un regard confiant, comme une enfant.

Calla a repeint sa porte d'entrée. Je suis étonnée qu'on l'y ait autorisée. Moi je ne me serais jamais lancée de peur d'essayer un refus. Mauve pâle à présent, la porte tranche drôlement au milieu des autres portes crème et beige. Calla a agi d'abord et demandera la permission après. Comme j'aimerais être capable de ça.

« Rachel ! Mais, mais, mais, bonjour. Entre donc. »

Je ne sais quoi lui dire. Elle prend mon manteau et, prévenante, me dirige vers une chaise après avoir donné une tape à la bouilloire pour faire du café. Elle est encore dans ses vêtements de travail, jupe bleu marine

qui lui fait des hanches et un postérieur bovin, et blouse verte à manches longues avec des éclaboussures et des traînées de peinture.

« Je ne me suis pas encore changée. J'arrive tout juste. Rachel, qu'est-ce qui se passe ?

— Pourquoi faut-il qu'il se passe quelque chose ?

— Parce que tu me fais l'effet d'un fantôme, c'est tout. Ma chérie, qu'est-ce qu'il y a ?

— Je... voulais te dire. Je voulais te dire... mais maintenant je ne suis plus sûre d'y arriver.

— Rachel, écoute... » Calla est debout à côté de moi et sa voix m'oblige à la regarder. Son visage a l'air de tenter très fort de faire passer un message, de donner, via des mots d'une authentique simplicité, une explication à une personne qui pourrait trouver que tout est dur à comprendre. « Je ne sais pas de quoi il s'agit, et si tu ne veux pas me le dire, eh bien d'accord. Mais si tu en as envie, je t'écouterai, indépendamment de la nature de ce que tu as à me dire. Et si tu as besoin de partir de chez toi quelque temps, tu peux toujours venir ici. Je ne te poserai pas de question.

— Comment ça ? Tu n'y mettras aucune condition ?

— Tu veux dire, qu'est-ce que je te demanderai ? Je ne sais pas. Rien, j'espère. Mais c'est difficile de l'affirmer. J'essaierai, c'est tout.

— Quel que soit le problème, même si c'était quelque chose que tu réprouves ? Je pourrai toujours venir ici ?

— Je ne peux pas te le garantir. J'ai mes limites. Et je ne sais pas où elles se situent.

— Calla...

— Ma chérie, ça va aller. Tout va très bien se passer. D'accord, vas-y, pleure. C'est bien. C'est pas grave. Tiens, prends un mouchoir. »

Je finis par retrouver mes esprits. Elle me tend une cigarette allumée et m'apporte un café.

« Et si j'étais enceinte, Calla ? »

Pendant tout un temps elle ne bronche pas, comme si elle réfléchissait soigneusement à ce qu'elle allait me répondre.

« Rester à Manawaka ne serait pas une très bonne idée, mais peut-être qu'il le faudra, jusqu'au moment où tu pourras t'organiser. Si ta mère ne peut pas suivre, il faudra vraisemblablement lui trouver une aide à domicile de façon à ce qu'elle puisse rester chez elle. Tu pourrais venir habiter ici, si tu veux. Ou si tu veux t'installer ailleurs avant, eh bien il n'y a aucune raison particulière pour que je ne puisse pas te suivre, si tu as envie que quelqu'un t'épaulé. Pendant un moment ça va grever ton budget, mais je ne crois pas que tu aies tellement besoin de t'inquiéter. On s'arrangera. Quant au bébé, eh bien, Seigneur, j'en ai gardé plus d'un déjà. »

Elle s'arrête net. Quand elle reprend, sa voix est différente, adoucie.

« Désolée, je n'aurais pas dû dire tout ça, si ? On croit ne rien demander à quelqu'un, et puis on se rend compte qu'on lui demande tout. Dont prendre les choses en mains. Or ce n'était pas mon intention.

— Pas de problème. Je comprends.

— Je ne sais ce que je peux dire ou offrir de faire. Pas grand-chose, je suppose. Si ce n'est être là, tu sauras alors toi-même de quoi tu as besoin.

— Calla...

— Oui ?

— Je ne sais pas. Je voudrais te remercier, mais...

— T'en fais pas. C'est gratuit. J'en ai tout un éventail à ma disposition. Tu veux à boire, ma fille ? J'ai du vin. Il est mauvais, mais c'est mieux que rien. »

Elle ne se rend pas compte qu'elle m'a de nouveau appelée *ma fille*.

« Non, merci. Sans façons. »

Elle me regarde en essayant de ne pas avoir l'air soucieux.

« Est-ce que ça va aller, Rachel ? »

Si on m'avait demandé ça hier, j'aurais été bien en peine de répondre. Et il y a une heure de ça, je ne l'aurais pas su non plus.

« Oui. Ça va aller. »

Elle va peut-être prier pour moi, et il se pourrait même que je m'en contente. Mais elle n'y a pas fait allusion et ne le fera pas,

ce qui est preuve de grand tact et de réserve de sa part.

Le cœur fantasque de ma mère devra s'en accommoder.

La salle d'attente est comble et je m'assieds, tendue, tirant ma robe de coton sur mes genoux et m'écartant de la mère aux jupes volumineuses qui ordonne à son gamin binoclard de se taire et de bien se tenir. On attend qu'on nous appelle pour l'examen, comme si l'on était dans le bureau d'immigration de la mort et que le docteur Raven était un ange à qui aurait été dévolu le rôle du premier tri entre les brebis et les chèvres, les bienheureuses brebis ayant le droit de coloniser les Cieux et les chèvres rebelles étant envoyées pour piétiner de leurs sabots fourchus les terres de l'Enfer. De quel visa et de quel verdict vais-je hériter ? Je sais quel est mon pays de destination mais j'ignore son nom, à moins qu'il ne s'agisse des Limbes.

Rachel, ferme-la. Ferme-la une bonne fois pour toutes. Mais oui, arrête. Oh, arrête ces bêtises.

Il s'agit bien du bureau d'immigration de la mort en effet. Et il faut se prémunir contre ce genre de choses. Pourtant, est-ce de la folie ? Cette morne maison de tri céleste – et la patience engourdie des immigrants qui attendent tous avec une humilité pétrifiée que leurs destins leur soient annoncés tout en sachant qu'il ne sera jamais possible de

discuter ou de faire appel —, cela me paraît plus concret que cette pièce trompeusement visible avec ses chaises en similicuir rouge et une abondance de luxueuses revues sur l'étroite table basse ; sans parler de l'aquarium de poissons tropicaux rayés et argentés dont les nageoires battent telles de fines soieries mouillées autour d'herbes et de roseaux verts, poissons qui se font des politesses dans cette mer miniature.

« Miss Cameron, veuillez entrer, je vous prie.

— Oh. Merci. »

Je me suis faite toute petite et j'ai traversé la salle d'attente à pas précautionneux, contournant chaises et pieds étalés avec la démarche extrêmement prudente de l'autruche... Rachel, chut. Chut, ma fille. Du calme. Ça va aller. Ça va bien se passer.

Impossible de le lui dire. Impossible de me laisser examiner. Je dois repartir sur-le-champ. Il me faudra juste inventer une excuse. Dire que je ne me sens pas bien. Ce serait la meilleure, non ? Devoir sortir précipitamment du cabinet du docteur sous prétexte que l'on ne se sent pas bien.

« Bonjour, Rachel. C'est pour toi cette fois-ci ? »

Nous avons traité tellement d'affaires, le docteur Raven et moi : le cœur de Mère, mes rhumes hivernaux à répétition, les boyaux et les os de l'une et de l'autre, l'insomnie, la migraine et la dyspepsie, toutes les malédictions reconnaissables de la chair. Et voilà que je lui en apporte une nouvelle.

« Oui.

— Assieds-toi, ma chère. » Il me lance son regard d'homme âgé, éternellement compétent, au jugement sûr. « Qu'est-ce qui ne va pas ? Pas de nouveau une bronchite, j'espère ?

— Non. Je... Je n'ai pas eu mes règles ce mois-ci. »

Je suis assise là, une nouvelle fois dans l'expectative, j'attends qu'il parle. « Ça ne me regarde pas, ma chère Rachel, mais je connais ta famille depuis longtemps et en tant que ton docteur je dois te demander... »

Que vais-je répondre ?

« Eh bien, poursuit le docteur Raven de sa voix agréable et réconfortante, nous savons au moins qu'il y a une chose dont il n'est pas question avec une fille sensée comme toi. Au moins on peut écarter ça, hein ? On ne peut pas dire pareil pour les autres, hélas. »

Je n'en crois pas mes oreilles, et pourtant j'ai bien entendu. Je n'ai pas de mots assez méchants et blessants pour exprimer ma colère contre lui à cause de ses paroles. De mes ongles je pourrais taillader au scalpel son visage convenable. D'une voix déchaînée.

Assise devant son bureau, je ne dis rien. Je comprends maintenant que lorsqu'il découvrira de quoi il retourne, il ne pourra s'empêcher d'exprimer les mêmes sentiments que ma mère. Moins virulents peut-être, mais les mêmes. Et de quel droit ? C'est mon docteur, pas mon père ni un juge. Qu'il aille au diable. Pourtant je suis tellement tendue à

présent que je vois mal comment il va pouvoir m'examiner.

« Ne t'en fais pas, assène le docteur Raven. Je sais pourquoi tu t'inquiètes. »

Je fais un effort pour le regarder dans les yeux. « Vraiment ?

— Bien sûr. Écoute, Rachel, tu es une femme intelligente. À toi je peux le dire. La moitié des gens qui viennent dans mon cabinet s'inquiètent d'une tumeur maligne, et pour la plupart d'entre eux ce souci était absolument inutile. Il peut y avoir des causes multiples à ton état du moment. Mais pour l'amour du ciel ne saute pas sur la pire des conclusions. Attends que nous ayons vérifié. Je vais effectuer un toucher à présent. »

Il appelle l'infirmière. Bien qu'il approche des soixante-dix ans la présence de cette dernière est obligatoire. Je ne sais pas ce que je suis en train de faire. Et lui, fera-t-il suffisamment attention ? Si l'on s'attend à découvrir quelque chose d'inanimé, on risque de ne pas être prudent, si ? Et s'il abîmait la tête ? Est-elle déjà suffisamment formée pour qu'on risque de la blesser ? Suffisamment formée pour qu'il la sente ? Je dois le lui dire. Je dois. Je dois l'avertir.

« Docteur Raven...

— Oui ?

— Écoutez, avant que vous ne m'examiniez, je voudrais...

— Ça va aller, Rachel. Qu'est-ce qu'il y a ? Ne sois pas tendue, ma chère. Ce n'est rien.

— Je voulais juste vous dire... »

Une hésitation. Un silence.

« Qu'est-ce qu'il y a, Rachel ? me demandait-il gentiment.

— Faites juste attention, hein ?

— Mais certainement. Tu as déjà eu un toucher, Rachel, non ? Mais si. Lorsque tu avais eu des petits ennuis avec tes règles, il y a quelques années. Pas besoin d'être tendue. Ça ne va pas faire mal.

— Ça ne me dérange pas, ce n'est pas ça.

— Détends-toi un peu maintenant. Détends-toi, allez. »

Détends-toi, Rachel. Et j'ai dit : *je regrette*. Nick, écoute. Même si j'étais dans l'incapacité de parler de tout ça, même si j'étais dans l'incapacité de t'expliquer, si seulement je pouvais au moins être à côté de toi, ton bras en travers de ma poitrine, toute une nuit. Tout irait bien alors. Je serais capable de faire ce qu'il faut.

Cette froideur me transperce plus que le médecin. L'intense froideur d'outre-tombe de cette table métallique sur laquelle je suis allongée, comme celle de l'antichambre désodorisée de la chapelle au cantique jazzy et à la lumière bleue.

J'ai peur. Je me dis à présent et pour la première fois que cet enfant va peut-être me tuer, après tout. Est-ce là ce que j'attends ? Est-ce là ce qui m'attend ?

« Mmh, très bien, murmure le docteur Raven. Tu peux descendre maintenant, Rachel. J'ai effectivement senti quelque chose. Mais tu ne dois pas t'inquiéter. Il s'agit d'une petite tumeur, juste à l'intérieur de l'utérus. »

Je reste muette un moment, puis la parole me revient petit à petit.

« Vous êtes sûr ? Vous êtes sûr que c'est de ça qu'il s'agit ?

— Certainement, je l'ai sentie.

— Non... je veux dire...

— Oui, il y a bel et bien là un genre de tumeur. Ce qui reste à vérifier c'est de quelle nature. Je vais être franc avec toi, Rachel, parce que je sais que c'est ce que tu préfères, et parce que je sais aussi que tu es en mesure d'entendre ce que j'ai à te dire. Il y a toutes les chances pour que ça se révèle bénin. Tu devras aller à l'hôpital, en ville, tu as besoin de consulter un spécialiste. Je vais m'en occuper et je te communiquerai la date.

— Êtes-vous sûr que c'est bien... une tumeur ?

— Oh, oui, absolument sûr. Pas d'erreur possible. J'en ai assez souvent diagnostiqué. »

Il en est tout à fait sûr. Il pourrait se tromper. En même temps, comment le pourrait-il ? Ses mains ont un savoir intuitif. Pour ces mains voyantes un fœtus n'est pas le même au toucher que la chose qui est en moi. Il en a assez souvent diagnostiqué auparavant.

« Rachel, écoute... »

Le docteur Raven pose une main sur mon épaule. Son visage est anxieux. Il se fait du souci pour moi. Il craint que je sois trop préoccupée par la nature de la chose qui est en moi, sa croissance, cette non-vie. Comment une non-vie peut-elle être une croissance ? Pourtant c'en est une. Comme c'est étrange. Il y en a deux types. L'une que l'on nomme maligne. L'autre bénigne. Voilà ce qu'il a dit. Bénigne.

Oh mon Dieu, je ne m'attendais pas à ça. Pas à ça.

« Rachel, je t'en prie... »

C'est la voix du docteur Raven, mais je n'arrive plus à le voir, ou alors à travers une substance changeante et chatoyante qui n'a plus rien à voir avec l'air. J'avais percé un jour du regard l'eau du lac ; elle tremblotait, elle changeait, et pourtant je discernais, loin en dessous, le millier de créatures minuscules tourbillonnant dans une danse de nageoires que mon père avait nommée : *Poissons juste éclos* ; il y en avait des milliers et des milliers. Les eaux sont sous mes yeux.

« O.K., ma chère. Tu peux t'asseoir maintenant. Je sais que ça t'a fait un choc.

— Non. Non, vous ne savez pas... »

Ma voix normale, et puis cette autre voix uniquement, sans mots, terrible, la voix d'une femme qui pleure ses enfants.

Combien de temps ? Je ne sais pas. Qu'importe. Aucune importance maintenant que je suis restée assise ici, soutenue gentiment par une infirmière gênée et un médecin compa-

tissant qui voudrait bien m'aider à rassembler mes esprits, mais qui en même temps ne peut s'empêcher de garder un œil sur la pendule à cause de la salle d'attente bondée.

« Désolée. Ça va aller.

— Prends ton temps.

— Non, non je vais bien, vraiment. C'est passé...

— Naturellement. Je sais bien. Mais essaye de ne pas trop y penser. Pas à ce stade-ci. Ces choses sont opérables, hein, même si nous espérons bien ne pas en arriver à ça.

— Oui. Eh bien, merci. »

Me voici dehors à présent, je marche dans les rues, je déambule sous le soleil de fin d'après-midi qui dore les vitrines des magasins et transforme tout en une poussière scintillante.

Ce n'est que maintenant que je me rappelle mes ruminations intérieures. *Qu'est-ce que je vais faire ? Je vais aller où ?* La décision, en fin de compte. Ça me coûte, cette décision, tu le comprends ? Puis d'avoir dû le dire à Calla. Je le lui ai dit. Et si j'étais enceinte, lui ai-je lancé. Et elle a répondu : eh bien, Seigneur, j'en ai gardé plus d'un déjà.

Tout ça. Et puis pour finir, ça. J'ai toujours eu peur de me donner en spectacle. Pourtant je ne suis pas loin de sourire en coin devant cette peur imbécile, cette pauvre peur des imbéciles, maintenant que j'en suis vraiment une.

Il avait raison. Le docteur Raven avait raison sur toute la ligne. Maintenant que je suis de retour à la maison, le séjour à l'hôpital semble avoir été anesthésié, vidé d'un sang dont l'unique couleur est la pâleur des rêves et des médicaments, la teinte du sommeil. J'ai à peine remarqué ce que l'on me faisait et qui me le faisait. Comme si tout ça était une fiction digne de ces émissions tardives sur l'au-delà inlassablement reprises sur les chaînes locales et qui vous donnent le frisson. Comme si je pouvais éteindre la télé, une bonne fois pour toutes, ou alors m'en détourner, reprendre vie et m'apercevoir que l'enfant a commencé à bouger de manière perceptible.

Ils ont dit que j'étais une patiente coopérative, tant je suis restée tranquille. Ils savaient ça comment ? Ils croyaient que je craignais un cancer.

Et naturellement, je le craignais aussi. Il y a bien assez de place dans toute carcasse humaine pour la prolifération.

Nick, dès mes premières heures ici je t'ai parlé non-stop, via le téléphone privé du silence. J'ai cru que je pourrais faire abstraction des murs, des aiguilles creuses emplies d'oubli, des visages et des yeux qui vous scrutent amicalement. Je m'étais dit que si l'on pouvait relancer la machine, ce serait une façon de voir s'écouler les jours sans trop les remarquer. Alors j'ai admis que j'étais à l'hôpital, mais que c'était l'heure des visites

en permanence et que tu en étais. Parfois tu étais là parce que tout avait été réglé à l'avance. *Entrefilet dans la presse locale : La femme d'un enseignant d'une école secondaire meurt dans l'affaire du saumon en boîte contaminé à la ptomaine*. Ou plus satisfaisant, dans une obscure colonne en minuscules, à côté des avis de décès : *Avis de divorce* ; et après un intervalle respectueux de trente secondes, des avis pour les amis et la famille, *Madame Niall Cameron a le plaisir de vous annoncer l'arrivée* et cetera. Parfois tu étais là sans accord préalable, mais ça ne faisait rien, je n'avais jamais été en faveur d'un arrangement précis. Tu avais envie d'être là, c'était tout. Naturellement tu t'occupais de l'enfant. Des tas d'hommes ne l'auraient pas fait, mais toi si. Naturellement. Ça allait de soi. Qui plus est, tu t'occupais de moi aussi. Tu ne cessais de me demander : « Es-tu sûre d'aller bien, Rachel ? » Il me fallait en rire un peu, parce que les hommes croient toujours que tout est pire qu'en réalité, et comme je te le disais, à moins qu'une femme ne soit absolument déformée, il n'y a en fait pas de quoi s'alarmer dans quatre-vingt-dix pour cent des cas sauf en cas de malchance. La voix de Stacey, ses mots précis, ceux d'il y a bien longtemps, la dernière fois où elle nous a rendu visite ici : « Comme je l'ai dit à Mac, à moins qu'une femme ne soit absolument... »

Puis l'opération. Après, je me suis juste sentie malade. Rien d'autre n'était important, même pas toi.

Tu n'étais plus là, après ça. Quelque chose s'était effondré, un édifice. Non, pas exacte-

ment, ce n'était pas une séparation, rien d'aussi violent. Simplement, un portail s'était refermé, très tranquillement, et quand j'ai essayé de le réouvrir, ça s'est révélé impossible. Aucun moyen de contourner ça. Aucune entrée, pas là, plus du tout. Visa annulé. Je ne sais pas pourquoi. La porte était fermée, tout simplement. J'avais tenté à une occasion d'interrompre mes visites, mais maintenant, quand j'essayais d'entrer c'était impossible. J'en avais à la fois besoin et envie, mais c'était impossible.

Nick, écoute...

Voilà ce que j'avais peur de dire sous anesthésie. Quand j'ai repris conscience j'étais seule dans la pièce, et puis j'ai vu qu'il y avait aussi une très jeune infirmière. Je lui ai posé la question et de prime abord elle n'a rien voulu répondre, bien que j'aie compris qu'elle savait mais qu'elles ne doivent rien dire ; or moi j'étais sûre d'avoir prononcé ton nom et Dieu sait quoi d'autre. « Nick, ce que j'aime c'est la façon dont les poils poussent sous tes bras et descendent sur ton ventre jusqu'à ton sexe, le contact de tes cuisses et l'air légèrement moqueur de ta voix. »

Qu'est-ce que j'ai dit ?

J'ai dû être tellement pressante qu'elle a fini par me répondre, m'expliquant au préalable que les malades disaient de drôles de choses sans queue ni tête, et que donc il ne fallait pas y prêter attention. Puis elle a répété ce qu'elle m'avait entendue murmurer.

C'est moi la mère maintenant.

La tumeur s'est révélée bénigne. Le chirurgien m'a dit le lendemain : « Vous avez de la chance, jeune dame », et je me suis sentie bêtement touchée par l'adjectif, bien qu'il ait une bonne soixantaine d'années et m'aurait qualifiée de jeune quel que soit mon air. « Vous êtes hors de danger », m'a-t-il dit. J'ai ri, je crois, et j'ai rétorqué : « Comment puis-je l'être, je ne me sens pas encore morte. » Il m'a alors regardée une fraction de seconde, par simple curiosité, et puis il est passé à un autre lit.

Jours et plateaux se sont succédé. J'ai reçu des lettres et des fleurs. Calla m'a envoyé une douzaine de roses jaunes. Willard et Angela un bégonia en pot. C'était bien de Willard ça, un truc pratique et durable. Mes gamins m'ont envoyé des asters roux avec une carte calligraphiée par Calla : *De la part des élèves de deuxième année*, et ils avaient tous signé, qu'il s'agisse de la fine écriture arachnéenne d'Eva Darley, Petula Thomas ou Marion MacVey, des coups de crayon fortement appuyés de David Torrent, Ross Gunn ou George Crawley, ou d'un autre encore qui avait de toute évidence pensé qu'écrire son nom en entier était trop de travail alors il avait juste mis Jim L. J'ai été émue à la vue de cette carte, la première émotion ressentie depuis la fin de l'opération, et une fois que je me suis mise à pleurer ça a duré longtemps ; les infirmières ont parlé de choc à retardement et n'ont pas eu l'air plus inquiètes que ça, du moment qu'il y avait une explication.

Mère avait voulu m'accompagner. Je lui avais répondu : *Non*. Ça l'avait blessée. « Je ne veux pas te voir aller là-bas toute seule,

ma chérie, enfin, ce serait terrible. » *Non*. Mais Rachel, toute seule, sans aucune famille, c'est impensable. *Non*. Plus tard, quand ce fut terminé, je lui ai écrit pour lui expliquer que je n'avais pas voulu qu'elle ait à subir tout ce stress, avec son cœur et tout le reste. Je suppose qu'elle a su que je mentais. J'étais désolée. Je ne pouvais rien y faire mais j'étais désolée quand même. Elle m'a écrit tous les jours. Elle s'est fait du souci sans arrêt. Oui, je sais. C'était le cas, je le sais.

Quand on m'a laissée partir ainsi qu'on libère un prisonnier, légèrement étourdie par la présence tangible du monde extérieur, je suis rentrée à Manawaka en autobus. Calla est venue me chercher. Elle n'a pas fait d'histoires et ne m'a pas traitée en invalide, comme ceux qui vous demandent sans arrêt si vous êtes bien jusqu'à ce que le fardeau d'avoir à les rassurer devienne insupportable. Non, elle a simplement dit : « Tu n'auras pas très envie de parler, je pense », et pendant les trois heures qu'a duré le voyage nous n'avons pratiquement pas échangé un seul mot. J'ai voulu la remercier pour ce cadeau, qui lui avait coûté, mais je ne suis pas arrivée à clarifier suffisamment mes idées pour décider de ce qui pouvait se dire, ou pas. Ainsi n'y ai-je fait aucune allusion, et sans doute qu'elle croit encore que je n'ai rien remarqué.

Lors de ces premiers jours de retour au bercail je me suis sentie près de casser, fragile, comme la tige séchée d'une fleur d'automne risquant de se briser net au moindre souffle, le crâne en coquille d'œuf susceptible de tomber en miettes au moindre tapotement

extérieur. J'avais juste envie de faire très attention. Pas à ma chair et à mes os, suffisamment élastiques ainsi que je l'avais découvert, mais à autrui. *Rien ne doit me troubler.* Voilà ce que je me suis dit. Il ne doit rien se passer qui me trouble. Tout doit être excessivement calme. Nous ne devons rencontrer aucune difficulté. Qu'il n'y ait aucune discussion ou quoi que ce soit d'inattendu qui requière une décision ou une réaction. Telle était ma prière, auprès de tous ; je priais sans prier, sans aucune violence dans ma demande ou vaillance dans mon espoir, simplement en expédiant les mots au-dehors, au cas où. *Me recevez-vous ?* Ce message est envoyé dans le cosmos, ou dans ce monde même, par un radioamateur qui souhaiterait pour le moment mettre fin à la transmission. Qu'il ne se passe rien.

Je n'étais pas tout à fait moi-même.

Mère m'a dorlotée pendant une semaine, ce qui fut appréciable, et puis encore une autre, ce qui le fut moins. Après quoi elle a eu une attaque, sa bouche est devenue violette et le docteur Raven a dû venir pendant la nuit, je me suis levée et c'est comme ça que j'ai découvert que j'étais guérie ; maintenant on est de retour à la normale.

Cette nuit-là, quand elle a été à peu près remise, j'ai fait du thé après le départ du docteur Raven et je me suis assise quelque temps à ses côtés. Juste avant de sombrer dans le sommeil elle a murmuré quelque chose sur un ton tellement chagrin que je me suis demandé combien de fois elle s'était remué le couteau dans la plaie.

Niall me trouve tellement bête.

Je l'ai regardée – endormie à présent – son visage gris, tout comme ses cheveux. J'ai remonté le drap et la couverture autour de ses épaules décharnées joliment ornées de dentelle en nylon, ainsi qu'on le fait quand il n'y a rien d'autre à faire. Puis je suis revenue dans ma chambre et j'ai préparé mes vêtements pour le lendemain, en prévision de mon retour à l'école.

C'est cette nuit-là que j'ai arrêté d'émettre mes embryons de souhaits pour qu'il n'arrive rien. Inutile de demander l'impossible, même à Dieu.

« Rachel, tu crois que tu fais bien de sortir ce soir, ma chérie ?

— Ce ne sera pas long, je vais juste chercher des cigarettes.

— Oh. Tu en as vraiment besoin, ma chérie ?

— Je suis à court.

— À toi de voir, ma chérie, mais j'aurais cru – avec ton retour à l'école et tout ça – qu'il serait peut-être prudent que tu gardes ton énergie, c'est tout.

— D'ici au Regal il n'y a qu'un pas. Je vais bien. Maintenant, je t'en prie, ne...

— Oui, je sais que tu me trouves sotte, ma chérie, mais c'est seulement parce que je...

— Je ne crois pas que tu sois sotte. Mais je me sens bien. Franchement. Écoute, tu veux que je te rapporte une tablette de chocolat tant que j'y serai ?

— Rien pour moi, merci, ma chérie. J'ai tout ce qu'il me faut. Mais, prends ton temps, hein ? Et ne te retarde pas. Marche doucement mais rentre vite.

— Oui, bien sûr. Je ne tarderai pas. »

J'avais oublié qu'on était samedi soir. Il y a foule dans River Street comme toujours ces soirs-là, la rue est pleine d'agricultrices venues faire leurs courses, d'adolescents en route pour le Flamingo et d'hommes fatigués par leur semaine, avides de conversations et donc en quête d'une bière au Queen Victoria.

Je n'aime ni les lumières ni le bruit, et je suis la bordure extérieure du trottoir afin de ne buter dans personne. Puis je les vois qui avancent dans ma direction. Je suis surprise de ne pas les avoir croisés de tout l'été pendant que lui était ici, et voilà que maintenant ils sont pile devant moi, à moins d'un mètre.

Elle ne s'accroche pas à son bras. Que non. Ils marchent côte à côte mais séparément, comme s'ils s'étaient retrouvés au même endroit sur le même trottoir par pur hasard. Pourtant quand je regarde à nouveau, je vois bien qu'elle n'arrête pas de lui jeter des regards, de surveiller son allure, de s'assurer qu'il est bien là. Il avance comme si le reste du monde était une histoire intéressante mais invraisemblable qu'il se serait déjà racontée.

D'après Nick sa mère était du genre à vivre dans la foi bien qu'elle n'en ait pas l'air. Ça faisait longtemps que je ne l'avais pas vue. Elle n'en a effectivement pas l'air. Elle est petite, solide, carrée, une sorte de bloc de pierre. Et pourtant il y a en elle un besoin permanent de foncer et d'aller à l'attaque.

Nestor Kazlik est moins immense que dans mon souvenir, mais il est toujours imposant. Il avance lourdement sur le trottoir. Il a au moins une tête de plus que sa femme et porte un costume marron foncé avec une cravate jaune, c'est vraisemblablement elle qui l'a forcé à s'habiller correctement, lui aurait plutôt l'air de quelqu'un qui se fiche bien de ce qu'il porte. Son visage osseux est dur, avec des pommettes saillantes comme un indien cree, une crête d'épais cheveux gris et une moustache grise féroce. *Quelle espèce de cinglé*, au dire de Nick. Je ne vais pas leur parler ni les questionner. Non.

« Bonjour...

— Bonjour.

— Rachel Cameron. Vous vous rappelez ? » Je ne m'adresse qu'à lui, au vieil homme, je ne sais pas pourquoi. Il sort de ses rêveries, effectue une mise au point et me reconnaît.

« Mais oui, mais oui. » Sa voix est rauque, comme chargée d'un demi-siècle de tabac. « Je sais. Je n'ai jamais... comment ça se peut ? Il y a longtemps que je ne vous ai pas vue. Mais je sais. Votre père, c'est un brave homme, hein ? Je lui ai dit : c'est mon fils, et il m'a répondu : ne vous inquiétez pas, Nestor, ce sera bien fait. Un brave homme.

Vous lui direz bonjour de ma part, hein ? »

Il me sourit, confiant. D'après Nick : *Il n'était pas gaga ni rien de ce genre*. Nick pouvait se raconter que Nestor était difficile, excentrique, un énorme bouffon, même, mais pas qu'il était diminué. S'il s'adressait à Steve c'était parce qu'il ne savait plus. Et Nick pouvait tout imaginer, mais pas ça.

« Oui, d'accord. Je lui dirai. Merci. »

Il hausse lourdement les épaules, comme si ce n'était rien, rien de plus qu'une obligation, la reconnaissance d'un rite bien accompli. Mrs Kazlik se détourne, elle ne veut pas le voir se trahir de cette façon, elle ne veut pas m'entendre jouer avec ça, me voir accepter un message pour un défunt. Mais qu'aurais-je pu lui répondre d'autre ? À cet homme dont la voix, dans les petits matins glacés, ne lance plus de majestueuses insultes aux gamins ou aux chevaux. Nestor le Plaisantin.

Je me souviens tout à coup que Steven Kazlik est mort de la polio. Il y avait eu des épidémies, une terreur un mois durant voire plus, les gamins n'allaient pas à l'école à cause de ce spectre aussi terrifiant que la peste moyenâgeuse. Ma mère apportait le flacon à seringue terminé par une poire avec le liquide jaune foncé à l'intérieur et elle m'ordonnait, ainsi qu'à Stacey, de le pulvériser dans la gorge. On s'exécutait – *pschitt pschitt !* – un coup de potion magique contre la fatalité, la mort, l'enfer, la damnation, la putréfaction. On ne s'inquiétait pas pour nous-mêmes. On était assez jeunes pour se

croire immortelles. À la mort de l'une de nos connaissances, on était angoissées quelque temps, puis on chassait ça de notre esprit et on faisait comme si cette personne n'avait jamais existé.

La colonne vertébrale de Nick était légèrement tordue. Ils avaient tous deux souffert de la malédiction. Mais c'était Steve qui en était mort.

Comme je dois m'éloigner du vieil homme, je me tourne vers elle.

« Comment va Nick ? »

— Bien.

— Comment... va sa famille, sa femme ? »

Teresa Kazlik me regarde d'un œil morne, comme si elle regardait sans le moindre émoi un inconnu qui n'aurait pas été au courant.

« Nick n'est pas marié.

— Je... que je suis bête. Je croyais qu'il l'était.

— Non. Pas encore. »

Nous échangeons encore quelques mots mais rien sur Nick. Je n'entends pas ce que je dis, les formules de politesse employées pour prendre congé. Puis les voilà partis et je peux filer, moi aussi, où bon me semble.

Nick n'est pas marié.

Je me demande pourquoi il m'a menti. Peut-être s'est-il dit que ce serait plus facile ainsi, la méthode la plus simple pour étouffer mes évidents désirs et la gêne suscitée par

mes questions trop directes. Comme il a dû rire de ma docilité, de la facilité de toute cette histoire, à la fois pour me cueillir et puis pour me laisser tomber. Qu'il aille au diable, maintenant et pour toujours.

Mais... est-ce qu'il m'a menti ? Il m'a montré la photo d'un garçon et j'ai demandé : *à toi ?* Il a répondu : *oui*. Quand j'y repense, il me semble que l'image avait ce gris pâle des photos anciennes. Il s'agissait bien sûr, je le vois maintenant, de Nick lui-même, enfant. À toi ? Oui, à moi.

Mais il avait eu envie que je comprenne de travers. Il avait dû compter là-dessus. L'intention de mentir était flagrante. À moins qu'il n'ait essayé tout simplement de changer de sujet. Il ne lui était peut-être jamais venu à l'esprit que quelqu'un pouvait prendre une photo faite il y a trente ans pour une photo contemporaine. Il se pouvait qu'il l'ait sortie pour faire diversion. Il avait déjà fait son possible pour m'avertir. *Je ne suis pas Dieu, ma chérie, je ne peux pas tout résoudre.*

Il abritait ses propres démons et autres tissus de mensonges. Les miens l'ont effleuré un instant, il les a vus et a dû se retirer, sachant que ce que j'attendais de lui était trop. C'était ça ? Ou bien en a-t-il eu tout bonnement assez ?

J'ignore s'il m'a menti délibérément, ou non. Quant à ce qui a eu lieu avec lui et lui est arrivé cet été, difficile d'être sûre que ça ait vraiment existé, ou même que ça ait eu un quelconque rapport avec moi.

« Allons, je t'en prie, ne sois pas sottte, Rachel. C'est hors de question, ma chérie, j'en ai bien peur.

— Non. C'est ce qu'on va faire.

— Je comprends que tu aies envie de changer d'endroit ; ne crois pas que je ne comprenne pas, ma chérie, parce que je comprends. Je sais que ça a été parfois usant pour toi ici. Je parle de mon cœur et de tout ça. Je m'en rends parfaitement compte, Rachel. Après tout, j'ai vécu bien plus longtemps que toi. Je sais que pour toi ce n'est pas toujours distrayant ici. Je sais que pour toi c'est un stress, non, pas besoin de me contredire, je le vois bien, un stress et aussi un embêtement, oui c'est ennuyeux pour toi de vivre ici avec quelqu'un qui ne peut rien contre le fait d'être plus lente qu'autrefois et plus très en forme, même si elle se force.

— Oui. C'est vrai. C'est tout à fait ça.

— Quoi ?

— Un stress. Quelquefois c'en est un en effet.

— Oh, vraiment ? Et je suppose que tu n'as pas pensé que ça avait été un stress pour moi de vous élever, Stacey et toi, avec votre père qui n'était pas bon à grand-chose et...

— S'il te plaît. Tais-toi. Je sais. Ta vie n'a pas été facile. Mais pourquoi croire que la mienne l'est davantage ?

— Ta quoi, pour l'amour du ciel ?

— Ma vie. Tu veux que je te dise que ça n'a pas été un stress du tout et que j'ai envie de rester ici évidemment, et aussi que je regrette d'avoir abordé ce sujet et que nous n'en reparlerons plus. Mais je ne peux pas. Impossible maintenant.

— Rachel, reprends-toi. Tu n'es vraiment pas raisonnable, ma chérie. J'ai du mal à te suivre. Je ne vois vraiment pas où tu veux en venir. Tu dis n'importe quoi.

— Dès... Voyons, essaie. Essaie d'écouter.

— Tu es très injuste, Rachel.

— Injuste ?

— Tu sais que je t'écoute toujours, ma chérie, j'écoute tout ce que tu as à me dire. Je le fais depuis toujours. Je t'ai toujours écoutée.

— Mais est-ce que tu m'as entendue ?

— Quoi ? Rachel, je ne sais plus quoi penser, vraiment. Tu m'inquiètes, ma chérie, je te le dis franchement.

— Il n'y a pas de raison. Ma décision est prise. Et tout va bien se passer. Écoute, il se peut même, une fois installées là-bas, qu'il y ait des choses qui te plaisent.

— Toutes mes amies sont ici, Rachel, impossible de partir. Je ne connaîtrai strictement personne là-bas. Personne. Penses-y. J'ai vécu ici toute ma...

— Oui. C'est désagréable. Je le sais. Mais n'oublie pas que là-bas il y aura Stacey.

— Une maison inconnue, ou alors un appartement exigü, plus que probablement. Je ne pourrai pas, Rachel. Et dans un lieu qui m'est étranger, une ville qui m'est étrangère.

— Tu n'as pas envie de voir tes petits-enfants ?

— Mais si. Bien sûr que si. Comment peux-tu insinuer le contraire ?

— Je n'ai rien insinué du tout. Je voulais simplement dire... est-ce que ce ne serait pas agréable de les voir ?

— S'ils pouvaient venir nous rendre visite ici, ce serait merveilleux.

— Mais ils ne le feront pas. On n'a pas la place. Et de toute façon Stacey ne viendra pas ici, jamais.

— Je ne vois pas pourquoi. J'ai songé à lui écrire et à lui suggérer...

— Mère, essaie d'être réaliste. J'ai obtenu le poste de Vancouver, celui pour lequel j'ai postulé. On déménage à la fin du mois.

— Les meubles, qu'est-ce qu'on va faire des meubles ? Je refuse de les vendre, Rachel. C'est hors de question.

— On prendra tout ce qu'on pourra. Peut-être qu'il faudra en vendre. Ou en donner à l'Armée du Salut. Il y a une fameuse quantité de vieilleries ici.

— L'Armée du Salut ? Pour mes affaires ? Impossible. C'est exclu.

— Pourtant, il va falloir.

— Oh, Rachel, tu es méchante. Tu es vraiment devenue méchante et mesquine, et je ne vois pas ce que j'ai bien pu faire pour mériter ça. C'est injuste. *C'est injuste !*

— Calme-toi maintenant. Chut. Je sais. C'est injuste. Tu as parfaitement raison. Essaie de ne pas pleurer. Tiens, voilà ton mouchoir. Mouche-toi. Tu te sentiras mieux après. Je vais te chercher ton somnifère maintenant. Ça te calmera.

— Je ne veux pas déménager, Rachel. Je t'en prie.

— Je sais. Mais il le faut.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?

— Parce qu'il est temps.

— Parce qu'il est temps ? Ce n'est pas une réponse, ça.

— Je sais. Mais c'est la seule que j'ai à offrir.

— Pourquoi refuses-tu d'être raisonnable, Rachel ? Qu'est-ce que je t'ai fait ? Est-ce que j'ai dit quelque chose qui t'a blessée, ma chérie ?

— Non. Ce n'est pas ça.

— Alors, qu'est-ce que c'est ? »

Elle voit bien que je ne vais pas répondre. Ça m'est impossible, mais ça elle ne le voit pas. La peau craquelée de son visage se dévoile cruellement car ses larmes et les tapotements de ses mains ont fait partir toute sa poudre. Elle a l'air stupéfaite, d'ailleurs elle l'est, et je n'y peux rien. Du thé et un somni-

fère lui feront plus de bien que mes paroles, même si je me triturais les méninges pour trouver celles qui me paraissent convenir le mieux. Le fait de savoir que c'est inutile facilite les choses. Elle ne fait pas exprès de ne pas comprendre, ainsi que je me l'étais imaginé autrefois. Quant à moi, je ne sais pas vraiment ce que ça lui coûtera de quitter cet endroit où elle s'est occupée de deux enfants des années durant, d'un homme aujourd'hui décédé, et a éprouvé un vague enjouement à choisir des tentures et de la porcelaine, ainsi qu'à accumuler plus de souvenirs froids et humides que je n'ose en imaginer.

Elle détourne le visage, appuie son dos contre la chaise, lève un poignet veiné de violet puis le laisse retomber très lentement. Oh Seigneur. La dame aux camélias qui expire sur grand écran, aux alentours de 1930. Pourtant c'est infernal pour moi aussi, sa souffrance, dans sa partie profonde et cachée. Il se pourrait aussi qu'un système d'alarme distant et précoce me prévienne que cette discussion ne va pas en rester là.

« Je n'ai pas envie de t'embêter, Rachel. Dieu sait bien que je n'ai jamais voulu te peser. C'est la dernière chose au monde que je souhaite, crois-moi. Ma chérie, je ne sais pas si je devrais même évoquer ça, mais...

— Quoi donc ?

— Eh bien, ma chérie, je ne te reproche bien sûr pas de ne pas y avoir pensé. Pourquoi l'aurais-tu fait ? Je veux dire, tu avais tout un tas d'autres choses bien plus intéressantes à prendre en compte. Je le comprends fort bien. Mais c'est juste que...

— Mère, pour l'amour du ciel, de quoi s'agit-il ?

— Je doute sincèrement que mon vieux cœur ridicule supporte le déménagement. »

Le silence entre nous semble s'étendre comme le crépuscule. C'est à moi de parler et j'ai déjà quelques mots tout prêts, mais voilà que j'ai peur de m'en servir à présent. Peur de quoi ? Pas seulement de lui faire mal. Peut-être pas uniquement ça. J'ai plutôt peur de l'apparente dureté qu'entendront ses oreilles et que les miennes ne peuvent davantage supporter d'entendre ou d'admettre. Fais-le, Rachel. Ou alors, laisse tomber.

« J'y ai réfléchi. Longuement. Mais je crois qu'il va nous falloir tout bonnement prendre le risque. »

Elle se tourne vers moi, se retourne contre moi.

« Je vois. Voilà comment tu es, hein ? Voilà donc le genre de personne que *tu* es.

— Que dire, le mot de la fin est entre d'autres mains. »

J'ai parlé si étrangement, et avec tellement d'ambiguïté d'abord inconsciente, que ce cliché très xix^e semble lancé dans l'espoir semi-malicieux qu'elle ne peut qu'être réduite à néant par la formule et ne peut décemment pas refuser l'autorité souveraine, même si elle tente encore de croire en sa propre immortalité physique, qu'il faut pourtant soutenir avec force calme, soins, tasses de thé, stimulants ou calmants cardiaques, potions soporifiques et autres articles de sorcellerie.

Et pourtant, j'ai dit ce que j'avais envie de dire, même si ce n'était pas délibéré ; maintenant je me demande vraiment pourquoi j'ai aussi impitoyablement pris soin d'elle, comme pour la conserver éternellement, telle une fleur séchée sous verre. Ce n'est pas ma responsabilité. Ça ne l'a jamais été. Je peux prendre soin d'elle, mais un peu seulement. La maintenir en vie n'est pas en mon pouvoir. Quel énorme soulagement que de m'en rendre compte.

Elle me regarde, effarée.

« Entre d'autres mains ? Que diable veux-tu dire ?

— Ça, tout simplement, ce qui t'arrive, de toute évidence tu ne peux pas y faire grand-chose.

— Le docteur Raven m'a formellement interdit les efforts sous quelque prétexte que ce soit, Rachel, répond-elle, vexée. Tu le sais aussi bien que moi.

— Tu n'auras pas à en faire. Tout ce que tu auras à faire, si ça te chante, c'est t'asseoir et te laisser conduire vers la côte Ouest. Climat doux, pratiquement pas de neige en hiver, des jonquilles en mars ou bien en avril, et une visite dominicale des enfants de Stacey, ou peut-être même deux par semaine, qui sait. Ce que je voulais dire c'est que le docteur Raven n'est pas vraiment en mesure de s'avancer sur quoi que ce soit. Tu comprends ? »

Je capte dans ma propre voix quelque chose de celle de Nick – *Tu comprends ?* Je

n'avais pas l'intention de l'imiter. Mais quelque chose de lui m'habite encore. Si seulement je pouvais le voir ne serait-ce qu'une demi-heure. Non, Rachel. Tu ne peux pas. Oui, je sais. Ça finira par s'estomper.

« Rachel, tu parles drôlement. Le docteur Raven est mon docteur depuis des lunes. Si lui ne sait pas de quoi il retourne, ma chérie, alors qui le sait, je te demande un peu ?

— Je ne sais pas. Je n'en ai aucune idée. Dieu, peut-être. »

En arriver à lancer ça, serait-ce là un début de victoire, ou alors l'ultime défaite ?

« Dieu ? » Sa voix est perçante, comme si j'avais nommé l'innommable. Puis elle s'apaise un peu et rassemble ses esprits. Autrefois elle faisait partie du chœur, pour l'amour de Dieu, pour l'amour du ciel. « Eh bien mais certainement, ma chérie, tout cela va sans dire bien sûr. Mais sincèrement je ne vois pas pourquoi tu t'es sentie tenue d'amener ça. Je ne suis pas facilement bouleversée, comme tu le sais. Mais il y a des sujets sur lesquels on ne plaisante pas. »

Elle est tendue, rigide, se protège contre tous les assauts.

« Désolée. »

Et je le suis. Parce que je ne me rendais pas compte à quel point elle avait peur. Mais on n'y peut rien, pour autant que je puisse en juger, si ce n'est lui dire : *Chut, ça va aller, là, là.*

C'est moi la mère maintenant.

Willard est assis à son bureau. Et il le reste. Il lève simplement le regard, ajuste ses lunettes et consent à sourire. Il m'a à peine parlé depuis que j'ai demandé cet autre poste, mais maintenant il a quelque chose à me dire puisque je ne le reverrai pas.

« Ah, Rachel. Le grand moment est enfin arrivé, alors ?

— Oui.

— Eh bien, je veux simplement que vous sachiez que je vous souhaite sincèrement de réussir dans votre nouveau... Angela se joint à moi, bien sûr, et tout aussi sincèrement.

— Merci.

— Je dois dire, et je sais que vous ne le prendrez pas mal, Rachel, je dois simplement vous dire que j'ai été plutôt désarçonné par votre décision. Ce n'était pas ce que j'attendais de vous.

— Non.

— Bien entendu elle ne regarde que vous, mais je ne peux m'empêcher de me poser des questions et j'aimerais vous demander juste une chose, en toute franchise.

— Laquelle ?

— Vous n'étiez pas heureuse ici ? demande Willard en me scrutant d'un œil roublard. J'ai toujours cru que tout se passait bien pour vous ici. Bonne enseignante, harmonieusement intégrée au reste du corps enseignant et, entre nous, jamais le moindre désaccord. C'est exact, non ? Vous devez reconnaître que c'est vrai. J'ai toujours cru que vous étiez

parfaitement satisfaite de la façon dont notre école fonctionnait. Naturellement, il se pourrait que je me sois entièrement trompé, mais c'est *ce que j'ai toujours cru*. Je suis sûr que vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je vous pose la question, c'est évidemment un problème qui m'intéresse au plus haut point. »

Ce n'est pas ma réponse qui l'intéresse. Il veut juste que je lui dise : « Bien sûr que j'ai toujours été gaie comme un pinson dans cet établissement éminemment bien dirigé, Willard, et je peux vous assurer que mon départ n'a absolument rien à voir avec vous, qui avez été le meilleur des directeurs à tous les niveaux ; c'est seulement parce que ma vieille mère désire voir ses chers petits-enfants que je décolle, avec les plus grands et les plus vifs regrets. »

Alors qu'est-ce que je dois répondre ? Parfois j'ai été heureuse ici et parfois non, j'ai souvent eu peur de lui, j'en ai encore peur d'ailleurs bien que je voie à présent que c'est aussi inutile que la peur de ma mère face au destin. À quoi cela servirait-il de lui dire ça ? Je ne pourrais pas expliquer, ni lui l'accepter.

« J'ai juste vécu ici suffisamment longtemps, c'est tout. Ça n'a rien à voir avec l'école. »

Et ça, comme tout le reste, est à la fois vrai et faux.

La salle des profs est vide. Tous les au revoir fastidieux ont été échangés avec les autres. J'ai prévenu Calla que je l'attendrai ici. Je n'éprouve rien face à ce départ. Ces derniers temps il y a eu des jours où je n'éprouvais rien de connu, rien du tout. Ce n'est pas forcément bon signe, mais c'est reposant.

« Oh, bonjour, Rachel. Tu m'as attendue.

— Mais oui. Je t'avais dit que je t'attendrais.

— Je sais, mais j'ai pensé que tu étais peut-être pressée, avec tes caisses et tout et tout. »

Nous sommes face à face, embourbées. Nous ne savons que dire. Puis je vois qu'elle se lance.

« Rachel, peut-être que c'est mal venu, mais je suis désolée que les choses n'aient pas été différentes pour toi. Que ça n'ait pas été ce que tu pensais, quand tu es venue chez moi ce jour-là.

— Oh, ça. » Me voici à présent renvoyée de force vers le chagrin dans son entier, comme on l'est quand quelqu'un manifeste de la compassion pour un mort que l'on avait commencé un peu à oublier. Pourquoi ne pouvait-elle pas se taire ? Mais je vois bien que ça ne lui était pas possible, pas maintenant, cette seule et unique fois.

« Oui, dit-elle. Je voulais simplement que tu saches...

— Tu as dû croire... » Ma voix monte comme un disque en accéléré. « Tu as dû

croire que j'étais une sotte. Ce que j'étais, évidemment.

— Oui, je crois que oui. Mais, grand Dieu, ma fille, c'est bien le cadet de tes soucis. »

Et c'est vrai que ça l'est. Qu'est-ce que les imbéciles ont de si terrible ? Je serais honorée d'être des leurs.

« Calla... » Il est maintenant enfin temps d'exprimer et d'offrir la reconnaissance, parce que la vérité c'est qu'elle m'aime.

« Quoi ?

— Je suis désolée que les choses n'aient pas été différentes pour toi aussi. Je veux dire, que je n'aie pas été différente.

— Oh, ça. »

Son regard se détourne puis revient et croise le mien. Calla, pilier de tabernacles, parleuse surnaturelle de langues, mère de canaris et de perruches.

« T'inquiète pas pour ça. J'y survivrai. »

La dernière fois que je me suis retrouvée dans la chapelle funéraire de Japonica Street c'était la nuit où j'avais discuté avec Hector. Rien ne semble avoir changé, mais maintenant que la présence de mon père a depuis longtemps disparu, ça ne me semble pas important. Impossible de savoir à quoi il ressemblait. Lui n'est pas ici pour le dire, et même s'il l'était il ne le dirait pas, pas plus que Mère. Quoi qu'il leur soit arrivé à tous

les deux, leurs mystères demeurent entiers. Et je n'ai pas besoin de savoir. Ce n'est pas nécessaire. J'ai les miens aussi.

« Je suis content que tu aies pu faire un saut, Rachel, me dit Hector. Puis-je t'inviter à prendre un verre ? Pour la route comme on dit. »

Rachel Cameron qui prend la route. Je suis la première à en rire.

« D'accord. Ce sera un bon présage, peut-être. »

Hector fonce du placard à l'évier avec bouteille et verres.

« Tu préfères peut-être un porto, Rachel ?

— Non, merci. Un whisky allongé, c'est parfait.

— Je garde toujours une petite provision de porto sous la main même si je refuse de toucher à cette saleté moi-même. C'est trop doux pour moi qui suis déjà assez doux comme ça, ha, ha. Mais parfois un de mes clients a besoin d'un petit coup pour se remonter. Les dames pensent que ça ne se fait pas de boire du whisky dans un moment pareil, alors qu'une lampée de porto s'accepte plus facilement.

— Je vois. Tu es très attentionné, Hector.

— Vraiment ? C'est du pain béni de t'entendre parler ainsi. En fait je le fais par sens du commerce.

— Tu te souviens de la nuit où je suis descendue ici...

— Oui, bien sûr. Et comment donc.

— J'ai pensé après coup à ce que tu m'avais dit.

— Ne me le reproche pas, c'est tout ce que je te demande. Qu'est-ce que j'ai dit ?

— À propos de mon père.

— Ah oui, ça. J'ai pu faire erreur, Rachel. J'espère que tu ne l'as pas pris trop à cœur.

— Non, je ne pense pas que tu aies eu tort. Il a probablement fait ce qu'il aimait le plus, même s'il ne s'en rendait pas compte. Mais peut-être que le résultat n'était pas à la hauteur de ses attentes. Ce qui est toujours possible.

— Tu es sûre que tu parles de ton père ?

— Non, je ne crois pas. Ou pas tout à fait.

— Tu étais un tantinet bouleversée cette nuit-là, Rachel, je n'ai pu m'empêcher de me poser des questions, bien que cela ne me regarde pas. Mais après, avec ta malchance, quand tu as été obligée de te faire opérer et tout ça. Eh bien, je veux dire, je voulais simplement dire... »

Il se dresse comme un porte-drapeau sans armes qui rassemble tout son courage pour entrer dans la bataille : « Je voulais simplement te dire, Rachel, que quoi qu'aient pu rapporter les pipelettes de la ville, je n'ai jamais dit le moindre mot à ton sujet ; qui plus est, je me fiche éperdument du type d'opération que tu as subie, ou non. »

Dans un premier temps je ne comprends pas à quoi il fait allusion. Puis je saisis. Alors

voilà ce que l'on raconte. « Pas besoin d'être grand clerc pour deviner pourquoi elle est allée en ville, et voilà pourquoi elle doit partir maintenant, elle a peur qu'on sache. — Non, ce n'était pas ça du tout, elle n'est pas allée en ville pour ça, j'ai entendu dire qu'elle était allée à l'hôpital parce qu'elle avait essayé de le faire passer toute seule et que ça avait mal tourné. Qui pouvait bien être le père ? On ne saura jamais, mais Willard Siddley ne m'a jamais semblé très heureux avec sa femme, si ? »

Je ne sais si je dois rire ou m'énerver, mais je découvre que ce n'est ni l'un ni l'autre. Les malentendus s'accumulent.

« Merci, Hector. C'est très délicat de ta part de me dire ça. J'apprécie.

— Ça vient du fin fond du cœur, me répond-il avec sérieux en tapotant son estomac.

— Je sais bien. Merci. »

Un instant je suis tentée de réfuter les rumeurs, d'expliquer, de parler à Hector pour qu'il puisse faire circuler le message et que les autres demandent au docteur Raven au cas où ils ne me croiraient pas. Mais non. J'aime mieux que les choses soient ce qu'elles sont. Ça me convient mieux.

« Par les cloches de l'enfer, j'ai presque oublié de te la montrer ! s'écrie Hector. Ma nouvelle enseigne. Tu as une seconde avant de partir ? C'est là-dedans. Je la ferai installer la semaine prochaine. J'ai pensé que ce serait plus commode d'attendre que toi et ta mère

soyez parties. Vous n'avez sûrement pas envie d'un tas d'échelles autour de vos fenêtres en ce moment. Regarde, pas mal, hein ? »

La nouvelle enseigne de néon est immense, avec *Japonica Chapel* en grandes lettres élégantes.

« Tout le monde sait parfaitement qu'il s'agit d'un établissement mortuaire, m'explique Hector, alors à quoi bon le préciser ? Bien des gens n'aiment pas beaucoup ce mot. La lumière, elle, va être violette. J'ai pensé que ça ressortirait mieux que le bleu. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je pense que c'est... eh bien, je sais à peine quoi dire. C'est impressionnant.

— Oui, et la nouvelle appellation ? Tu trouves ça bien, Rachel ?

— C'est un changement, Hector. C'est... une évolution. »

J'ignore combien d'os brisés il me faudra avant que je puisse marcher. Et j'ignore aussi combien n'auront pas besoin d'être brisés du tout.

Faites que j'entende...

C'est comment déjà ? Quelles sont les paroles ? Je ne peux pas avoir oublié toutes les paroles, tout de même, les paroles des cantiques, des psaumes.

Faites que j'entende joie et bonheur et que les os que Vous avez brisés puissent se réjouir.

Nous avons regardé jusqu'à ce que les lumières de la ville aient disparu. À présent, seules les cuisines des fermes et les étoiles sont là pour signaler qu'il fait nuit. L'autobus vole, sans cahots, confiant tel un grand hibou traversant l'obscurité, tous les passagers sont calmes, certains se sont même assoupis. À côté de moi dort mon enfant vieillissant.

Là où je vais tout peut arriver. Ou alors rien du tout. Peut-être vais-je épouser un veuf d'âge mûr, ou bien un débardeur, ou encore un charron, ou un homme de loi, ou un voleur. Et j'aurai mes enfants en temps voulu. Ou peut-être pas. Il y a très peu de chances que ça ait lieu. Aucune, même. Il arrivera ce qu'il arrivera. Il se peut que mes enfants demeurent putatifs et que je ne les tiennne jamais dans mes bras. Mais il en est de même pour tout un chacun.

Il se peut que je devienne, avec le temps, légèrement plus excentrique, de façon permanente. Il se peut que je me mette à porter des chapeaux incongrus, emplumés, garnis de sequins et de rosettes, ainsi que des colliers brinquebalants faits d'adorables coquillages ramassés le long de la plage et peints en rose corail avec du vernis à ongles. Et tous les gamins riront, et je rirai avec eux. Je serai aussi légère et droite qu'une plume. Le vent me portera et je me laisserai dériver puis je me poserai, je dérивerai puis je me poserai. Tout peut arriver, là où je vais.

Je serai différente. Je resterai la même. Je continuerai d'avancer, le visage parcheminé par la gêne, et de serrer mon crayon entre mes doigts comme tous les crayons. Je

pousserai fréquemment les portes marquées
Tirez et je tirerai les portes marquées
Poussez. Je serai solitaire, très certainement.
Je serai contrariée par ma sœur. Ses enfants
m'appelleront Tante Rachel, j'en serai fâchée
et je découvrirai qu'après tout je me suis attachée à eux. Je marcherai toute seule le long
du rivage et regarderai voler les mouettes. Je
deviendrai trop maniaque, retapant les
coussins du Chesterfield, comme ça, avant
d'aller me coucher. Je tempêterai durant mes
insomnies comme une prophétesse. Je prendrai consciencieusement mes vitamines chaque matin au petit déjeuner. J'aurai peur.
Parfois j'aurai le cœur léger, parfois la tête légère. Il se pourra que je chante fort, même dans le noir. Je me demanderai si je deviens folle, mais si ça m'arrive je ne m'en rendrai pas compte.

Que la miséricorde divine soit sur les plaisantins involontaires. Bénis soient les imbéciles. Et que Dieu ait pitié de Lui-même.

Édith Soonckindt souhaiterait remercier Janine Quintard pour son aide précieuse lors du premier jet de cette traduction, Hélène Papot et Étienne Tombeux pour leur relecture précise, et bien utile, de l'échantillon destiné au CNL, ainsi que Corinne Molette, préparatrice de copie hors pair !

Merci aussi à Aziz L. pour le soleil et la douceur, qui aident à tellement mieux travailler...

Margaret Laurence, née Jean Margaret Wemyss, a vu le jour en 1926 à Neepawa, au Manitoba. Celle que l'on surnomme « Peggy » n'a que quatre ans lorsque sa mère, Verna Jean Simpson, décède. Son père, l'avocat Robert Harrison Wemyss, se remarie avec la tante de la petite fille, Margaret Campbell Simpson, venue aider la famille, avant de mourir à son tour en 1935. Après ses études, Margaret Laurence est embauchée par le *Winnipeg Citizen* puis épouse, en 1947, l'ingénieur Jack Laurence. Le couple s'installe d'abord en Angleterre avant de déménager en Somalie et au Ghana, un séjour qui marque profondément l'écrivaine.

Désormais mère de deux enfants, Jocelyn et David, Laurence revient au pays en 1957, rompt avec son mari et repart vivre un temps en Angleterre. Son premier roman, *This Side Jordan*, est publié en 1960, suivi par ses mémoires somaliennes (*The Prophet's Camel Bell*) en 1963. En 1964 paraît son futur classique, *The Stone Angel* (*L'ange de pierre*), véritable assise d'un ambitieux édifice littéraire mondialement connu sous le titre de cycle de Manawaka. Sous le couvert de la fiction, Laurence y transpose certains événements de sa vie dans un lieu imaginaire inspiré par sa ville natale. Suivront, au cours des années suivantes, *A Jest of God* (1966, Prix littéraire du Gouverneur général du Canada), *The Fire Dwellers* (1969), le recueil *A Bird in the House* (1970) et, enfin, *The Diviners* (1974, Prix littéraire du Gouverneur général du Canada), roman complexe et mature qui vient clore de façon magistrale ce que plusieurs considèrent comme le plus important

cycle romanesque canadien (à paraître en version intégrale dans la collection CODA). L'écrivaine manitobaine a également, tout au long de sa prolifique carrière, publié de nombreux articles et essais ainsi que des œuvres pour la jeunesse. En 1972, deux ans avant qu'elle ne revienne s'installer définitivement à Lakefield, en Ontario, Margaret Laurence est nommée Membre de l'Ordre du Canada. S'en suit une longue période de silence littéraire pendant laquelle Laurence doit constamment se battre contre la censure de ses livres et la reconnaissance de la littérature au Canada. Au fil des ans, l'auteure s'investit de plus dans plusieurs causes environnementales et pacifistes. Cette grande dame des lettres canadiennes met fin à ses jours le 5 janvier 1987 après avoir appris, quelques mois plus tôt, qu'elle souffrait d'un cancer incurable. Ses mémoires intitulées *Dance on the Earth* ont été publiés en 1988. Encore aujourd'hui, Margaret Laurence demeure l'écrivaine la plus lue au Canada. Elle a exercé une profonde influence sur des écrivains majeurs tels Robertson Davies, Alice Munro et Margaret Atwood.

Née à Sorel le 26 juin 1957, Élise Turcotte est poète, nouvelliste et romancière. Elle détient un doctorat en création littéraire et enseigne la littérature dans un cégep de Montréal. Maints de ses recueils de poésie ont été honorés, notamment *La voix de Carla* et *La terre est ici* (VLB éditeur, prix Émile-Nelligan 1987 et 1989) ainsi que *Sombre ménagerie* (Grand Prix du Festival international de la poésie 2002; Prix de poésie Terrasses Saint-Sulpice de la revue *Estuaire* 2002). Ses romans intitulés *Le bruit des choses vivantes* (Leméac, 1991), *L'île de la merci* (Leméac, 1997) et *La maison étrangère* (Leméac, 2003, Prix littéraire du Gouverneur général) lui ont valu de vifs succès. Son œuvre est traduite en anglais, en catalan et en espagnol. Élise Turcotte écrit également pour les enfants.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Nicolas DICKNER

Nikolski

Clint HUTZULAK

Point mort

Tom GILLING

Miles et Isabel ou La
belle envolée

Serge LAMOTHE

Le Procès de Kafka
(théâtre)

Thomas WHARTON

Un jardin de papier

Patrick BRISEBOIS

Catéchèse

Paul QUARRINGTON

L'œil de Claire

Alexandre BOURBAKI

Traité de balistique

Sophie BEAUCHEMIN

Une basse noblesse

Serge LAMOTHE

Tarquimpol

C S RICHARDSON

La fin de l'alphabet

Christine EDDIE

Les carnets de Douglas

Rawi HAGE

Parfum de poussière

Sébastien CHABOT

Le chant des mouches

Margaret LAURENCE

L'ange de pierre

Marina LEWYCKA

Une brève histoire du
tracteur en Ukraine

Thomas WHARTON

Logogryphe

Margaret LAURENCE

Une divine plaisanterie

Révision : Nathalie Ferraris
Composition et infographie : Isabelle Tousignant
Conception graphique : Antoine Tanguay
Illustration de la couverture : Camille Solyagua, *Hand Study 4*, 2007
www.camillesolyagua.com

Diffusion pour le Canada : Gallimard ltée
3700A, boulevard Saint-Laurent, Montréal QC H2X 2V4
Téléphone : (514) 499-0072 Télécopieur : (514) 499-0851
Distribution : SOCADIS

Éditions Alto
577, rue Lavigneur, # 2
Québec QC
G1R 1B7
www.editionsalto.com

Éditions Nota bene
1230, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Qc), G1S 1W2
mél : nbe@videotron.ca
site : <http://www.editionsnotabene.ca>

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ TRANSCONTINENTAL
LOUISEVILLE (QUÉBEC)
EN JUILLET 2008
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO ET NOTA BENE

Dépôt légal, 3^e trimestre 2008
Bibliothèque et archives nationales du Québec